


NAZIONALE
FONDO
DORIA
III
137
/2
NAPOLI
VITTORIO EM. III



ROLAND

FURIEUX,

POËME HÉROÏQUE,

DE L'ARIOSTE.

TRADUCTION NOUVELLE,

PAR M. D'USSIEUX.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez BRUNET, Libraire, rue des Écrivains.

M. DCC. LXXVI.


Biblioteca Naz.le V. E. III
NAPOLI




Ch. XIII

ROLAND FURIEUX.

CHANT XIII.

QU'ILS étoient heureux, ces pieux chevaliers du tems paſſé ! dans de ſombres vallons, dans des antres ténébreux, dans des bois ſauvages, dignes repaires des ſerpens & des bêtes féroces, ils rencontroient ce que l'œil le plus attentif a bien de la peine à découvrir aujourd'hui dans les palais faſtueux, des femmes au printems de leur âge, & douées d'une véritable beauté.

Je vous diſois tout à l'heure que Roland avoit trouvé dans la caverne une jeune beauté, & qu'il lui avoit demandé ce qui la retenoit dans cet effroyable lieu. La belle, après avoir interrompu par de fréquens ſanglots les accens douloureux de la voix la plus touchante, commença ainſi l'hiſtoire de ſes malheurs : Digne chevalier, le récit que vous allez entendre ſera ſans doute ſuivi de mon ſupplice ; car cette femme ne manquera pas d'en inſtruire le tyran, qui me renferme dans

ce gouffre. Cette crainte ne me retiendra cependant pas. Que m'importe après tout ma trifte vie, & quel traitement plus doux puis-je attendre de ce monftre, que l'arrêt d'une prompte mort.

Je me nomme Ifabelle, & j'étois fille du prince infortuné de Galice. J'étois, dis-je, fa fille, car aujourd'hui je ne connois plus d'autre famille que la douleur & les noirs chagrins. La faute en eft à l'Amour; de tous les auteurs de mes maux, il eft le plus coupable : comme le perfide favoit couvrir d'un voile féducteur le piége qu'il me tendoit! Belle, jeune, riche, honnête, je jouiffois dans la cour de mon pere du plus heureux fort. Maintenant je fuis plongée dans le malheur, dans l'aviliffement, & dans l'indigence. S'il eft encore un état plus affreux, j'y fuis réduite. Vous allez connoître la fource des maux qui m'affligent. Si vous ne pouvez les foulager, j'aurai du moins la confolation de vous y trouver fenfible.

Il y a environ un an, que mon pere fit publier une joûte dans Bayonne. La renommée y attira plufieurs chevaliers de tous les pays. Parmi cette brillante jeuneffe (l'Amour le voulut fans doute ainfi, ou la vertu a des droits bien puiffans fur

notre cœur), je ne trouvai de mérite qu'à Zerbin, fils du roi d'Ecosse, lui seul me parut aimable. Il donna dans la lice tant de preuves de valeur & d'adresse, que je me sentis éprise pour lui. Je ne m'apperçus de mon amour, que lorsqu'il n'étoit plus tems d'y résister. Quelques malheurs que cette passion m'ait causés, je me plais toujours à penser que mon cœur, loin de s'avilir par un indigne choix, ne pouvoit trouver un objet qui méritât plus sa tendresse. Zerbin l'emportoit en valeur & en beauté sur tous les princes, il me témoigna son amour, & j'eus tout lieu de croire qu'il égaloit le mien. Nous trouvâmes encore les moyens de nous entretenir de notre flamme mutuelle, lorsque le sort nous sépara sans désunir nos cœurs; car la fête finie, il fallut que Zerbin retournât en Ecosse. Si vous connoissez l'amour, vous connoissez tout ce que je sentis de cruel pendant cette absence. Je savois que le cœur de Zerbin n'éprouvoit pas de moins rudes tourmens. Enfin il chercha à combler ses vœux, & à unir pour toujours son sort au mien; mais il étoit chrétien & je suivois la loi de Mahomet. La différence de nos religions l'empêcha de s'adresser à mon pere, il résolut de m'enlever.

Bayonne eſt ſituée dans une plaine peu éloignée de la mer. Non loin de cette riche côte, j'avois un jardin qui d'un côté commandoit aux collines voiſines, & de l'autre dominoit ſur la mer. Cet endroit lui parut propre à lever les obſtacles que la religion nous oppoſoit. Il m'inſtruit, par une lettre, des meſures qu'il a priſes pour hâter notre bonheur. Il avoit fait cacher près de Ste Marthe un vaiſſeau monté par de braves ſoldats & commandé par Odoric de Biſcaye, guerrier également fameux ſur terre & ſur mer. Il m'écrivoit que déſeſperé de ne pouvoir venir en perſonne, parce qu'il commandoit les troupes que ſon pere faiſoit marcher au ſecours de la France, il m'envoyoit à ſa place Odoric, choiſi parmi ſes plus fideles amis, comme le plus ſûr & le plus éprouvé. Il devoit l'être en effet, ſi l'amitié étoit toujours le prix des bienfaits. Il m'indiquoit en même tems le jour où le navire devoit paroître ſur les côtes: ce jour ſi deſiré arrive enfin. Je ne manquai pas de me trouver à mon jardin, & la nuit ſuivante, Odoric, accompagné d'une troupe également propre à manœuvrer & à combattre, remonte le fleuve, débarque près de la ville, & parvient

ſans bruit jusqu'au jardin. J'étois ſur le navire, avant qu'on pût ſe douter de rien à la ville. Mes domeſtiques nuds, ſans armes, attaqués à l'imprévu, prirent preſque tous la fuite. Quelques-uns furent tués en eſſayant de me défendre, d'autres furent enlevés avec moi. C'eſt ainſi que j'abandonnai le lieu de ma naiſſance, tranſportée de joie par l'eſpérance d'être bientôt réunie à mon cher Zerbin.

A peine étions nous en mer, l'air ſe trouble, le ciel s'obſcurcit, les flots s'agitent, bientôt un vent impétueux les ſoulève juſqu'aux voûtes du ciel. Envain l'agile matelot ploie les voile, baiſſe les mâts. La manœuvre la plus habile devient inutile; malgré tous nos efforts, nous ſommes emportés vers des écueils près de la Rochelle. Sans un ſecours manifeſte du ciel, la cruelle tempête va nous y briſer. Le vent redouble encore ſa violence. La fléche partie d'un arc vigoureuſement tendu ne ſillonne pas plus rapidement les airs, que notre vaiſſeau ne fend les flots. Dans ce péril extrême, Odoric prend un parti qui ne réuſſit pas toujours. Il ſe ſaiſit de la cha'oupe, y deſcend, m'y fait deſcendre avec lui. Deux autres l'y ſui-

vent. Le reſte de l'équipage alloit y entrer, ſi les premiers n'en euſſent défendu l'accès l'épée à la main. En même tems ils coupent le cable & nous nous éloignons. Nous fûmes jettés ſans accident ſur la côte; mais bientôt le vaiſſeau que nous venions de quitter fut briſé & la mer engloutit nos richeſſes, & les infortunés qui avoient été forcés d'y reſter. A l'inſtant je me proſterne, j'étends les bras vers le ciel, & je rends graces à la bonté divine de m'avoir conſervé pour Zerbin. Riches étoffes, magnifiques habits, pierres précieuſes, j'avois tout laiſſé ſur le vaiſſeau. Mais il me reſtoit Zerbin, & je n'enviois pas à la mer ces vains ornemens.

Le rivage où nous abordâmes n'étoit frayé par aucune trace humaine. Nul toît ne s'élevoit aux environs. On ne voyoit qu'une montagne dont le ſommet couvert de forêts étoit battu par les vents, & le pied par les flots courroucés. C'eſt-là que l'Amour, ce tyran cruel, qui ſe fait un jeu de violer ſes promeſſes & de traverſer tout deſſein honnête & raiſonnable, changea par le plus affreux revers ma conſolation en tourment, & ma joie en triſteſſe. D'impurs deſirs s'allumèrent dans le

cœur de cet ami en qui Zerbin avoit mis toute fa confiance, & la fidélité s'y éteignit; peut-être avoit-il déja porté des vues criminelles fur moi fans ofer me le témoigner dans le vaiffeau. Peut-être la facilité de les fatisfaire fur ce rivage folitaire, les lui fit-elle naître alors. Quoi qu'il en foit, il réfolut d'exécuter fur le champ fes infâmes projets. Mais auparavant il crut néceffaire de fe défaire de l'un de ceux qui s'étoient fauvés avec nous. C'étoit un Ecoffois nommé Almont, qui paroiffoit entièrement dévoué à Zerbin. Ce prince l'avoit donné pour compagnon à Odoric, comme un homme fur le courage de qui il pouvoit compter. Le traître lui repréfenta qu'il ne convenoit pas de me faire marcher à pied jufqu'à la Rochelle, & le pria de vouloir bien prendre les devants pour amener un cheval. Almont qui ne fe défioit de rien, partit fur le champ pour la ville que la forêt nous cachoit, & dont nous n'étions pas éloignés de plus de fix mille. Après avoir réfléchi quelque tems, Odoric ne trouvant pas de prétexte pour éloigner celui qui reftoit avec nous, & croyant pouvoir compter abfolument fur lui, fe détermina à lui confier fes coupables deffeins. Il fe

nommoit Corebe, & étoit de Bilbao. Tous deux avoient été élevés ensemble dès la plus tendre enfance. Le perfide crut donc ne rien risquer en s'ouvrant à un si intime ami. Il pensoit que la crainte de le désobliger l'emporteroit sur l'honneur & le devoir dans le cœur de son compatriote. Mais Corebe étoit honnête & vertueux. Il ne l'écouta qu'avec horreur, lui reprocha sa perfidie dans les termes les plus vifs, & lui assura qu'il s'opposeroit de tout son pouvoir à une aussi abominable trahison. De propos en propos ils s'échaufferent, & bientôt ils s'attaquèrent les armes à la main. Effrayée à la vue de leurs épées nues, je m'enfuis dans la forêt.

Odoric qui étoit fameux dans l'art des combats, eut bientôt vaincu Corebe. Il le laisse étendu sur la terre, & se met à ma poursuite. L'Amour, je crois, lui prêta ses aîles pour m'atteindre, & lui suggéra les tendres prières & les douces insinuations qu'il employa pour me fléchir & m'engager à consentir à ses desirs. Mais en vain. J'étois déterminée à mourir plutôt que de les satisfaire. Lorsqu'il vit que prières, doux propos, caresses, menaces, tout étoit inutile, il eut recours à la force.

En vain je le conjure de se rappeller la confiance que Zerbin lui avoit témoignée, en me remettant entre ses mains, & le cas que j'avois fait moi-même de son honneur en me livrant à lui. Le perfide n'est touché ni de mes larmes, ni de mes remontrances, ma résistance semble encore l'enflammer davantage, & il se jette sur moi comme un tigre altéré de sang. Je n'avois aucun secours à espérer. Je me défendis des pieds & des mains, j'employai & les ongles & les dents; j'arrachois sa barbe, je déchirois son visage, en perçant le ciel de mes cris. Dans ce moment le hasard ou mes plaintes que l'on devoit entendre de fort loin, amenèrent sur les hauteurs une troupe de gens qui sans doute parcouroient le rivage pour profiter des débris de notre naufrage. Ils venoient droit à nous. Dès qu'Odoric les apperçut, il me laissa & prit la fuite.

C'est ainsi que j'échappai aux entreprises du perfide Biscayen; mais, seigneur, ce n'étoit qu'éviter un mal pour tomber dans un autre & peut-être plus grand. Jusqu'ici j'ai été assez heureuse pour que ces scélérats n'aient pas attenté à mon honneur, non que ces ames atroces conservent

quelque ſentiment de vertu, ou de compaſſion ; mais ils eſpèrent me vendre plus cher en me conſervant tous mes attraits. Huit mois ſe ſont déja écoulés, depuis que je ſuis enſevelie dans cet horrible tombeau, & je perds toute eſpérance de revoir mon cher Zerbin ; car j'ai cru comprendre par leurs propos qu'ils m'avoient vendue à un marchand qui devoit me tranſporter en Egypte, & m'y livrer au Soudan.

Ainſi parloit l'aimable Iſabelle, en interrompant par les ſoupirs les plus touchans une voix qui eut rendu ſenſible à la pitié les lions & les tigres. Tandis qu'elle renouvelle ſes douleurs ou plutôt qu'elle les adoucit en les racontant, il entre dans la caverne vingt hommes armés, les uns d'épines, les autres de haches. Celui qui marchoit à leur tête portoit la plus effroyable figure. Il n'avoit qu'un œil dont il lançoit des regards farouches. Il avoit perdu l'autre par un coup qui lui avoit emporté en même tems le nez & une partie de la mâchoire. Lorſqu'il apperçut le chevalier aſſis auprès d'Iſabelle, il ſe retourna vers ſes compagnons & leur dit : Voici une nouvelle proie qui eſt venue donner dans nos filets ſans que nous ayons pris la





C. N. Cochin del. N. De Launay Sc.

peine de les tendre. Il s'adressa ensuite au comte & lui dit : Jamais personne ne fut plus gracieux que toi, & ne sut mieux prendre son tems ; as-tu deviné, ou t'a-t-on appris que j'avois le plus grand besoin d'une aussi belle armure & de ce joli vêtement brun. En vérité tu ne pouvois arriver plus à propos pour suppléer à ce qui me manque.

Roland, qui s'étoit déja levé, répondit au brigand avec un souris amer : Je te les vendrai ces armes, mais à un prix qu'aucun marchand ne voudroit en donner. En même tems il saisit dans le foyer dont il étoit prêt, un gros tison enflammé, & il en atteint le scélérat à l'endroit où les sourcils se joignent au nez. Le coup porta sur ses deux paupières, & non content de le priver de l'œil unique qui lui restoit, l'envoya grossir le nombre de ces esprits impurs, que Satan aidé de ses ministres plonge dans des étangs de feu. Au milieu de la caverne étoit une table fort épaisse & très-longue qui, posée sur un ais grossièrement taillé, suffisoit par son ample contour au brigand & à toute la bande. L'Espagnol le plus leste ne lance pas la canne avec plus d'agilité que Roland ne jetta cette lourde masse à l'endroit où la troupe infâme s'étoit

raſſemblée. La plupart en ont la tête ou le ventre écrâſés, les bras ou les jambes briſés; les uns meurent, les autres reſtent étendus ſur la terre avec leurs membres fracaſſés, les moins bleſſés tentent de fuir. Une groſſe pierre lancée ſur un tas de ſerpents, qui après l'hiver prennent leurs ébats aux premiers rayons du ſoleil, rompt la tête des uns, briſe les flancs & l'échine des autres; ſon choc imprévu produit cent accidens divers, la plupart des reptiles ſont tués, une partie reſte ſans queue, quelques-uns s'agitent en cent replis ſans pouvoir avancer, d'autres plus heureux s'échappent en ſifflant, & rampent à travers les herbes. Tel fut l'horrible coup qui partit de la main de Roland.

Ceux qûe la table épargna ou n'offenſa que légèrement, & Turpin n'en compte que ſept, cherchèrent leur ſalut dans une prompte fuite; mais le comte déja placé à l'entrée de la caverne, les prévient & les prend ſans réſiſtance. En même tems il les lie avec une corde, qu'il trouve fort à propos ſous ſa main, & il les traîne hors de la caverne, juſqu'à un endroit couvert de l'ombre d'un cormier. Roland en taille quelques rameaux avec le tranchant de ſon épée, & y attache ces miſé-

rables pour servir de pâture aux vautours. Il n'a pas besoin de chaînes armées de longs crochets, pour purger le monde de ces coquins, l'arbre suffit à tout, & il les suspend par le menton a ses branches aiguisées en pointe.

Lorsque la vieille qui étoit amie & complice des voleurs, les vit tous exterminés, elle s'enfuit à travers les forêts en pleurant & en s'arrachant les cheveux. Elle marcha longtems d'un pas lent & agité par la crainte, dans des sentiers rudes & difficiles. Enfin elle rencontra un guerrier sur les bords d'un fleuve. Vous apprendrez une autre fois qui il étoit. Retournons maintenant à la tendre Isabelle qui se recommande aux soins du comte, le conjure de ne pas l'abandonner dans cette solitude, & lui promet de le suivre par-tout. Roland la console du ton le plus affectueux, & dès que la blanche Aurore parée de roses & vêtue de sa robe de pourpre reprit sa route ordinaire, il sortit de la caverne avec Isabelle. Ils marchèrent ensemble plusieurs jours sans qu'il leur arrivât rien de remarquable, enfin ils rencontrèrent sur leur route un chevalier que l'on emmenoit prisonnier. Si je ne vous entretiens pas à présent de cette aventure,

c'eſt pour vous ramener à une perſonne dont vous entendrez parler avec un égal plaiſir, à la fille d'Amon que j'ai laiſſée en proie aux langueurs d'un amoureux martyre.

Bradamante ſoupirant en vain après le retour de ſon cher Roger, s'étoit retirée dans ſon gouvernement de Marſeille, où elle livroit de fréquens combats aux troupes des Saraſins, qui ſe répandoient pour piller dans les plaines & dans les montagnes de la Provence & du Languedoc. Dans toutes ces occaſions, elle s'acquitta dignement des fonctions d'un chef prudent, & d'un brave ſoldat. Lorſque le terme preſcrit pour le retour de Roger fut paſſé de beaucoup, la belle qui craignoit tout pour l'objet de ſon amour, étoit en proie aux plus vives allarmes. Un jour que retirée à l'écart elle s'abandonnoit à ſa douleur, la fée bienfaiſante dont l'anneau merveilleux avoit guéri le cœur bleſſé par Alcine, paroit tout-à-coup à ſes yeux. Bradamante qui la voit revenir ſans ſon amant, après un ſi long tems, pâlit, tremble, eſt prête à ſuccomber. Mais auſſitôt l'aimable fée court à elle d'un air riant & l'aborde avec la gaiété d'une perſonne qui a d'heureuſes nouvelles

à

à annoncer. Ne craignez rien, lui dit-elle, pour votre amant, il vit, & vous adore comme il a toujours fait; mais il eſt privé de ſa liberté. Votre ennemi a encore trouvé le moyen de la lui ravir. Si vous voulez revoir cet objet chéri, partons enſemble, je vous apprendrai ce qu'il faut faire pour le délivrer. Elle lui raconta enſuite le piége dont cet enchanteur s'étoit ſervi pour attirer Roger dans ſon palais magique. Le fourbe avoit pris les traits de Bradamante, qui ſembloit enlevée par un géant, & avoit diſparu aux yeux de Roger dès que celui-ci eut paſſé le ſeuil fatal. Pluſieurs autres dames & chevaliers étoient retenus dans ſon palais par le même artifice. Tous, en voyant l'enchanteur, croient voir l'objet de leurs deſirs. Maitreſſe, écuyer, compagnon, ami, chacun retrouve en lui ce qu'il chérit le plus. C'eſt ce qui leur fait faire dans cette bizarre demeure, des courſes ſi fatiguantes & ſi inutiles. Mais ils eſpèrent avec tant de vivacité, qu'ils ne ſauroient ſe déterminer à en ſortir. Dès que vous paroîtrez, ajouta la fée, dans les environs de cette perfide demeure, l'enchanteur ſe préſentera à vous ſous la forme de Roger prêt à ſuccomber ſous les coups

d'un redoutable adverſaire. Il implorera votre ſecours pour vous faire donner dans le piége, où il vous retiendra enſuite avec tant d'autres. Si vous voulez éviter ſes embuches, perſuadez-vous bien que l'objet qui ſe préſentera à vos yeux ſous les traits de Roger, & qui vous appellera à ſon ſecours, n'eſt pas celui que vous aimez; au lieu de ſecourir cet amant imaginaire, ne balancez pas à lui ôter la vie, bien aſſurée que vous n'en privez pas Roger, mais le fourbe qui vous cauſe tant de traverſes. Il vous paroîtra cruel, je le ſais, de porter le coup mortel au perfide qui aura pris les traits de Roger, mais n'en croyez pas vos yeux trompés par les preſtiges de l'impoſteur. Armez-vous de courage avant d'entrer dans la forêt, & gardez-vous bien de changer de réſolution; car ſi vous laiſſez la vie au magicien par foibleſſe, vous ſerez privée pour toujours de votre cher Roger.

La courageuſe Bradamante bien déterminée à ne pas épargner Atlant, prend ſes armes & part avec Méliſſe en qui elle a la plus grande confiance. Celle-ci la conduit à grandes journées à travers des plaines & des forêts, cherchant à charmer par des entretiens agréables les ennuis d'une route

longue & difficile. Elle lui répétoit ſur-tout, que ſon alliance avec Roger devoit produire une foule de grands princes & d'illuſtres héros, elle prédiſoit tout ce qui devoit arriver dans les ſiècles futurs, comme ſi le livre des deſtins eut été ouvert à ſes yeux. O ma ſage conductrice, lui dit alors la fille d'Amon, vous m'avez déja parlé des héros qui doivent ſortir de ma race, ne pourrois-je auſſi ſavoir ſi parmi mes deſcendans, il ſe trouvera des femmes célèbres par leur beauté, leurs talens, & leurs vertus. Je vois, lui répondit l'honnête fée, dans votre illuſtre poſtérité, une foule de femmes auſſi pudiques que belles, filles & meres d'empereurs & de rois puiſſans, devenir l'appui & le ſoutien des plus illuſtres maiſons & des royaumes les plus floriſſans. Leur piété, leur prudence, leur grandeur d'ame, leur incomparable chaſteté égale leur gloire à celle des plus fameux guerriers. Il feroit trop long de vous entretenir de toutes celles dont les vertus méritent des louanges. Je ne pourrois en paſſer une ſeule ſous ſilence, ainſi je me contenterai de choiſir dans un ſi grand nombre quelques-unes de celles dont le mérite ſera plus éclatant. Que ne

m'avez-vous témoigné ce desir dans la grotte; j'eusse en même tems fait passer sous vos yeux leur fidèlle image.

Du milieu de vos brillans rejettons, je vois s'élever une femme aussi sage que belle, amie des arts & des lettres, la généreuse & magnanime Isabelle. Elle fera le bonheur & la gloire des contrées qu'arrose le Mincio, & qui portent le nom de la mere d'Ocnus. Son auguste époux aussi empressé qu'elle à chérir, à honorer la vertu, aussi disposé à accueillir favorablement le mérite, semblera la défier dans la carrière de l'honneur & de la gloire. Si l'un raconte ce qu'il fit sur les rives du Far & dans le royaume de Naples, pour délivrer l'Italie d'un joug étranger: l'autre dira que Pénélope par sa seule chasteté n'acquit pas moins de gloire qu'Ulisse. Je rassemble en peu de mots les éminentes qualités de cette princesse, & j'en passe sous silence beaucoup d'autres que Merlin me fit remarquer dans sa grotte loin du profane vulgaire. Si je voulois voguer sur cette mer immense, ma course feroit aussi longue que celle de Tiphys. Tout ce que je puis vous dire, c'est que la vertu & le ciel la combleront de leurs dons les

plus précieux. Elle aura pour sœur Béatrix, qui confirmera l'heureux augure de son nom par le rare bonheur dont elle jouira. Tant qu'elle vivra sa félicité se répandra sur le prince son époux, qui s'élevera au-dessus de toutes les autres puissances, pour devenir le plus infortuné des hommes lorsque sa femme aura quitté ce séjour terrestre. Pendant la vie de cette princesse, la gloire de Louis le More de Sforce & du Milanois s'étendra depuis les climats glacés de l'ourse jusqu'au brûlant Tropique. Hélas! à peine leur sera-t-elle ravie, que pour le malheur de l'Italie ces princes & leur puissant royaume seront réduits en servitude. Sans elle toute leur prudence ne pourra rien contre les coups du sort. Longtems avant ces tems, plusieurs autres auront déja porté ce beau nom. L'une d'elles verra son front sacré orné du riche diadême de la Pannonie. Une autre après avoir quitté sa dépouille mortelle, ira prendre place parmi les bienheureux, & recevoir l'encens & les vœux des peuples de l'Ausonie.

Les bornes que je me suis prescrites, m'empêchent de vous parler des autres; quoique chacune en particulier mérite qu'on embouche la trom-

une femme depuis que le soleil échauffe par ses feux, que la mer baigne ses rivages, & que le monde tourne sur son axe. Je ne m'étendrai pas sur les rares qualités d'Alde de Saxe, de la Comtesse de Célano, de Marie Blanche de Catalogne, de la fille du roi de Sicile, de la belle Lippa de Bologne & de tant d'autres; vouloir conter les louanges que méritent leurs vertus, ce seroit entrer dans une mer sans rivages.

Mélisse, après avoir charmé Bradamante par le récit des vertus qui devoient illustrer sa nombreuse postérité, lui répète encore par quel artifice le magicien avoit attiré Roger dans son palais. Elle s'arrêta à une certaine distance de ce lieu, dans la crainte d'être vue par le vieillard malfaisant. Avant de se séparer de la fille d'Amon, elle lui rappella les conseils qu'elle lui avoit déja donnés mille & mille fois; enfin elle la quitta. Bradamante n'eut pas fait deux mille pas dans un sentier fort étroit, qu'elle crut voir son cher Roger aux prises avec deux géants d'un aspect féroce, & prêt à succomber sous leurs efforts réunis. Dès qu'elle voit le danger de cet être qui ressemble si parfaitement à Roger, tout-à-coup sa confiance se

change en soupçons; promesses & résolutions, elle oublie tout. Elle s'imagine que Mélisse a quelque raison inconnue de haïr Roger, & qu'atroce dans sa vengeance, elle veut lui faire porter le coup de la mort par celle qu'il aime si tendrement. Elle se disoit à elle-même, n'est-ce pas là ce cher Roger toujours présent à mon cœur, & maintenant sous mes yeux. Si je ne le vois pas, si je ne le reconnois pas, pourrai-je jamais me flater de voir ou de reconnoître personne? Pourquoi m'en rapporterois-je à un autre qu'à mes propres yeux, & quant ils pourroient me tromper, mon cœur ne m'avertit-il pas assez de l'absence, ou de la présence de cet objet chéri? Ces réflexions sont interrompues par une voix qui lui semble celle de Roger & qui implore son secours. En même tems elle le voit presser les flancs de son cheval & lui lâcher la bride pour tâcher d'échapper à ses féroces ennemis, qui faisoient tous leurs efforts pour l'atteindre. La belle se met à leur poursuite, & arrive sur leurs traces au palais enchanté. A peine en a-t-elle touché le seuil, qu'elle est subjuguée par l'erreur commune. Elle cherche Roger dans les détours de ce labyrinthe, elle le parcourt en

tout ſens, elle en examine l'intérieur & les environs, elle n'interrompt ſes recherches, ni le jour, ni la nuit, tant l'enchantement étoit puiſſant. Par un autre prodige de l'art d'Atlant, les deux amans pouvoient ſe voir & ſe parler continuellement ſans jamais ſe reconnoître.

Mais laiſſons Bradamante ſans trop nous affliger de ſon ſort. Je ſaurai la tirer d'embarras elle & ſon amant lorſqu'il en ſera tems. Le goût, dit-on, ſe ranime par de nouveaux mêts, il en eſt de même de mes accents, plus j'y mettrai de variété, moins ils ſeront importuns à ceux qui daigneront y prêter l'oreille. Il me faut bien des fils différents pour ourdir une auſſi longue trame. Ainſi veuilliez bien porter votre attention ſur le roi Agramant qui rappelle ſes troupes de leurs quartiers d'hiver, & leur ordonne de s'aſſembler pour en faire un dénombrement exact; car outre les ſimples ſoldats dont il étoit péri un grand nombre, l'Eſpagne & l'Afrique avoient perdu la plus grande partie de leurs meilleurs officiers, & la plupart de leurs bataillons erroient ſans guide & ſans chef. Agramant faiſoit donc la revue de ſon armée, pour remettre l'ordre par-tout, & donner

des chefs aux corps qui en manquoient. Afin de ſuppléer à tant de pertes, Marſile & Agramant avoient envoyé en Eſpagne & en Afrique faire de nombreuſes levées, qu'il falloit diſtribuer dans différents corps & ſous différents chefs. Permettez-moi de différer cette brillante revue juſqu'au Chant qui va ſuivre.





vous attaquâtes dans ses rangs les plus serrés l'Espagnol presque vainqueur. Aidé de ces généreux guerriers qui vous suivirent de si près dans les dangers, vous fîtes arracher des mains de vos ennemis la palme du triomphe, & le lis dut à vos lauriers l'honneur d'être conservé dans tous son éclat. Mais vous méritâtes encore de nouvelles couronnes, en conservant à Rome la magnanime colomne. Cet illustre soutien du nom romain que vous prîtes les armes à la main, & que votre clémence sauva, vous fait plus d'honneur, que si tous les braves guerriers qui engraissent de leur sang les champs de Ravenne fussent tombés sous vos coups, ainsi que les Arragonnois & les Castillans, qui voyant leurs chars fracassés & leurs piques brisées abandonnèrent leurs étendars.

Cette victoire fut plutôt un sujet de consolation que d'allégresse. Notre joie étoit trop cruellement troublée par la perte de l'illustre chef des François & par l'orage qui fondit à la fois sur tant de braves guerriers qui avoient passé les alpes glacées pour la défense de leurs Provinces & de leurs alliés. Nous lui devons, il est vrai, la vie & l'honneur. Elle détourna les foudres du ciel irrité suf-

pendus ſur nos têtes; mais les plaintes & les gémiſſemens dont tant de veuves en longs habits de deuil, & les joues baignées de larmes font retentir la France nous empêchent de nous livrer à toute notre ſatisfaction. Il faut que Louis fourniſſe ſes troupes de nouveaux chefs, qui, pour l'honneur des fleurs de lys, châtient les mains raviſſantes & ſacriléges, qui ont pillé nos ſaints monaſtères, violé les vierges conſacrées au Seigneur, outragé, deshonoré nos femmes & nos filles, dépouillé les autels & profané nos plus auguſtes myſtères. Infortunée Ravenne, que n'ouvrois-tu ſur le champ tes portes au vainqueur, détournée d'une vaine réſiſtance par l'exemple de Breſſe, peut-être euſſe-tu ſervi à Faenza & à Rimini. Puiſſe du moins Louis nous envoyer le bon Trivulce, ce vieillard blanchi ſous les armes ſaura réprimer la licence d'un ſoldat effréné, & lui apprendre combien de ſemblables excès devinrent funeſtes à ceux qui le précédèrent dans ces contrées.

Ainſi que Louis, Marſile & Agramant avoient beſoin de remettre un nouvel ordre dans leur armée. Ils rappellent donc les ſoldats des lieux où ils ont paſſé l'hiver, & veulent voir leurs batail-

lons déployés dans une vaste plaine, afin de pourvoir à leurs besoins divers, & de donner de nouveaux chefs à ceux qui en manquent.

Les sujets de Marsile paroissent les premiers escadron par escadron. Les Catalans marchent à la tête de tous sous les enseignes de Doriphebe. Les Navarrois suivent sous leur roi Folviran, tué par Renaud. Marsile leur a donné pour chef le brave Isolier. Balugand régit le peuple de Léon, Grandonius celui des Algarbes. Falsiron a sous ses ordres la petite Castille. Madaras réunit sous son étendard les habitans de Malaga, de Séville, & ceux qui depuis Cades jusqu'à Cordoue cultivant les fertiles champs qu'arrose le Betis. Les escadrons de Stordilan, de Tésire, de Bariconde, se succèdent. La Grenade obéit au premier, Lisbonne au second, Majorque au troisieme. Tésire venoit de remplacer sur le trône de Lisbonne Lorbin son parent. Les citoyens de la Galice se présentent ensuite. Au lieu de Maricolde ils ont Serpentin pour guide.

Les peuples de Tolède & de Calatrava, ainsi que tous ceux qui boivent les eaux de la Guadiane autrefois sous les ordres de Sinagon étoient conduits

conduits par l'audacieux Matalifte. Eianzardin réunit fous un feul drapeau aux d'Aftorga, de Salamanque, de Plaifance, d'Avila, de Zamore & de Palinze. Ferragus commande aux guerriers de Saragoffe, & à ceux de la cour de Marfile. Tous font braves & bien armés. Dans ce nombre l'on voit Malgarin, Balinverra, Malzarize & Morgane, qu'un même fort a réduit à vivre loin de leur patrie; Marfile avoit donné un azile dans fa cour à ces princes privés de leurs états. On comptoit auffi, dans cette troupe, Follicon d'Almerie, fils de Marfile & d'une maîtreffe chérie, Doricon, Bavarte, l'Algaliffe, Analard, Archidant, comte de Sagonte, l'Amiran, le brave Languiran, Malagur dont l'efprit étoit fi fertile en reffources, & tant d'autres dont j'aurai dans la fuite occafion de célébrer les exploits.

Lorfque l'armée d'Efpagne eut déployé fes forces devant le roi Agramant, on vit s'étendre dans la plaine les bataillons d'Oran, prince d'une taille gigantefque; ceux qui fuivent déplorent la perte de Martafin, dont le fer de Bradamante les priva. Ils font indignes qu'une femme ait porté le coup mortel au roi des Garamantes. Le troifième

corps est de Marmonde. Il a perdu dans les plaines de la Gascogne, Argoste son conducteur : il faut un chef à cette troupe, ainsi qu'à la seconde, & à la quatrième. Agramant nomme Baralde, Armide, Argonius pour suppléer à tant de pertes, & met Argonius à la tête des Libicanes. Brunel l'air triste & les yeux baissés conduisoit ses sujets de Tingitane. Depuis que Bradamante lui avoit enlevé son anneau dans la forêt voisine du château d'Atlant, il étoit tombé dans la disgrace d'Agramant, & si le frère de Ferragus, Isolier, qui l'avoit trouvé lié à un arbre, ne l'eut attesté au roi, l'infortuné eut déja subi une mort infâme. Agramant voulut bien alors se rendre aux instances de plusieurs princes, & lui fit ôter le fatal lacet; mais en jurant qu'il le lui réservoit pour sa première faute. Ainsi la tristesse & l'abattement de ce misérable n'étoient que trop fondés.

Farulant paroissoit ensuite à la tête de l'infanterie & de la cavalerie maure. Libonius le suivoit avec ses nouveaux sujets de Constantine, car Agramant avoit remis entre ses mains le sceptre de Pinadore. Après cela venoient Soridan & Dorilon, l'un avec les peuples d'Hesperie, l'autre avec ceux de Sette, puis Pulian avec les Nasamones. Agri-

calto & Malabuferze ſe hâtent de les remplacer, l'un avec les peuples d'Ammon dont il eſt ſouverain, l'autre avec ceux de fez. La troupe ſuivante qui arrive de Maroc & des Canaries, eſt ſous les ordres de Finadure. Balaſtre commande aux anciens ſujets du roi Tardoc. On voit enſuite paſſer les peuples de Malga & ceux d'Arſille diviſés en deux eſcadrons. Les uns conſervent leur chef, les autres en ſont privés. Agramant confie le ſoin de ces derniers à Corinée ſon fidèle ami. Dans le même moment Caïcus reçoit le commandement de la nation d'Almanzille à la place de Tonſirion, & Rimedon eſt mis à la tête des Getules.

Balinfront paroît enſuite avec les Peuples de Coſca. Ceux de Bolga maintenant ſous Clarinde, autrefois ſous Mirabalde, forment l'eſcadron ſuivant. Baliarre, le plus méchant des Souverains leur ſuccède. La troupe qui le ſuit immédiatement eſt la mieux diſciplinée de toute l'armée, & ſon chef Sobin eſt le plus ſage de tous les capitaines. Ceux de Belle marine, autrefois ſous les ordres de Gualcior, marchoient alors ſous ceux de Rodomont, roi d'Alger & de Jarſe. L'armée venoit d'être augmentée par ſes ſoins d'un grand nombre

d'hommes & de chevaux. Agramant l'avoit fait paſſer en Afrique, tandis que le ſoleil parcouroit les ſignes nébuleux du ſagittaire, & il en étoit arrivé depuis trois jours. L'armée d'Afrique n'avoit pas de ſoldat plus redoutable par ſa force & par ſon audace. Les murs de Paris le craignoient plus que Marſile, Agramant & tous les autres princes qui les avoient accompagnés dans leur entrepriſe. Jamais le nom chrétien n'eut d'ennemi plus implacable. Il étoit ſuivi par Punion roi des Alvaraches, & par Claridon prince de Zimare. Je ne ſais ſi la triſte chouette, la ſiniſtre corneille, ou quelqu'autre oiſeau de mauvais augure, a prédit leur mauvais ſort par ſes croaſſemens funèbres; mais le ciel a déja fixé l'heure à laquelle l'un & l'autre doivent périr dans le combat, le jour ſuivant.

Il ne manquoit plus dans le camp que les troupes des rois de Trémizène & de Noritie. On ne voit point flotter leurs étendards, & perſonne n'apporte de leurs nouvelles. Agramant ne ſavoit que penſer de ce retard; lorſque l'un des écuyers du roi de Trémizène ſe préſenta, & lui apprit tout ce qui s'étoit paſſé. Il lui annonça qu'Alzir, Mani-

lard, & un grand nombre des leurs étoient reftés fur le champ de bataille. Seigneur, ajouta-t-il, le terrible guerrier qui feul a fait ce carnage, eut traité de même toute votre armée, fi elle eut été moins prompte que moi à fe fouftraire à fes coups. Les bataillons entiers difparoiffent devant lui comme des chèvres timides & de foibles agneaux devant un loup raviffant.

Il étoit arrivé depuis quelques jours au camp des Maures un jeune feigneur, qu'aucun guerrier de l'Europe & de l'Afrique ne furpaffoit en force & en valeur. Agramant lui prodiguoit tous les honneurs qu'il méritoit par fon grand courage, & par fa haute naiffance. Il étoit fils & fucceffeur d'Agrican, roi de Tartarie. On le nommoit Mandricard. Il s'étoit déja rendu fameux par cent exploits éclatans, & le monde entier étoit rempli de fon nom. Mais ce qui avoit mis le comble à fa gloire, étoit de s'être rendu maître dans le château de la fée de Syrie, du cafque étincelant que portoit mille ans auparavant le Troien Hector. L'avanture eft fi étrange & fi terrible, que le récit feul en fait frémir d'horreur.

Ce héros qui fe trouva préfent au récit de l'é-

cuyer, résolut sur le champ de joindre le guerrier & de le combattre. Soit dédain, soit crainte d'être prévenu dans l'entreprise, il ne confia son dessein à personne. Il fit seulement demander à l'écuyer du roi de Trémizène qu'elles étoient les couleurs de la cotte d'armes de leur ennemi. On lui répondit qu'elle étoit absolument noire, ainsi que son bouclier, & que son casque n'étoit distingué par aucun ornement. Cette réponse étoit conforme à la vérité. Roland avoit quitté les marques éclatantes qui brilloient sur ses armes, & vouloit que la couleur de ses vêtemens répondit à la douleur dont son ame étoit pénétrée.

Marsile avoit fait présent à Mandricard d'un cheval bai, dont les crins & les pieds étoient noirs. Il étoit né du mélange d'une cavale de Frise & d'un coursier Espagnol. Le Tartare s'y élance tout armé & s'éloigne du camp au grand galop, se promettant bien de n'y pas reparoître qu'il n'ait trouvé le chevalier aux armes noires. Il rencontra bientôt plusieurs de ces timides soldats, qui avoient échappé au fer de Roland. L'un pleure un fils, l'autre regrette un frère tué sous ses yeux. Leur lâche épouvante étoit empreinte sur leur front dé-

figuré, & leur trouble les ſuivoit encore dans les champs où ils erroient ſans proférer un ſeul mot, & comme des gens hors d'eux-mêmes.

Bientôt il arrive au lieu qui préſente le ſpectacle plein d'horreur, & le témoignage éclatant des exploits qu'il avoit entendu raconter. Il conſidère le nombre des morts, meſure de ſa main leurs larges plaies, & cet effroyable aſpect l'anime d'une biſarre jalouſie contre l'auteur de tant de meurtres.

Comme un loup vorace, ou un dogue affamé qui arrive le dernier auprès du corps d'un bœuf abandonné par les villageois & dont les chairs ont déja ſervi de pâture aux oiſeaux & aux chiens dévorants, regarde triſtement ces reſtes deſſéchés; ainſi le cruel Tartare ſe déſeſpère au milieu de ces cadavres. Sa rage s'exhale en blaſphêmes, & il témoigne le plus violent dépit d'avoir manqué une ſi belle occaſion. Pendant toute cette journée & une partie de la ſuivante, il pourſuivit toujours le chevalier aux armes noires, ſans ſavoir où le trouver & en demandant toujours de ſes nouvelles. Enfin il ſe trouva près d'une petite prairie couverte d'une ombre épaiſſe. Un fleuve profond l'eut

environné, ſi l'onde n'eut ſemblé ſe détourner pour y laiſſer un paſſage étroit. Le Tibre offre un ſite ſemblable au-deſſous d'Otricoli.

Pluſieurs chevaliers armés gardoient l'entrée de cette prairie. Mandricard leur demanda aux ordres de qui ils étoient, & quelle raiſon les raſſembloit dans ce lieu en ſi grand nombre. Leur chef jugeant à l'air diſtingué du fils d'Agrican, & à la magnificence de ſes armes tout éclatantes d'or & de pierreries, que ce devoit être un chevalier du plus haut rang, lui répondit : Seigneur, nous accompagnons par ordre du roi de Grenade, notre maître, la princeſſe ſa fille promiſe pour épouſe au roi d'Alger, quoique la nouvelle de ce mariage ne ſoit pas encore publique. Dès que le ſoir aura appaiſé la chaleur du jour, & fait taire la bruyante cigale, nous partirons pour la remettre entre les mains du roi ſon pere au camp des Maures. Maintenant elle repoſe. Le Tartare qui ne reſpecte perſonne, veut ſavoir, ſi ceux à qui on a confié la garde de la princeſſe ſauront la défendre. On l'a dit fort belle, ajouta-t-il, & je deſirerois m'en aſſurer par moi-même. Conduis-moi ſur le champ vers elle, ou fais-là venir ici ; je n'aime pas attendre.





Cipriany delin. *N. De Launay Sc.*

Voila certes le plus infigne fol, répondit l'habitant de Grenade, & il ne put en dire davantage; car fur le champ le fils d'Agrican lui porta un coup de lance. La cuiraffe oppofe une vaine réfiftance, & il tombe par terre le cœur percé. Mandricard retire fa lance, parce qu'il n'a pas d'autre arme offenfive. Il ne fe fervoit ni d'épée, ni de maffe d'armes, depuis le jour qu'il s'étoit emparé des armes d'Hector. Il fit alors le ferment & ce ne fut pas en vain, de ne porter aucune épée qu'il ne fe fut rendu maître de celle de Roland. C'étoit Durandal, dont Almont faifoit un fi grand cas, qui appartenoit alors à Roland, & qui dans des tems plus reculés avoit appartenu au fils de Priam.

Malgré ce défavantage, l'audacieux Tartare n'héfite pas à s'avancer contre eux, en s'écriant: Qu'il fe préfente celui qui veut me défendre ce paffage, & il court fur eux la lance à la main. Auffitôt on l'attaque à coups d'épée & de lance, on l'entoure, on le preffe de toutes parts. Sa lance en renverfe un grand nombre avant de fe rompre, & quand elle fut rompue, il en prit l'énorme tronçon à deux mains, & il en porta de fi terribles coups, qu'on ne vit jamais un combat plus meur-

trier. Il brisoit à la fois bouclier, casque, cuirasse; & souvent le même coup abattoit le cheval à côté du cavalier; tel le chef des Hébreux, Samson, terrassoit les Philistins avec une mâchoire d'âne.

Ces malheureux se précipitent à l'envi au-devant de la mort. La chûte de l'un n'empêche pas l'autre de courir pour le venger. Ce genre de mort leur paroît plus cruel que la mort elle-même. Ils s'indignent de se voir privés de la vie par un tronçon de lance, & écrasés sous le bouton comme de vils reptiles. Mais bientot ils apprennent à leurs dépens que la mort n'en est pas moins affreuse, quelque raison qu'on ait de s'y exposer, & lorsque les deux tiers ont péri dans ce bizarre combat, le reste prend la fuite. Le barbare en est irrité, il ne sauroit souffrir qu'aucun de ces misérables échappent à ses coups. On diroit qu'ils le privent de ses droits les plus chers. Le roseau bruyant d'un marais desséché, le chaume aride d'une vaste plaine, n'offre pas plus de résistance à ce feu, lorsque la flamme aidée par le sage laboureur du souffle impétueux de Borée, s'étend dans les sillons, & les parcourt en pétillant, que ces malheureux ne tiennent contre la fureur de Mandricard.

Lorſqu'il ne reſta plus de gardes à cette entrée, ſi mal défendue, le fils d'Agrican voulut voir ſi la beauté de la princeſſe étoit égale à ce que la renommée en publioit. Il paſſa donc dans la prairie à travers les morts, par la porte que formoit le fleuve en ſerpentant, & conduit par les traces nouvellement frayées, & par le bruit des gémiſſemens qui frappent ſon oreille, il apperçoit bientôt au milieu du pré Doralice. C'eſt ainſi que ſe nommoit la princeſſe. Cette jeune beauté aſſiſe au pied d'un frêne antique, déploroit ſon ſort. Ses pleurs qui ſe ſuccédoient comme les ondes d'un clair ruiſſeau, tomboient ſur ſon beau ſein; le ſentiment du malheur des ſiens & de ſes propres maux ſe liſoit à la fois dans ſes regards attriſtés. Sa frayeur redoubla quand elle vit s'avancer vers elle avec l'air le plus farouche, Mandricard tout ſouillé de ſang. Ses cris perçans fendent les airs & expriment ſes craintes pour elle-même, & pour les perſonnes de ſa ſuite ; car outre les chevaliers qui l'eſcortoient, elle étoit encore accompagnée de dames & de jeunes demoiſelles, choiſies pour le ſervir, parmi ce qu'il y avoit de plus illuſtre dans Grenade par la naiſſance & la beauté.

Dès que le Tartare apperçoit cette beauté, que rien n'égale dans l'Espagne, il ne fait s'il vit sur la terre ou s'il est transporté dans les cieux, & tout victorieux qu'il est, il devient l'esclave de sa prisonnière. Si ces yeux en pleurs, dit-il en lui-même, font naître tant d'amour, que sera-ce lorsque les ris & les jeux les animeront? Cependant il ne lui sacrifie pas les fruits de son triomphe. Envain, elle témoigne par ses larmes & par ses cris la plus vive douleur, il se promet de changer tant de tristesse en une douce joie, & résolu de ne plus se séparer d'elle, il la fait monter sur un palefroi blanc, & continue sa route. Il congédie honnêtement les vieillards, les femmes & autres personnes de sa suite. Ma compagnie, dit-il, lui suffit; seul aussi bien que vous tous je saurai la défendre & la servir. Partez. Les infortunés hors d'état de résister à cet ordre, pleurent, gémissent & se retirent. Quelle sera, se disent-ils entre eux, l'affliction de son pere, lorsqu'il apprendra cette fatale nouvelle? De quelle douleur, de quelle rage son époux ne sera-t-il pas transporté? Ah! comme il en tirera une horrible vengeance. Que n'est-il ici dans cet affreux moment,

pour arracher sur le champ à cet indigne ravisseur l'illustre fille du roi Stordilan !

Satisfait de la conquête qu'il doit à sa bonne fortune & à sa valeur, le Tartare n'est plus si empressé de joindre le chevalier aux armes noires. Auparavant il couroit au grand galop, maintenant il marche d'un pas lent & tranquille, déja même il songe à s'arrêter, & il voudroit trouver un endroit où il put exhaler à son aise le feu qui le consume. Cependant il n'oublie rien pour sécher les pleurs qui baignent les yeux & le sein de Doralice, il emploie pour la fléchir d'ingénieux mensonges. Il lui jure que depuis longtems il l'adore sur la réputation de sa beauté ; que s'il avoit quitté ses vastes états, ce n'étoit pas pour voir l'Espagne ou la France, mais pour contempler ses charmes. Si l'amour, ajoute-t-il, doit être le prix de l'amour, qui mérite mieux le vôtre que moi, qui vous ai tant aimé ? Si vous considérez la naissance, en est-il de plus illustre que la mienne ? Le puissant Agrican fut mon pere. Exigez-vous des richesses ? roi des plus vastes contrées qu'éclaire le soleil, ma puissance ne le cède qu'à Dieu seul. La valeur a-t-elle des droits sur votre cœur ? Je

crois vous avoir prouvé dans ce jour que je puis aussi plaire à ce titre.

Ces propos & mille autres que l'amour dicte à Mandricard s'insinuent dans le cœur de la princesse effrayée, y portent une douce consolation, en bannissent la crainte, & calment peu à peu la douleur qui lui navroit l'ame. Déja elle entend sans colère le doux langage de son nouvel amant. Bientôt moins sévère dans ses réponses, elle se montre plus affable. Elle ne refuse pas de tourner sur lui des regards déja touchés de pitié, & peut-être émus de tendresse. Mandricard qui avoit de l'expérience en amour commença par espérer, & bientôt se crut sûr que la princesse ne seroit pas toujours contraire à ses desirs.

Enchanté de son bonheur, il marchoit auprès de sa nouvelle maîtresse, la joie dans le cœur & le ris sur les levres. Mais déja l'on approchoit de l'instant où la froide nuit invite tous les animaux à goûter les douceurs du repos, & le soleil sur son déclin, cachoit la moitié de son disque. Il hâte le pas du cheval, & bientôt il entend le son des instrumens champêtres, & voit la fumée se lever au-dessus de quelques toits rustiques. C'étoient des ca-

banes de bergers, demeure plus commode que magnifique. L'accueil & les ſoins de l'honnête conducteur de troupeaux plurent à la dame & au chevalier. La ſincère politeſſe ne ſe trouve pas ſeulement dans les villes & dans les cours, ſouvent auſſi elle habite d'humbles chaumières.

Je ne ſaurois trop vous dire ce qui ſe paſſa pendant la nuit entre Doralice & le fils d'Agrican, chacun en jugera comme il lui plaira. L'on peut cependant croire qu'ils ne l'employèrent pas à ſe quereller; car le lendemain une douce joie éclatoit dans leurs yeux ſatisfaits, & Doralice témoigna au berger ſa reconnoiſſance du généreux hoſpice qu'il leur avoit accordé. Ils errèrent enſuite dans divers endroits, & ſe trouvèrent enfin ſur les bords d'un grand fleuve, qui portoit lentement à la mer le tribut de ſes eaux. On ne ſait ſi ſon onde coule ou reſte enchaînée dans ſa courſe. Elle eſt ſi claire & ſi limpide, que l'œil pénètre ſans obſtacle juſqu'au fond. Près de ſes rives enchantées, ils rencontrèrent deux chevaliers & une dame aſſis à l'ombre; mais le vaſte projet qui ne me permet pas de ſuivre longtems la même route me ramène auprès de Louis. Déja j'entens les cris

& le tumulte de l'armée raſſemblée autour des pavillons où le fils de Trojan menace le ſaint Empire d'une chûte prochaine, & où Rodomont ſe vante de brûler Paris, & de détruire Rome.

Agramant venoit d'apprendre que les Anglois avoient paſſé la mer. Auſſitôt il appelle à ſon conſeil Marſile le vieux roi de Garbe, & les autres capitaines. Tous conviennent qu'il faut faire un dernier effort pour s'emparer de Paris, bien ſûrs que s'ils ne réuſiſſent pas dans ce moment, la choſe deviendra impoſſible après l'arrivée du ſecours. Déja ils avoient raſſemblé des environs un grand nombre d'échelles, des ais, des poutres, des claies qui pouvoient ſervir à divers uſages, & former ſur le champ des radeaux & des ponts. Agramant donne toute ſon attention à diſpoſer les diverſes attaques. Lui-même il veut commander ceux qui doivent eſcalader les premiers les remparts.

Le jour qui précéda la bataille, l'empereur fit célébrer dans tout Paris les myſtères divins, par les prêtres & les ſaints religieux de tous les ordres. Ses ſoldats déja purifiés par une ſalutaire pénitence, & arrachés à l'avare Stix, participèrent tous

tous aux mistères sacrés, comme si le jour suivant devoit être le dernier de leur vie. Charles luimême accompagné de ses barons, de ses paladins, & des ambassadeurs des princes étrangers, assista aux rites divins dans le temple le plus révéré, & donna à ses sujets l'exemple de la plus fervente piété. Grand Dieu, disoit-il, les mains jointes & les yeux élevés vers le ciel, daigne ta bonté divine ne pas faire porter la peine de mes crimes à ton peuple fidele. Si notre perte est arrêtée dans tes éternels décrets, & que notre iniquité mérite de tels supplices, suspens au moins le châtiment, & ne permets pas qu'il nous soit infligé par la main de tes ennemis. Si ton peuple chéri tombe sous leurs coups, ces infidèles diront que ta vaine puissance n'a pas pu sauver tes adorateurs; le monde entier deviendra rebelle à ton culte, & partout la fausse loi de Babel prévaudra sur tes autels sacrés. Protége ces peuples. Ce sont eux qui ont arraché ton divin sépulcre aux impies qui le profanoient, ce sont eux qui souvent ont défendu ta sainte église, & son digne chef. Je sais combien peu nos œuvres sont proportionnées à nos devoirs, & que les désordres de notre vie

nous rendent indignes de ton pardon ; mais ta grace victorieuse peut l'emporter sur nos erreurs, & le souvenir de ta divine clémence nous laisse quelque espoir dans ton secours.

Ainsi s'exprimoit le pieux empereur, l'esprit humble & le cœur contrit. Il ajoute encore d'autres supplications, & des vœux proportionnés à sa magnificence & aux besoins de ses peuples. D'aussi ferventes prières ne furent point vaines. Son ange tutélaire les reçoit, & déployant ses aîles vers le ciel, les dépose aux pieds du trône de l'Eternel. Dans le même moment une foule d'autres messagers célestes portent à l'Etre suprême les vœux de tous les fideles. Alors les ames des bienheureux émues d'une tendre compassion tournèrent leurs regards supplians vers l'éternel objet de leur amour, & le conjurèrent d'une voix unanime de se rendre aux justes instances du peuple chrétien, qui imploroit son secours.

L'inéfable bonté à qui jamais un cœur fidele ne s'adressa en vain, leva ses yeux attendris, & fit signe à l'Archange Michel de s'approcher. Va, lui dit-il, à l'armée chrétienne, qui vient d'aborder en Picardie, & conduis-là sous les murs de

Paris, ſans que l'ennemi puiſſe s'en appercevoir. Mais auparavant, tu iras trouver le Silence, & tu lui commanderas de ma part de t'accompagner. Il ſaura conduire heureuſement cette entrepriſe. Après cela, tu paſſeras dans les lieux où la Diſcorde tient ſon empire, & tu lui diras que la torche à la main elle porte tous ſes feux dans le camp des Maures, qu'elle ſeme tant de ſujets de querelle & de diviſion parmi les plus braves, qu'ils tournent contre eux-mêmes leurs mains victorieuſes, qu'il en périſſe un grand nombre dans ces combats, que les autres ſoient ou pris ou bleſſés ou éloignés du camp par leur mécontentement, de manière qu'ils deviennent inutiles à leur roi. L'ange, ſans repliquer à ces ordres, a déja pris ſon vol.

Par-tout où il le dirige, les nuages ſe diſſipent & le ciel redevient clair & ſerein. Un cercle d'or l'environne de ſes rayons lumineux. Tel paroit l'éclair au milieu d'une ſombre nuit. Sur ſon chemin le céleſte courier penſe où il doit s'arrêter pour trouver plus promptement cet ennemi des paroles à qui il a d'abord à faire. Il parcourt dans ſon imagination les lieux qu'il doit hanter le plus fré-

quemment, enfin il pense qu'il se sera retiré dans l'ombre sainte des monastères parmi leurs paisibles habitans. Les vains discours sont tellement bannis de ces lieux, que le mot silence est inscrit partout, au chœur, au dortoir, au réfectoire, enfin dans toutes les cellules. Bien sûr de l'y trouver, il hâte le mouvement de ses aîles, il compte aussi y rencontrer la Paix, le doux Repos, & l'active Bienveillance; mais à peine eut-il mis le pied dans le cloître, qu'il fut forcé de revenir de sa bonne opinion. Le Silence en étoit bien éloigné, & on lui dit qu'on ne l'y connoissoit plus que de nom. Il n'y trouva non plus ni la Piété, ni la Tranquilité, ni l'Humilité, ni la Charité, ni la Paix. Elles habitèrent, il est vrai, ces lieux dans les siècles reculés, mais depuis longtems elles en avoient été chassées par la Gourmandise, la Colère, l'Avarice, l'Orgueil, la Jalousie & la Cruauté.

L'ange étonné d'une si étrange nouveauté, jette les yeux sur cette troupe infâme, & il y apperçoit encore la Discorde à qui il devoit s'adresser après avoir parlé au Silence. Il s'étoit déja déterminé à prendre la route de l'Averne & à la chercher parmi les habitans du Tartare. Qui le croi-

toit, il la trouva dans ce nouvel enfer mêlée aux saints exercices de la religion. L'archange qui comptoit avoir tant de chemin à faire pour la joindre, ne sauroit revenir de sa surprise. Il la reconnoit à sa robe de cent couleurs diverses & composée d'une multitude de bandes inégales, qui tantôt couvrent son corps hideux, tantôt le laissent à nud selon qu'elles sont agitées par sa démarche ou par les vents. Ses cheveux toujours prêts à se mêler étoient dorés, argentés, noirs, châtains, les uns étoient renoués en tresse, des rubans retenoient les autres, la plus grande partie flottoit au hasard sur ses épaules, le reste tomboit sans ordre sur son sein. Elle portoit dans ses mains & dans les pans de sa vaste robe, cent sacs remplis d'exploits, d'informations, d'enquêtes, de procédures de toute espèce, & d'une multitude de ces titres douteux qui rendent toujours incertaines les possessions du pauvre.

L'Archange l'appelle & lui commande de se mêler parmi les plus braves Sarasins & de les exciter les uns contre les autres, de manière à produire d'horribles combats. Il lui demande ensuite des nouvelles du Silence; elle peut l'avoir ren-

le couvrent d'une ombre épaiſſe. Envain le ſoleil voudroit y porter la clarté du jour, d'épais rameaux rendent ce ſéjour inacceſſible à ſes rayons. Sous cette ſombre forêt une ſpacieuſe grotte s'élargit dans les flancs d'un vaſte rocher. Le lierre flexible environne ſon entrée de ſes replis tortueux. C'eſt dans cette paiſible retraite qu'eſt étendu ſur un lit de pavots le peſant génie du Sommeil. Auprès de lui repoſe l'Oiſiveté au corps replié & puiſſant, & la Pareſſe toujours aſſiſe, car elle ne ſauroit ni marcher ni même ſe ſoutenir ſur ſes pieds. L'Oubli ſe tient ſur le ſeuil de la porte, & ne laiſſe entrer ni ne reconnoît perſonne. Il n'écoute ni ne rend aucun meſſage, & éloigne également tous ceux qui ſe préſentent. Le Silence, en manteau brun, rode aux environs ſur la pointe du pied, & du plus loin qu'il apperçoit quelqu'un, lui fait ſigne de ne pas avancer.

Cependant l'ange s'en approche, & lui dit tout bas : Dieu te commande de conduire ſous les murs de Paris, Renaud & l'armée qu'il amene au ſecours de ſon ſouverain. Il veut que cette marche ſoit ſi ſecrette, que les Saraſins n'en conçoivent pas la moindre allarme, & que plus prompte que l'avide

Renommée, ces troupes les attaquent à l'imprévu. Le Silence ne répondit que par un ſigne de tête ſoumis, & ſur le champ il part à la ſuite de l'Archange. Ils ne s'arrêtèrent qu'en Picardie. Michel répandit parmi les eſcadrons belliqueux une nouvelle ardeur, qui fit diſparoître à leurs yeux la longueur de la route, de ſorte qu'en un jour ils ſe trouvèrent près de Paris ſans ſoupçonner de prodige. Le Silence parcouroit rapidement les rangs, répandoit autour des bataillons un nuage épais qui, ſans obſcurcir l'air, les déroboit à tous les yeux & retenoit dans ſes cavités le bruit des inſtrumens de guerre. Il paſſa enſuite dans le camp des infidèles & y répandit une eſpèce d'engourdiſſement qui affoibliſſoit leurs yeux & leurs oreilles.

Pendant que Renaud conduit par l'ange ſe hâtoit vers Paris dans un ſi profond ſilence, que les Saraſins ne ſe doutèrent pas de ſa marche. Agramant déterminé à faire un dernier effort, diſpoſoit ſon armée dans les fauxbourgs de Paris, & ſous les murs qu'il menaçoit d'eſcalader. Les arbres qui couvrent le ſommet de l'Apennin chargé de forêts, les flots qui pendant un violent orage bat-

de grands préparatifs dans toute l'étendue des murailles. Par tout les bords du fleuve étoient hérissés de retranchemens formidables, de grosses chaînes fortement tendues, fermoient tous les passages que ses eaux pouvoient offrir. Mais il avoit muni avec un soin particulier les portes pour lesquelles il avoit le plus à craindre. Son œil pénétrant avoit prévu tout ce qui devoit se passer dans cette journée, & le Sarasin ne forma aucun dessein auquel l'empereur n'eut paré d'avance. Ferragus, Isolier, Serpentin, Grandonius, Faluron, Balugant, & toutes les troupes qui avoient suivi le roi Marsile, se rangèrent en bataille dans la plaine. Sobin étoit à leur gauche sur les rives de la Seine avec Palian, Dardinel, & le roi d'Ocan, prince dont la taille gigantesque passoit six coudées. Mais pourquoi ma plume est-elle plus lente dans mes mains que les armes dans celles des Sarasins? Déja le fier roi de Sarze plein de colère & de mépris pour ses ennemis, pousse des cris mêlés de blasphêmes & ne peut plus se contenir. Comme on voit dans un beau jour d'été des essaims de mouches fondre en bourdonnant sur un vase de lait, ou bien une troupe d'étour-

neaux ſe précipiter ſur les pampres rougiſſans d'une treille chargée de raiſins déja murs, ainſi les nombreuſes cohortes des Maures s'avancent à grand bruit vers Paris.

Les chrétiens armés de lances, d'épées, de pierres, & de faux, défendent leurs murs ſans être effrayés, & ſe rient des vaines menaces des barbares. Envain la mort moiſſonne les plus braves, ils ſont ſur le champ remplacés par d'autres auſſi ardens à combattre. Les Saraſins percés de coups, couverts de bleſſures, ſont repouſſés dans le foſſé. Le fer n'eſt pas la ſeule arme des aſſiégés: ils lancent d'énormes rochers, de larges creneaux, des débris de murailles, ils verſent de l'eau bouillante ſur leurs ennemis. Les infortunés ne ſavent qu'oppoſer à cette pluie dévorante, qui pénetre à travers la viſière de leur caſque & les prive pour jamais de la lumière du ſoleil. Le fer lui-même n'eſt pas plus cruel. La chaux brûlante, les torrents enflammés de ſoufre & de bitume, vont encore produire de plus affreux ravages. On n'a pas non plus oublié ces cerceaux de fer rouge armés de pointes déchirantes ; on les lance ſur les bataillons les plus épais, & pluſieurs ſe ſentent entourés de ces horribles guirlandes.

Cependant le roi de Sarze paroiſſoit déja ſous les murs avec une autre troupe de Saraſins. Il étoit accompagné de Buralde & d'Ormide, chef des Garamantes & des peuples de Marmonde, Clarinde & Soridant étoient à ſes côtés : le roi de Sette ne témoignoit pas moins d'ardeur ; enfin il étoit ſuivi par les rois de Maroc & de Coſca, tous deſiroient de ſignaler leur valeur ſous cet illuſtre chef. Rodomont porte ſur ſes enſeignes couleur de feu, un lion farouche qui ſe laiſſe enchaîner par les foibles mains d'une jeune beauté. Dans cet emblême il ſe comparoit lui-même au lion, & la belle qui le chargeoit de chaînes étoit la charmante Doralice, fille du roi Stordillan. C'étoit comme je vous l'ai déja raconté celle qu'avoit enlevé Mandricard. Rodomont l'aimoit plus que ſon royaume, plus que lui-même. Elle étoit l'objet de ſa galanterie, & l'ame de ſa valeur ; il ne ſavoit pas encore qu'elle lui eut été ravie. S'il l'eut ſu, il auroit fait ſur le champ ce qu'il fit le jour ſuivant.

En un inſtant mille échelles ſont dreſſées contre les murs. Deux hommes pouvoient monter de front ſur chacune. Le ſecond rang forçoit le pre-

mier d'avancer, & étoit lui-même pouſſé par un troiſième. Le courage anime les uns, la crainte fait agir les autres, tous ſont également contraints de s'expoſer. Le cruel Rodomont étoit prêt à porter le coup de la mort à celui qui paroîtroit héſiter. Tous s'efforcent donc de s'élancer ſur les murs, à travers les feux & les ruines dont on les accable. Chacun examine ſi quelque poſte négligé, lui préſente un accès plus facile ; le ſeul Rodomont choiſit pour lui-même l'endroit le plus douloureux. Dans ce péril extrême, chacun invoque le ciel, lui ſeul l'outrage par des blaſphêmes. Il étoit couvert d'une cuiraſſe impénétrable à tous les traits. C'étoit la précieuſe dépouille d'un dragon couvert d'écaille. Nemrod, dont il deſcendoit s'en étoit armé, lorſqu'il conſtruiſit la tour de Babel. L'inſenſé ſe croyoit aſſez puiſſant pour précipiter le roi du ciel de ſon trône éternel, & lui ravir l'empire des aſtres. Dans ſes vues ſacriléges, il avoit fait fabriquer un caſque, un bouclier, & une épée de la meilleure trempe. Auſſi rempli d'orgueil, d'audace, & de fureur que ſon ayeul Nemrod, Rodomont eut eſcaladé le ciel s'il eut pu s'y frayer une route.

Il n'examine pas ſi le mur eſt entier ou rompu par quelque brèche, il ne ſonde pas la profondeur du foſſé, il le traverſe, ou plutôt il vole en un inſtant de l'autre côté, quoiqu'on lui voie à peine la tête hors de l'eau. Couvert d'une eau limoneuſe il s'avance à travers les feux, les dards & les traits lancés par les machines. Tel dans nos marais marche un ſanglier à travers les joncs & les roſeaux, où il ſe fait un large paſſage avec ſa poitrine, ſes défenſes & ſes ongles. L'intrépide Saraſin couvert de ſon bouclier, brave les ennemis; il braveroit le ciel lui-même. Au ſortir de l'eau il ſe trouva ſur un ouvrage avancé qui ſervoit de pont aux troupes françaiſes pour paſſer d'un mur à l'autre. Il renverſe tout ce qu'il rencontre, on voit voler de tous côtés têtes & bras, un fleuve de ſang coule des murs dans les foſſés. Bientôt il quitte ſon bouclier, prend à deux mains ſa terrible épée, & en atteint le duc Arnolphe, qui étoit venu des lieux où le Rhin verſe ſes ondes dans la mer. L'infortuné ne réſiſte pas plus au glaive de Rodomont, que le ſouffre au feu le plus violent, & il tombe la tête fendue juſqu'à la poitrine. D'un ſeul revers l'infidele tue Anſelme, Oldrade, Spineloque, &

Prandon.

Prandon. Les bornes étroites du lieu où ils combattoient, fort ferrés les uns contre les autres, produisirent ce terrible effet. Un autre coup fendit en deux Orget de Mayence depuis le sommet de la tête jusqu'à la ceinture. Il précipite des créneaux dans le fossé, Andropone & Morchin. Le premier étoit prêtre, le second ne connoissoit d'autre dieu que le jus de la treille, & souvent il en vidoit d'un seul trait de larges flacons. Il détestoit l'eau plus que tous les poisons, plus que le noir venin de la vipere, maintenant il y meurt, & ce qui l'afflige le plus est de se voir contraint d'expirer dans cette liqueur abhorrée. Rodomont pourfend Louis de Provence, perce le cœur d'Arnault de Toulouse. Aubert, Claude Ygon & Denis de Tours rendent leur ame avec leur sang bouillonnant. Auprès d'eux il étend quatre Parisiens, Gaultier, Satallon, Odon, Ambalde, & tant d'autres dont je ne saurois rapporter ni le nom ni la patrie. Les soldats qui suivent Rodomont posent leurs échelles & montent en foule sur le mur.

Les Parisiens, dont ce premier rempart servoit mal la bravoure, l'abandonnent. Leurs ennemis ne

doivent pas s'applaudir longtemps de leur retraite; il leur reſte de bien plus cruels dangers à eſſuyer. Le ſecond retranchement eſt défendu par un foſſé large & profond. Aidés de la ſupériorité du lieu, & des nouvelles troupes qui ſe ſuccédoient, continuellement les aſſiégés ſe défendent avec le courage le plus opiniâtre. Leurs nombreux ennemis ſont accablés d'une grèle de pierres & de traits, & déja ils euſſent pris la fuite, s'ils n'euſſent eu pour chef le fils d'Ulien. Ce redoutable guerrier encourageoit les uns, menaçoit les autres, ou les forçoit de s'expoſer, en les faiſant marcher devant lui. L'infortuné qui ſe retournoit pour fuir périſſoit ſur le champ de ſa main. Pour les hâter il les ſaiſiſſoit par les cheveux : enfin il en remplit ce foſſé d'un ſi grand nombre, qu'il étoit trop étroit pour les contenir.

Pendant que les cohortes barbares deſcendent, ou plutôt ſe précipitent dans ce goufre fatal, & font de vains efforts pour eſcalader le ſecond rempart, Rodomont s'élance comme s'il eut eu des aîles, & malgré le poids de ſes armes & de ſon robuſte corps, franchit d'un ſaut le foſſé qui avoit plus de trente pieds de large, & retombe de l'au-

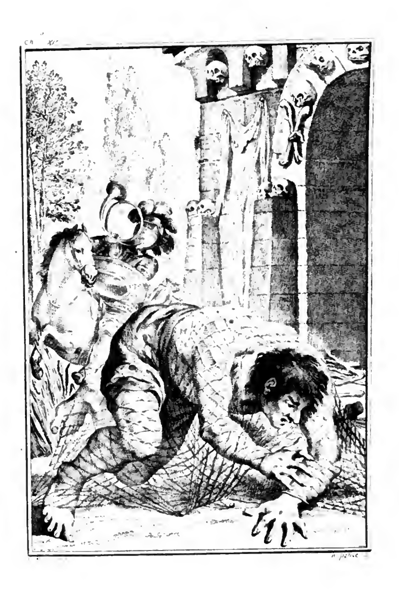
tre côté avec auſſi peu de bruit que s'il eut marché ſur la pointe du pied; en même tems il porte de ſi rudes coups, que les armes de ceux qu'il frappe ne ſemblent pas de fer, mais d'une tendre écorce. Telle eſt la trempe de ſon épée & la force de ſon bras.

Les chrétiens avoient tendu un piége aux infidèles dans ce vaſte foſſé. Il étoit rempli de faſcines & d'autres matières combuſtibles, enduites de poix & de bitume. Rien ne manifeſtoit le piége, quoique les deux côtés, depuis le bord juſqu'au fond, fuſſent garnis de bois ſecs, & d'une prodigieuſe quantité de vaſes pleins d'huile, de ſoufre & de tout ce qui pouvoit exciter l'embrâſement. Dans ce moment on donne le ſignal, & il s'allume des feux qui vont faire repentir de leur folle audace les Saraſins, qui étoient dans le foſſé, & qui ſe croyoient déja ſur le dernier rempart. Les flammes d'abord éparſes ſe réunirent bientôt, & remplirent toute l'étendue du foſſé: leurs tourbillons élancés dans les airs s'élèvent juſqu'aux régions humides de la lune, un nuage ſombre voile les rayons du ſoleil, & dérobe la clarté du jour. On entend une exploſion continuelle, ſemblable

aux éclats d'un tonnerre qui gronderoit fans ceffe. Les cris de rage, les hurlemens de ces malheureux qui périffent par la faute de leur chef, mêlés avec le bruit des flammes, forment un effroyable concert. Mais, feigneur, finiffons ce Chant, ma voix qui s'affoiblit m'avertit de goûter les douceurs du repos.




Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI



CHANT XV.

La victoire mérita toujours des louanges, soit qu'on la dût à la fortune, ou bien aux talens. Il est vrai qu'un triomphe acheté par trop de sang, flétrit souvent les lauriers du vainqueur, mais on obtient une gloire immortelle, & on parvient presque aux honneurs divins, lorsqu'on sait à la fois conserver les siens & défaire ses ennemis. Tel est, seigneur, l'éloge que vous méritâtes, en réprimant l'orgueil de ce lion si fier sur la mer, qui infestoit les rives du Pô depuis sa source jusqu'à son embouchure, & qu'à présent nous pouvons entendre rugir sans frayeur. Vous prouvâtes alors que le grand art de vaincre est de perdre son ennemi, & de sauver son peuple.

C'est ce que le témeraire Sarasin ne sut pas faire, lorsqu'il engagea ses soldats dans ce fossé où l'impitoyable flamme n'en épargna pas un seul. Tout vaste qu'il étoit, ce gouffre n'auroit pas pu contenir tant de cadavres, mais la flamme en les réduisant en poudre les proportionna à l'espace qui

qu'Alcine ne trouble le voyage du paladin, elle lui donne une flotte nombreuse commandée par Andronique & Sofrosine, pour l'escorter jusqu'à ce qu'il soit arrivé dans la mer d'Arabie, ou dans le golphe Persique. Elle veut qu'il rase les côtes de la Scithie, de l'Inde, & du royaume des Nabatéens, pour gagner par cette longue route dans la mer de Perse, plutôt que de se risquer sur la mer glaciale, continuellement agitée par des vents impétueux, & dans certaines saisons privée de la lumière du soleil pendant des mois entiers.

Lorsque tout fut préparé pour le départ d'Astolphe, la fée lui permit de s'embarquer; mais auparavant elle lui donna sur bien des objets beaucoup d'excellens avis qu'il seroit trop long de rapporter ici. Elle veut aussi qu'à l'avenir l'art de la magie n'ait plus de pouvoir sur lui, & pour l'en préserver, elle lui remet un livre merveilleux qu'elle le prie de porter toujours sur lui comme une marque de son attachement. Ce petit livre, digne présent de Logistille, indique les moyens de parer à tous les enchantemens. Une table placée au commencement en contient la liste fidelle. A ce don la fée en joint encore un autre infiniment plus pré-

cieux, celui d'un cors dont l'effroyable ſon faiſoit prendre la fuite à tous ceux qui l'entendoient. Le ſon de ce cors, je le répete, étoit ſi terrible, qu'il faiſoit fuir tous ceux aux oreilles de qui il parvenoit. Dans le monde entier il n'eſt pas de cœur aſſez intrépide pour y réſiſter. Le ſifflement des vents déchaînés, le mugiſſement de la terre ébranlée, les éclats de la foudre n'ont rien de comparable à cet horrible bruit.

Aſtolphe pénétré des bontés de Logiſtille, prit congé de cette aimable fée, en lui témoignant toute ſa reconnoiſſance, & partit. Il quitta le port par un vent favorable, & voguant près des côtes ſur une mer tranquille, il vit dans le lointain les villes riches & peuplées de l'Inde, ſi féconde en parfums, & découvroit à ſa droite & à ſa gauche des milliers d'iſles éparſes dans un archipel immenſe. Bientôt il parvint aux lieux célèbres par le ſéjour de S. Thomas. A cette hauteur le nocher tourne un peu au nord, & cette brillante flotte raſe en fendant les flots les rivages de la Charſonnèſe d'or. Sur les côtes de ces riches contrées, Aſtolphe voit le Gange précipiter dans la mer ſes ondes blanchies d'écume, il voit auſſi la Trabo-

pane, le cap Comnorin & l'Océan resserré dans d'étroit rivages. Après avoir fait beaucoup de chemin ils parvinrent à Cochin, & perdirent de vue les royaumes de l'Inde.

Pendant cette longue navigation, Astolphe qui se repose entièrement sur ses guides, & sur son escorte ne pense qu'à s'instruire. Il s'adresse à Andronique, & lui demande si jamais vaisseau parti des rivages de l'Occident, a pénétré dans les mers Orientales, & si l'on peut passer par mer des Indes en Angleterre, ou en France. Vous devez savoir, lui répondit Andronique, que l'Océan embrasse la terre dans son vaste contour, & que les mers brûlantes du Tropique communiquent avec les flots glacés du Sud; mais comme l'Ethiopie s'étend beaucoup vers le midi, on a cru qu'elle bornoit la course de Neptune, & qu'elle se joignoit aux terres australes. Ce préjugé retient nos plus hardis navigateurs, & les empêche de tenter une route pour passer des Indes en Europe, ou de l'Europe aux Indes. Mais dans la suite des siècles, je vois de nouveaux Argonautes, d'autres Tiphis partir des extrémités de l'Occident, & s'ouvrir des routes inconnues jusqu'à eux. Les uns tourneront au-

tour de l'Afrique, & cotoyeront les rivages de la Nigritie, jusqu'à ce qu'ils aient passé le signe qui nous ramène le Soleil lorsqu'il a quitté le capricorne. Alors parvenus aux extrémités de l'Afrique, ils verront disparoître ces terres, qui leur avoient fait imaginer deux mers différentes. Ils parcourront toutes ces côtes, & les isles voisines des Indes, de l'Arabie & de la Perse. D'autres partis des colomnes d'Hercule suivront le Soleil dans son cours, & découvriront de nouvelles terres & un monde nouveau. Je vois le signe révéré de notre religion & les drapeaux de l'empire arborés sur ces rives étrangères. Une partie de ces hardis navigateurs reste à la garde de leurs vaisseaux, les autres marchent à la conquête de ces riches contrées bientôt soumises à l'Arragon par un petit nombre de ces braves guerriers; car dix d'entre eux suffiront pour mettre en fuite des milliers d'Indiens. Par tout où paroîtront les généraux de Charles Quint, la Victoire s'empressera de les y suivre.

Dans ses justes décrêts, le Souverain des empires a déterminé que cette route ignorée des âges passés, resteroit encore inconnue pendant plusieurs

fiècles. Il ne veut la manifefter que lorfque le fceptre de l'empire fera remis entre les mains du prince le plus fage & le plus jufte, auquel l'univers ait été foumis depuis Augufte. Je vois le fang d'Autriche & celui d'Arragon produire fur les rives du Rhin un prince à qui on ne pourra rien comparer pour la valeur. Par fes foins, il replacera Aftrée fur fon trône, ou plutôt il lui rendra la vie. A la fuite de cette déeffe, reparoîtront toutes les vertus bannies depuis longtems par un monde corrompu. Pour récompenfer tant de mérite, la fuprême Bonté lui deftine non-feulement le fceptre des Auguftes, des Trajan, des Marc-Aurèle, elle veut encore que tous les pays où le foleil parvient après avoir quitté notre hémifphère lui foient foumis, & que de fon tems il n'y ait qu'un peuple & qu'un roi. Afin que fes éternels décrêts s'exécutent plus facilement, le ciel entoure ce prince de capitaines invincibles fur terre & fur mer. Je vois un Fernand Cortez ranger fous fes loix de nouveaux peuples, & lui foumettre des états fi reculés dans le Levant qu'ils ne font pas connus dans l'Inde. D'un autre côté, je vois Profper Colomne, le Marquis de Pefcaire & après eux le jeune du Guaft, arrofer

l'Italie du ſang des Français. Ce dernier s'élevera par ces triomphes au-deſſus des deux autres. C'eſt ainſi qu'un généreux athlète, parti le dernier du but, atteint rapidement, & devance bientôt ceux qui le précédoient. Ce guerrier montrera tant de courage & de fidélité, qu'à vingt-ſix ans l'empereur lui confiera le commandement d'une armée qui, ſauvée par ce jeune héros, ſaura conſerver les pays déja ſoumis, & pourroit conquerir le reſte de l'univers.

Si par le ſecours de ces habiles généraux Charles recule ſur terre les bornes de ſon empire, il ne ſera pas moins heureux ſur les mers de l'Europe & de l'Afrique, lorſque Doria combattra pour lui, Doria qui eſt deſtinée à purger les mers des pirates qui les infeſtent. Cet exploit l'élévera au-deſſus de Pompée. Les corſaires que ce Romain vainquit & anéantit, ne pouvoient réſiſter aux forces de l'empire le plus puiſſant qui ait jamais exiſté; mais Doria ſecondé par ſon ſeul génie & réduit à ſes propres forces, dominera ſur les mers, & depuis Colpé juſqu'au Nil, tout navigateur tremblera au ſeul bruit de ſon nom. Je vois ce vaillant Génois conduire en Italie Charles,

qui s'eſt remis entre ſes mains, & lui frayer la route de la couronne impériale. Je le vois encore plus généreux citoyen qu'illuſtre guerrier, dédaigner pour lui-même la récompenſe d'un ſi important ſervice, & l'obtenir pour ſa patrie. Il employe pour aſſurer la liberté de ſon pays, le crédit dont tout autre eut peut-être abuſé pour l'aſſervir. Cet amour pour ſa patrie lui fait plus d'honneur, que n'en firent à Céſar toutes les victoires remportées dans les Gaules, dans l'Eſpagne, dans la Theſſalie & dans l'Afrique; l'heureux Octave & ſon rival Antoine n'acquirent jamais tant de gloire par leurs exploits. L'oppreſſion de leur patrie flétrit tous leurs lauriers. Qu'ils rougiſſent à jamais, & que tous ceux qui formeront le lâche deſſein d'aſſervir leur patrie, ſoient couverts de confuſion au ſeul nom de Doria. L'empereur touché d'un dévouement ſi généreux ajoute à cette récompenſe, dont il ne doit jouir qu'avec ſa patrie, les riches terres qui ſervirent de premier fondement à la grandeur des Normands dans la Pouille.

La libéralité de ce prince généreux, ne ſe bornera pas à ce ſeul guerrier. Il verſera ſes bienfaits ſur tous ceux qui auront répandu leur ſang dans ſes

brillantes entreprifes. Il aura plus de plaifir à donner des villes & des pays entiers à ceux qui le ferviront fidellement, qu'à conquérir de nouvelles provinces & de vaftes empires.

C'eft ainfi qu'Andronique racontoit à Aftolphe les victoires que les généraux de Charles devoient lui faire remporter bien des fiecles après. Pendant ce tems fa fage compagne modéroit les vents impétueux de ces contrées ; elle enchaînoit les uns & permettoit aux autres de foufler en dirigeant à fon gré leur haleine. Déjà ils voyent la mer de Perfe étendre fes eaux dans un vafte baffin, & peu de jours après ils fe trouvent dans le golphe qui doit fon nom aux anciens Mages. Ce fut là le terme de la courfe des vaiffeaux qui laifferent Aftolphe fur ces rivages. Alors le paladin à l'abri des entreprifes & du reffentiment d'Alcine, continua fa route par terre. Il traverfa plus d'une plaine & plus d'une forêt, plus d'un vallon & plus d'une montagne. Souvent il fut attaqué foit pendant le jour, foit pendant la nuit par des brigands. Il vit venir à fa rencontre, des lions, des dragons remplis d'un noir venin, & d'autres animaux féroces ; mais à peine avoit-il embouché

son cor qu'ils prenoient tous la fuite. Il continua sa route par l'Arabie Heureuse, où croissent la mirre & l'encens odorant & que le Phœnix, unique dans son espece, a choisi pour son séjour. Bientôt il se trouva sur les bords de cette mer dont les flots vengeurs d'Israël engloutirent par l'ordre du Tout-Puissant Pharaon & toute son armée. Delà il parvint à la terre des géants.

Longtems il suivit les bords du fleuve Trajan monté sur un cheval qui, dans le monde entier, n'avoit pas son pareil. Le sable le plus fin ne conserve pas les traces de sa course légere, l'herbe & la neige ne sont pas foulées sous ses pieds, dans son vol il surpasse les vents, la foudre & la fleche rapide ; il avoit apparrenu à Argail. Engendré par le vent & par la flamme, ce cheval dédaignoit les gras paturages, & ne se nourrissoit que de l'air le plus pur. On le nommoit Rabican. En poursuivant sa route Astolphe arrive bientôt à l'endroit où le Trajan se jette dans le Nil. Il n'étoit pas encore à cette embouchure, lorsqu'il vit une nacelle fendre rapidement les flots & venir droit à lui. Sur sa poupe étoit un vénérable hermite, dont la barbe longue & blanche descendoit jusqu'à la moitié de

la

la poitrine. Cet homme pieux invite Aſtolphe à paſſer dans ſa barque. Mon fils! lui crie-t-il du plus loin qu'il l'apperçoit, mon cher fils! ſi le dégoût de la vie ne te fait pas chercher une mort prompte, ſi tu ne veux pas périr dans le moment, entre dans ma nacelle & paſſe ſur l'autre rivage. Le chemin que tu ſuis te conduit au trépas. Quelques pas de plus vont te précipiter dans la demeure enſanglantée d'un géant, qui ſurpaſſe de huit pieds la taille des autres hommes. Aucun chevalier, aucun vainqueur ne peut ſe flatter de lui échapper. Le barbare aſſomme les uns, dépouille les autres de leur peau, ou les coupe en morceaux. Il en dévore même quelques-uns tout vivans. Pour ſeconder ſa cruauté, il ſe ſert d'un filet artiſtement travaillé, qu'il tend près de ſon affreux repaire. Le tiſſu en eſt ſi délié & il en dérobe ſi adroitement la vue ſur la pouſſiere, qu'il eſt impoſſible de l'appercevoir ſans être prévenu. Dès qu'il voit paroître quelqu'un, il l'épouvante par ſes cris, & le fait tomber dans le piége. A peine le rets l'a-t-il enveloppé, qu'il l'entraîne dans ſon antre, avec un rire moqueur. Rien ne le touche, ni la valeur dans les hommes, ni la beauté dans

les femmes. Il dévore les chairs de l'infortunée victime, en ſuce le ſang, jette au loin ſes oſſemens & tapiſſe de ſa peau ſon barbare palais. Prends cet autre chemin, mon fils ! prends-le, il te conduira ſurement a la mer.

Mon pere, répondit l'intrépide Aſtolphe à l'hermite, je vous rends graces de vos conſeils ; mais mon honneur qui m'eſt beaucoup plus cher que la vie, m'éleve au-deſſus de ces craintes. Vous tentez en vain de me détourner de la caverne de ce monſtre, je vais y marcher ſur le champ. Je ne puis l'éviter ſans trouver la honte bien plus redoutable pour moi que la perte de la vie. Ce qui peut m'arriver de plus fâcheux, eſt d'y périr comme tant d'autres ; mais ſi le dieu des combats ſeconde mon bras, ſi je ſuis aſſez heureux pour conſerver ma vie & priver le monſtre de la ſienne, j'ouvre une route ſure à des milliers de perſonnes : ainſi l'avantage l'emporte infiniment ſur le danger. Je n'expoſe que la vie d'un ſeul homme pour le ſalut d'un penple entier. Mon fils, allez en paix, lui répondit le bon hermite, puiſſe le Seigneur envoyer ſon ange foudroyant à votre ſecours, & il le bénir.

Aſtolphe continua ſa route le long du Nil, comptant beaucoup plus ſur ſon cor que ſur ſon épée. Un étroit ſentier tracé ſur le ſable entre le fleuve & un marais conduiſoit à la demeure du géant, affreux ſéjour des forfaits. Sur les murs de cet horrible palais, on voyoit les crânes & les membres deſſéchés des infortunés que leur malheur y avoit conduit. Il n'y avoit pas de fenêtres ni de creneaux auxquels il n'eût ſuſpendu quelques-uns de ces triſtes reſtes. Dans les montagnes des Alpes le chaſſeur attache aux portes de ſon château les griffes horribles, l'énorme tête & l'affreuſe dépouille de l'ours qu'il a tué en courant de grands dangers. Le cruel géant faiſoit le même honneur à ceux qui s'étoient défendus avec le plus de courage. Les oſſemens des autres ſont épars de tous côtés & la terre eſt abreuvée de ſang humain.

A l'entrée de ſon infame demeure, étoit Caligorant, c'eſt ainſi que ſe nommoit ce monſtre ſans pitié, qui décoroit ſon habitation avec les reſtes hideux des cadavres, comme les autres avec l'or & la pourpre. Dès qu'il voit venir à lui le duc, il ne ſauroit contenir ſon affreuſe joie. Depuis deux mois perſonne ne s'étoit engagé dans

cette route. Il court auſſitôt ſe cacher dans les roſeaux du marais. Il vouloit laiſſer paſſer le paladin, & l'attaquer enſuite par derriere, pour le faire tomber dans ſes filets, ainſi que les autres voyageurs, à qui leur malheureux ſort avoit fait prendre ce chemin. Mais à peine le duc l'a-t-il apperçu, qu'il arrête ſon cheval dans la crainte de donner dans les filets dont le vieillard l'avoit prévenu. En même-tems il a recours à ſon cor. L'inſtrument produit ſon effet ordinaire, & le géant ſaiſi d'effroi, ſe retourne pour prendre la fuite. Aſtolphe toujours attentif à éviter le piége, redouble les ſons redoutables. La frayeur du monſtre augmente à proportion. Ses yeux ſe troublent ainſi que ſon cœur, il ne ſait plus où il porte ſes pas, il oublie le piége funeſte & va s'y précipiter. Le filet ſe détend, l'enveloppe de ſes mailles & le renverſe. Alors Aſtolphe raſſuré contre tout danger, deſcend de cheval, & court ſur le géant l'épée à la main, pour venger d'un ſeul coup mille crimes. Il fait enſuite réflexion qu'il y auroit plus de lâcheté que de valeur, à tuer un miſérable dont les bras, les pieds & le col ſont ſi étroitement ſerrés, qu'il ne peut ſe donner le moindre mouvement.


Biblioteca Nazionale
NAPOLI
V. E. III

Ce filet avoit été fait longtems auparavant par Vulcain de fils d'un acier extrêmement délié, mais en même-tems si solide, que la maille la plus foible résisteroit aux plus puissans efforts. Le Dieu jaloux de Lemnos, ne l'avoit imaginé que pour surprendre dans le même lit Mars & Vénus, & rendre publiques leurs amours adulteres. Dans la suite Mercure le lui déroba pour y prendre Cloris, la belle Cloris qui vole dans les airs à la suite de l'Amour & qui de son sein parfumé répand les lis, les roses & les violettes. Après avoir épié cette nymphe pendant longtems, il la saisit un jour dans ce filet, comme elle voloit au-dessus des embouchures du Nil. Après cette action il le déposa dans le temple d'Anubis, où il resta pendant plusieurs siecles; enfin mille ans après, le sacrilege Caligorant le prit dans ce lieu sacré & l'emporta après avoir pillé le temple & brûlé la ville. Il le cachoit, comme je l'ai déjà dit, sous le sable, de maniere que tous ceux qu'il poursuivoit alloient s'y jetter, & y restoient enchaînés.

Astolphe en détache un chaînon avec lequel il lie le géant de façon qu'il ne sauroit lui échapper. Il le débarrasse ensuite de ses autres chaînes, & le

fait relever. Le Duc étoit bien aise d'emmener avec lui ce géant autrefois si terrible, mais à présent plus doux qu'un agneau, & de le donner en spectacle dans les bourgs, les villes & les châteaux. Il veut aussi conserver ce fameux filet, le plus parfait ouvrage qu'ayent jamais produit la lime & le marteau, & il en charge le géant qu'il mene comme en triomphe au bout de sa chaîne. Il lui fait aussi porter son casque & son bouclier comme à un vil esclave, & il poursuit ainsi sa route. Partout où il passe on se réjouit de la prise du géant, & on se félicite de voir les chemins délivrés du monstre qui les infestoit.

Bientôt Astolphe découvrit les pyramides de Memphis, célebres par ses anciens sépulcres. A quelque distance il voit le Caire peuplé de nombreux habitans, on accouroit de toutes parts à sa rencontre pour contempler ce prodigieux géant. Comment est-il possible, se disoit-on l'un à l'autre, qu'un homme qui paroît si foible, soit parvenu à charger de chaînes ce colosse. Chacun l'admire & l'honore comme un chevalier de la plus haute valeur. A peine pouvoit-il faire un pas, tant il étoit pressé par la foule. Le Caire n'étoit cepen-

dant pas alors aussi peuplé qu'il l'est devenu depuis. Aujourd'hui, si nous en croyons la renommée, dix-huit mille rues très-vastes remplies de maisons élevées de plusieurs étages, peuvent à peine contenir ses habitans, dont plusieurs ne savent où se retirer pendant la nuit. Le Soudan habite un palais étonnant par son étendue, sa richesse & sa magnificence, & il loge dans la même enceinte, avec leurs chevaux, leur femmes & leurs enfans, quinze mille soldats, qui lui sont particuliérement attachés & qui tous ont abjuré la religion chrétienne.

Astolphe voulut ensuite pénétrer jusqu'à Damiette, où le Nil se jette dans la mer par sept embouchures. Ce voyage passoit pour très-dangereux, & c'est ce qui engageoit le plus Astolphe à l'entreprendre. Tous ceux qui l'avoient risqué jusqu'alors y avoient perdu la vie ou la liberté. Un brigand, fléau des habitans de la campagne & des voyageurs, se retiroit dans une terre sur les rives du Nil, près de son embouchure, & de-là il dévastoit tous le pays jusqu'au Caire. Personne ne pouvoit lui résister On croyoit même impossible de le priver de la vie. Il avoit déjà reçu des

milliers de blessures & aucune n'avoit été mortelle. Astolphe voulut essayer s'il pourroit trancher les jours de ce brigand, qui se nommoit Horrile, & partit pour le combattre. Bientôt il se trouve à Damiette, de-là il passe à l'endroit où le Nil se jette dans la mer, & il voit sur le rivage la terre où se retire le monstre enchanté, qui devoit le jour à un lutin & à une fée.

En arrivant il le trouva aux prises avec deux guerriers qui avoient bien de la peine à lui résister. L'un & l'autre étoient cependant fameux par leur valeur & par leurs exploits. C'étoit les deux fils d'Olivier, Griffon le Blanc & Aquilant le Noir. Il est vrai qu'Horrile, pour avoir plus d'avantage contre eux, s'étoit présenté sur le champ de bataille avec une bête féroce, connue seulement dans ces contrées. Ce monstre amphibie vivoit dans le fleuve ou sur le rivage, & se nourrissoit des cadavres des voyageurs imprudents, ou des matelots assez infortunés pour devenir sa proie. Il avoit déjà été vaincu par les deux Turcs, & son vaste corps étoit étendu sur le sable près du rivage : mais Horrile n'en étoit pas plus facile à vaincre. Ces deux frères l'ont déjà mis plusieurs

fois en pieces, sans parvenir à lui porter le coup fatal. Ce n'étoit pas par des blessures que l'on pouvoit terminer ses jours. A peine lui avoit-on abattu un bras ou une jambe, qu'il la ramassoit & la replaçoit comme si tout son corps n'eût été qu'une cire molle. Griffon lui fendoit la tête jusqu'aux dents, Aquilant jusqu'à la poitrine; il se rioit de leurs coups & la rage impuissante des deux guerriers s'épuisoit en vains efforts. Vous connoissez ce métal mobile qui porte le nom du messager des dieux. S'il tombe il se divise en cent parties, & dans l'instant vous voyez ces globules se réunir & ne former qu'une seule masse: il en étoit de même des membres d'Horrile. Lui coupe-t-on la tête, il descend de son cheval, & cherche jusqu'à ce qu'il la trouve. Alors il la saisit tantôt par le nez, tantôt par les cheveux, la replace sur son col, & l'y fixe on ne sait comment. En vain Griffon plus prompt que lui, la ramasse & la jette dans le fleuve. Horrile plonge jusqu'au fond, & reparoît l'instant d'après avec sa tête sur ses épaules.

Deux belles femmes parées avec décence; l'une de blanc, l'autre de noir, regardoient ce

combat, qu'elles les avoient engagés à entreprendre. C'étoit les deux fées bienfaisantes qui avoient élevé les deux fils d'Olivier, depuis le moment où elles les avoient tirés des serres de deux monstres ailés qui, dès leur plus tendre enfance, les avoient enlevés du sein de Gismonde leur mere, & emportés loin de leur patrie. Mais il est inutile de m'étendre sur cette histoire, que tout le monde connoît. Cependant l'auteur qui la rapporte se trompe, je ne sais à quel propos, au sujet de leur pere. Quoi qu'il en soit, les deux freres avoient entrepris ce combat à la sollicitation des fées. Déjà le soleil cessoit d'éclairer l'Egypte, pour luire sur d'autres contrées. Des ombres épaisses confondoient tous les objets, & l'astre des nuits ne donnoit qu'une lumiere foible & incertaine. Alors les deux fées jugerent à propos d'interrompre le combat, jusqu'à ce que le soleil parut de nouveau sur l'horison, & Horrile reprit le chemin de sa tour. Astolphe qui avoit reconnu les deux guerriers à la couleur de leurs armes & encore plus aux terribles coups qu'ils portoient, vint aussitôt les saluer. Dès qu'ils reconnurent celui qui avoit enchaîné le géant, pour le chevalier

du Léopard, c'eſt ainſi que l'on nommoit Aſtolphe à la cour, ils l'accueillirent avec l'empreſſement le plus flatteur.

Les dames conduiſirent enſuite les trois guerriers à leur château, qui n'étoit pas fort éloigné. De jeunes demoiſelles & des écuyers vinrent au-devant d'eux avec des flambeaux, juſqu'à la moitié du chemin. Les uns prennent ſoin de leurs chevaux, les autres les débarraſſent de leurs armes, & ils entrent dans un ſuperbe jardin, où ils trouvent une table ſomptueuſement ſervie ſur les bords d'une claire fontaine. Ils attachent le géant au tronc d'un chêne affermi par les ans, & que les plus fortes ſecouſſes n'ébranleroient pas. Outre cela, ils placent autour de lui dix hommes d'armes pour veiller ſur tous ſes mouvemens. Ils craignent qu'il ne rompe ſes chaînes & qu'il ne vienne les attaquer tandis que plongés dans le ſommeil, ils goûteront avec ſécurité les douceurs du repos. Pendant ce ſomptueux feſtin, dont les mets délicieux ſont encore le moindre plaiſir, on parla beaucoup d'Horrile & du prodige étonnant, incroyable qui réuniſſoit ſes membres à ſon tronc mutilé, & ſembloit à chaque bleſſure le douer d'une nouvelle vigueur.

Aſtolphe avoit déjà conſulté le livre de Logiſtille, & il y avoit vu que le ſort d'Horrile dépendoit de l'un de ſes cheveux, & que celui qui parviendroit à le lui arracher, ou à le couper, romproit les nœuds qui enchaînoient ſa déteſtable ame à ſon corps. Mais à quel ſigne diſtinguer ce fatal cheveu parmi ceux dont ſa tête eſt couverte? Voilà ce que le livre n'indiquoit point. Aſtolphe ſe croit néanmoins auſſi ſûr de la victoire que s'il en eût déjà ſaiſi la palme, & il compte priver en quelques inſtans le brigand de la vie & de ſon fatal cheveu. Il offre de ſe charger de l'entrepriſe & il ſe vante de faire mourir promptement Horrile, ſi les deux freres veulent lui permettre de le combattre. Ils y conſentent volontiers, bien sûrs qu'il y conſumera en vain ſon tems & ſes peines.

Le lendemain dès que l'aurore paroît, Horrile deſcend dans la plaine, le duc ſe préſente & le combat s'engage. Le premier eſt armé d'une maſſue, Aſtolphe l'attaque avec ſon épée. Sur mille coups qu'il lui porte, il eſpere qu'il s'en trouvera un mortel. Il lui abat le poignet, lui coupe ſucceſſivement les deux bras, le perce de part en part.

Horrile retrouve toujours ses membres, & guérit sur le champ de ses blessures. Astolphe l'eut mis en cent pieces, que l'instant d'après il n'en auroit été ni moins entier, ni moins robuste. Enfin il l'atteint au défaut du casque & de la cuirasse, & fait voler au loin sa tête. Aussitôt il descend, la saisit par ses cheveux ensanglantés, remonte vite sur son cheval, & emporte cette précieuse dépouille en galoppant contre le courant du Nil. Le magicien qui n'avoit pas prévu l'action de son ennemi, cherchoit bonnement sa tête sur le sable; mais dès qu'il entendit le cheval d'Astolphe prendre le chemin de la forêt, il s'élança sur le sien, & poursuivit le duc de toute sa force. Il vouloit s'écrier, arrête; mais l'organe de sa voix n'étoit plus en son pouvoir. Toutefois il se console de ce malheur, qu'il espere bientôt réparer & il continue sa poursuite. Rabican qui vole plutôt qu'il ne court, laisse le brigand bien loin derriere lui. Astolphe profite de cette avance & il examine la tête d'Horrile depuis la nuque du col jusqu'aux sourcils, pour voir s'il ne pourra reconnoître le cheveu auquel son destin est attaché. Mais parmi tant de cheveux, il n'en voit pas

un feul qui differe des autres. Comment diftinguer celui qu'il doit enlever pour donner la mort à l'infame brigand ? Il fera bien plus fage, fe dit-il à lui-même, de les arracher, ou de les couper tous ; & comme il n'avoit ni rafoirs, ni cifeaux, il a recours à fon épée, qui coupe mieux que l'inftrument le plus tranchant, prend la tête par le nez & la dépouille en un moment de tous fes cheveux. De cette maniere il rencontra néceffairement le nœud fatal qui retenoit Horrile à la vie. Une pâleur mortelle fe répandit fur fon vifage, fes yeux fe renverferent, & la mort prochaine du brigand fe manifefta par tous fes fymptomes. Son corps qui pourfuivoit Aftolphe tomba de cheval, & refta étendu fur la terre. Alors le duc retourna vers les fées, & les deux freres, avec la tête d'Horrile déjà couverte des ombres de la mort. En même-tems il leur fit voir fon cadavre giffant loin de là.

Je ne fais fi ce fpectacle fit un grand plaifir aux deux freres. Quoiqu'ils félicitaffent Aftolphe fur fa victoire, ils pouvoient bien avoir quelque regret de ne l'avoir pas remportée. La maniere dont fe termina ce combat, ne fut pas plus agréable aux

deux fées. Elles n'y avoient engagé les deux freres, que pour tâcher de prolonger leurs destinées qui devoient être brillantes, mais courtes dans la France. Elles espéroient les retenir par ce bizarre combat jusqu'à ce que la funeste influence des astres fût absolument dissipée. Dès que le gouverneur de Damiette fut assuré de la mort d'Horrile, il laissa prendre son vol à une colombe chargée d'un billet attaché sous son aile. L'oiseau de Vénus vola droit au Caire. De cette ville on dépêcha partout de semblables Messagers, selon l'usage du pays, de sorte qu'en quelques heures l'Egypte entiere sut qu'Horrile n'étoit plus.

Après avoir si heureusement terminé cette entreprise, le duc engagea beaucoup les deux illustres guerriers à interrompre le cours de leurs exploits dans l'Orient, pour venir se couvrir de gloire dans leur patrie, en défendant la religion de leurs peres & le saint empire Romain. Comme ils y étoient déjà fort disposés, il n'eut pas beaucoup de peine à les persuader. Ainsi Griffon & Aquilant prirent congé de leurs dames, très-affligées de ce départ, auquel elles n'avoient plus de

résistance à opposer. Avant de retourner en France, les trois guerriers vouloient rendre leurs hommages aux lieux saints, honorés autrefois par la présence d'un homme dieu. Ils prirent leur route à droite, quoique la gauche leur en offrît une beaucoup plus agréable & plus facile sur les côtes de la mer; mais la premiere abrégeoit leur voyage de six journées, ce qui la leur fit préférer malgré tous ses inconvéniens. On y trouvoit en abondance de l'eau & du verd gazon, mais rien de plus. Aussi, avant de s'y engager pourvoyerent-ils à leurs divers besoins. Le tout fut chargé sur les épaules du géant, qui auroit encore porté une citadelle. Enfin parvenus après plusieurs jours d'une marche pénible au sommet d'une haute montagne, ils apperçurent la cité sainte, où l'éternelle bonté voulut bien expier nos fautes par l'effusion de son propre sang.

A l'entrée de la ville, ils rencontrerent un jeune chevalier de leur connoissance. C'étoit Sansonnet de la Meque, guerrier sage & prudent, quoique dans l'âge fougueux des passions. Il étoit célebre dans ces contrées par sa valeur & par sa courtoisie. Roland l'avoit converti à la foi chrétienne,

tienne, & baptifé de fa propre main. Il s'occupoit alors à conftruire une citadelle, pour s'oppofer aux entreprifes du calife d'Egypte. Il vouloit auffi faire entourer la montagne du Calvaire d'un mur dans un efpace de plus de deux milles. Il reçut les trois guerriers avec toutes les démonftrations de la joie la plus fincere, rentra avec eux dans la ville, & les logea dans fon palais. Charlemagne lui avoit confié le gouvernement de cette province, & il y jouiffoit de tous les droits de fouverain. Le duc lui donna ce prodigieux géant, qui pouvoit lui fervir autant que dix bêtes de fomme, pour porter des fardeaux, tant il étoit robufte. Il joignit à ce don celui du filet dans lequel il l'avoit pris. Sanfonnet de fon côté fit préfent au duc d'un riche & fuperbe baudrier, & d'une paire d'éperons dont les boucles & les molettes étoient d'or. On croyoit qu'ils avoient appartenu au faint guerrier, qui délivra une jeune beauté de la fureur d'un dragon dans Jaffa. Ils s'étoient trouvés, ainfi que bien d'autres effets précieux, dans Jaffa, lorfque Sanfonnet prit cette ville. Ces dignes chevaliers, après avoir demandé & reçu le pardon de leurs fautes dans un monaftere, où de pieux cé-

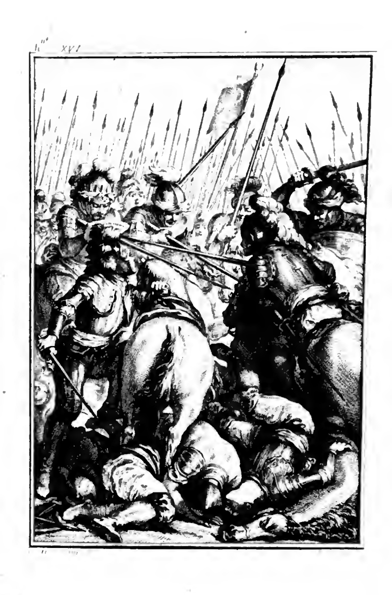
nobites donnoient l'exemple de toutes les vertus, adorerent les divers mysteres de notre culte dans des temples autrefois l'honneur, & maintenant l'éternel opprobre des chrétiens, qui les laissent profaner par le sacrilége Musulman. Cependant l'Europe est en armes & brûle de prodiguer son sang partout où il n'est pas nécessaire.

Tandis que les Chevaliers, occupés de ces rites sacrés, ne pensent qu'à leurs pieux exercices, un pélerin Grec connu de Griffon, lui apporta de tristes & affligeantes nouvelles, bien opposées à ses premiers desseins & aux inutiles vœux qu'il formoit depuis longtems. Elles enflammerent son cœur de colere, & en bannirent tout sentiment de piété. Ce chevalier aimoit pour son malheur une femme nommée Origille, belle & bienfaite au-delà de tout ce que l'on pouvoit imaginer; mais en même-tems si perfide & d'un naturel si pervers, que l'on auroit en vain parcouru le monde entier pour trouver un caractere aussi atroce. Il l'avoit laissée à Constantinople, attaquée d'une fievre violente, & maintenant qu'il espere la retrouver plus belle que jamais & se livrer avec elle à tout son amour, il apprend que lassée de vivre seule au printems de ses jours,

elle eſt partie pour Antioche avec un nouvel amant. Depuis ce moment Griffon toujours triſte, paſſoit les jours & les nuits dans les larmes. Les plaiſirs les plus agréables pour les autres, l'importunent, bleſſent ſon ame affligée. O vous ſur qui l'amour eſſaya ſes cruels traits, vous ſavez tout ce qu'il dut ſouffrir! Ce qui redouble encore ſon ſupplice eſt d'avoir à en rougir, & de ne pouvoir épancher ſa douleur dans le ſein d'un ami. Le ſage Aquilant, ſon frere, lui avoit déjà fait les plus vifs reproches ſur cette paſſion, & avoit tenté tous les moyens d'éteindre dans ſon cœur les feux dont il brûloit pour un objet auſſi mépriſable. Mais Griffon cherchoit toujours à excuſer auprès de ſon frere les perfidies de ſon indigne maîtreſſe, & ſouvent ſon amour l'égaroit au point de ſe les diſſimuler à lui-même. Il prend donc le parti de cacher à ſon frere ces fâcheuſes nouvelles, & de partir ſeul pour Antioche. Il veut en arracher ſa maîtreſſe, y trouver celui qui la lui a ravie, & en tirer une vengeance à jamais mémorable. Vous ſaurez dans l'autre Chant ce qu'il fit pour l'exécution de ces projets & ce qui en arriva.




Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI



CHANT XVI.

L'AMOUR a toujours causé bien des peines & des tourmens: moi-même j'en ai beaucoup éprouvé, & ce dieu semble les avoir accumulées sur moi pour me mettre en état d'en parler. Ainsi quand je dis dans mes discours, ou dans mes écrits, qu'en amour telle chose est un mal léger, & telle autre un cruel supplice, on peut en croire mon expérience. J'ai déjà dit ce que je vais encore répéter & je le soutiendrai toujours: un amant s'est-il donné des chaînes honorables, dût l'objet de son ardeur, toujours rebelle aux plus doux des sentimens, ne jamais consentir à ses desirs, dût l'amour irrité priver ses soins assidus de leur salaire, s'il a placé dignement son cœur, il peut soupirer & mourir, mais non pas se plaindre. Celui-la seul doit se plaindre, qui s'est rendu l'esclave de deux beaux yeux & d'une tresse blonde, appas trompeurs, qui recelent souvent un cœur perfide. L'infortuné voudroit fuir, mais ainsi qu'un cerf il emporte partout le trait qui l'a blessé. Il rougit

de fon amour & de lui-même, il n'ofe l'avouer & fait d'inutiles efforts pour le vaincre.

Tel étoit l'état du jeune Griffon. Il fentoit tous fes torts & ne pouvoit s'en corriger. Il voyoit combien il fe dégradoit par fon attachement pour l'indigne Origille, mais fa raifon étoit vaincue par fon funefte penchant, & fon jugement cédoit à l'empire de fes fens. Son ingrate maîtreffe étoit coupable de la plus noire des perfidies, & cependant fa paffion l'entraînoit impérieufement vers elle. Il fortit donc, comme je vous l'ai déjà dit, de la ville fecretement & fans rien communiquer à fon frere. La route de Rome qui étoit fur la gauche, lui offroit un chemin facile & commode. Il le prit, & fe rendit en fix jours à Damas. Comme il fortoit de cette ville, pour aller à Antioche, il rencontra le chevalier à qui Origille avoit donné fon cœur. La feuille qui environne le bouton d'une tendre fleur, ne lui eft pas mieux affortie que ce couple pervers ne l'étoit par fes mauvaifes qualités. L'un & l'autre avoient le cœur léger, faux, capable de toute efpece de trahifon; &, pour le malheur des autres, ils favoient cacher leurs vices fous des dehors féduifans. Ce


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI



Ch. Eisen del. *De Ghendt Sc.*

chevalier pompeusement armé, monté sur un superbe coursier, & suivi de deux écuyers, dont l'un portoit son casque & l'autre son bouclier, marchoit à côté d'Origille qui étoit parée d'une étoffe bleue enrichie d'or. Ils se rendoient dans ce brillant appareil, à un tournoi qui devoit se faire à Damas. Le roi de cette ville avoit fait annoncer une fête pour les jours suivans, & chaque chevalier vouloit y paroître avec éclat.

Dès que la perfide maîtresse de Griffon l'apperçut, elle craignit son ressentiment & sa vengeance : elle savoit que son nouvel amant n'étoit pas assez brave pour la défendre. Que faire dans cette cruelle extrêmité ? Elle est effrayée un moment, mais bientôt elle compte l'emporter par son impudence & par ses artifices. Elle prévient son complice, dissimule ses craintes, compose son visage, ainsi que le son de sa voix, court au-devant de Griffon, se jette dans ses bras avec les transports d'une joie feinte, & le serre pendant longtems sur son sein. Aux caresses affectueuses elle joint des reproches encore plus tendres. Seigneur, lui dit-elle, en pleurant, est-ce donc ainsi que vous récompensez tant d'amour ? Une année entiere

s'est déjà écoulée depuis que vous m'avez quittée ; & l'autre recommence son cours sans vous trouver plus empressé. Si j'eusse attendu votre retour, je n'aurois, je crois, jamais joui de cet heureux moment. Lorsque je comptois vous voir arriver de la cour de Nicosie à Constantinople, où vous m'aviez laissée attaquée d'une fievre dangereuse, qui pensa me conduire au tombeau, j'appris que vous étiez passé en Syrie. Que devins-je à cette affreuse nouvelle ! Il m'étoit impossible de vous y suivre, & cette main alloit terminer une vie qui m'étoit odieuse sans vous. Dans cet abandon la fortune, moins cruelle que vous, m'a doublement favorisée. D'abord elle m'a envoyé mon frère avec qui je suis venue ici sans courir le moindre risque pour mon honneur, & dans ce moment elle me comble du plus grand des biens, en vous rendant à mes vœux. Je lui ai de grandes obligations. Si elle eût tardé plus longtems, je périssois consumée de desirs & d'amour. L'artificieuse Origille poursuit avec succès le tissu de ses fourberies. Elle donne à ses plaintes un ton si naturel & si touchant, que Griffon se regarde déjà comme le seul coupable. Elle lui persuade aussi que celui

qui l'accompagne eſt ſon frère & a pour elle les entrailles d'un pere. Ses menſonges ſont ſi vraiſemblables, que l'évangile lui-même ne paroîtroit pas plus sûr à Griffon. Il ne fait aucun reproche à ſa maîtreſſe. Il ne ſe venge pas de l'infame adultere qui la lui a ravie. Il ſe croit encore trop heureux, de ce qu'elle veut bien lui permettre de ſe juſtifier, & il traite le chevalier comme s'il étoit réellement le frère d'Origille. Ils reprirent enſemble la route de Damas. En chemin ils lui apprirent que le roi de Syrie devoit y tenir une cour brillante, & que tout chevalier, de quelque pays & de quelque religion qu'il fût, pouvoit ſe préſenter dans Damas & y reſter en ſûreté pendant le tems de la fête.

Mais, pour vous raconter l'hiſtoire d'une infidelle telle qu'Origille qui a trahi ſes amans, non pas une fois, mais mille, il n'eſt pas raiſonnable d'abandonner deux cens mille braves guerriers qui, le fer & la flamme à la main, font beaucoup de mal & cauſent encore plus d'allarmes dans Paris. Nous avons laiſſé Agramant à l'attaque d'une des portes de la ville, qu'il croyoit trouver ſans défenſe; & c'étoit l'endroit de la place le mieux gardé, car

Charles y étoit en perſonne avec l'élite de ſes guerriers : les deux Gui, les Angelins, Angelier, Avin, Avole, Othon & Berenger. Chaque ſoldat, animé par l'eſpoir des louanges ou des récompenſes, brûle de ſe diſtinguer ſous les yeux de Charles & d'Agramant. La perte des Sarraſins fut beaucoup plus conſidérable, & un grand nombre des leurs étendus ſur la place firent repentir les autres de leur folle audace. Une grêle de fleches tombe du haut des murailles ſur les aſſiégeants, & les cris des combattans s'élevent juſqu'au ciel.

Mais Charles & Agramant voudront bien me permettre d'interrompre le récit de leurs exploits, pour nous occuper un peu de ceux du Mars de l'Afrique, du furieux Rodomont, qui répand la terreur au milieu de la ville. Je ne ſais, Seigneur, ſi vous vous reſſouvenez de ce fougueux Sarraſin, qui avoit engagé ſi témérairement ſes troupes entre les deux remparts, & qui les avoit vu dévorer par les flammes. Je vous ai dit que d'un ſaut léger il s'étoit élancé ſur le dernier retranchement. Dès que le bruit de l'entrée de Rodomont, que l'on reconnut à ſes armes & ſurtout à

sa cuirasse couverte d'écailles, se fût répandu dans le lieu, où les vieillards & le peuple sans défense prêtoient l'oreille à toutes les nouvelles, on n'entendit de toutes parts que gémissemens, que cris plaintifs. On fuit, on se hâte de se renfermer dans les églises, ou dans les maisons; mais le glaive du féroce Sarrasin ne laisse qu'à un petit nombre le tems d'échapper. Ici il abat une jambe, plus loin il fait voler une tête, il en coupe quelques-uns par le milieu du corps, d'autres sont pourfendus depuis le sommet de la tête jusqu'aux hanches. Dans le nombre de ceux qu'il massacre de toutes manieres, aucun n'est blessé par devant. Ce que le tigre fait des foibles troupeaux dans les champs d'Hircanie, ou sur les bords du Gange; ce que le loup fait des chèvres ou des moutons, sur la montagne qui accable de son poids l'impie Tiphée, Rodomont le faisoit sur une vile populace indigne d'avoir jamais vu le jour. Aucun de ceux qu'il taille en pièces n'ose se retourner pour le regarder en face. Le cruel Sarrasin court comme un furieux dans cette rue si peuplée qui conduit au pont S. Michel, & massacre à droite & à gauche tout ce qui se rencontre sur son passage. Il frappe indis-

tinctement le maître & l'esclave, le juste & le coupable. La religion ne défend pas le prêtre de ses coups, l'enfant au berceau n'en est pas à l'abri par son innocence, la beauté en pleurs ne trouve pas grace devant ses yeux, la foiblesse du vieillard ne lui inspire pas plus de pitié; le barbare ne distingue ni âge, ni rang, ni sexe, & donne encore plus de preuves de cruauté que d'une véritable bravoure. Tant de sang humain versé n'appaise pas la fureur de ce monstre le plus impie de tous les hommes. Sa rage se porte sur les plus beaux édifices qu'il veut réduire en cendres, & sur les temples déja souillés par sa présence. Alors presque toutes les maisons étoient de bois dans Paris, ce qui est facile à croire, puisqu'aujourd'hui la plus grande partie n'est pas bâtie autrement. Le feu qui se communique en un instant de toutes parts, ne suffit pas pour assouvir sa rage implacable. Des maisons entières s'écroulent ébranlées par sa terrible main. Les plus gros canons feroient un effet moins terrible que les secousses de ce furieux.

Si l'attaque d'Agramant eut été poussée avec plus de vigueur, pendant que le roi d'Alger por-

toit la désolation dans l'intérieur de la ville, tout étoit perdu. Mais au même instant que Rodomont entré dans Paris y mettoit tout à feu & à sang, le ciel voulut que Renaud, l'honneur de la maison de Clermont, conduit par le Silence & par un ange tutélaire, arrivât avec l'armée Angloise sous les murs assiégés. Il avoit jetté un pont sur la Seine trois lieues au-dessus de la ville; & pris des routes détournées pour que la rivière ne l'empêchât pas de prendre les ennemis par derrière. Six mille archers commandés par Edouard, & deux mille chevaux armés à la légère sous les ordres du brave Arimant avoient suivi la route de Picardie, pour entrer par la porte de S. Denis ou par celle de S. Martin. Ils avoient avec eux les chariots & tous les autres bagages. Pour lui, il avoit pris avec le reste de l'armée un plus long détour. Il étoit muni de tout ce qu'il falloit pour jetter un pont sur la Seine qui n'est pas guéable; il passe donc cette rivière, rompt les ponts, & range en bataille les troupes d'Albion & de l'Ecosse.

Mais auparavant il rassemble autour de lui les chefs de ces cohortes, &, placé sur une éminence d'où l'on pouvoit facilement le voir & l'entendre,

il leur parla en ces termes : Braves guerriers, rendez grace au ciel de vous avoir conduits ici, pour y élever, fans beaucoup de peine, votre gloire audessus de toutes les nations. En faisant lever ce siége, vous sauvez deux princes; votre roi dont vous devez défendre l'honneur & la vie jusqu'à votre dernier soupir, & un des plus dignes empereurs qui aient jamais occupé le trône. Par la même action vous arrachez à l'opprobre & à la mort un foule de rois, de ducs, de marquis, de princes & de chevaliers de tous les pays. Si vous conservez cette ville dont les habitans consternés tremblent moins pour eux-mêmes que pour leurs femmes, leurs enfans, & les vierges consacrées à Dieu, qui courent aujourd'hui le danger d'avoir fait d'inutiles vœux : ce ne sera pas les seuls Parisiens que vous obligerez, vous serez également utiles à tous les pays qui les environnent ; car il n'est pas de nation chrétienne qui n'ait quelque citoyen renfermé dans ces murs. Ainsi l'univers entier partagera avec la France la reconnoissance que vous allez mériter par votre victoire. Si les anciens honoroient d'une couronne celui qui avoit conservé les jours d'un citoyen, quelle récom-

penſe ne vous décernera-t-on pas pour avoir conſervé tant de héros! Qu'une baſſe jalouſie ou un défaut de courage ne s'oppoſe pas à l'exécution d'une œuvre auſſi ſacrée. Ces murs renverſés; ni l'Italie, ni l'Allemagne ne ſont à l'abri de leurs entrepriſes, non plus qu'aucun des pays ſoumis aux princes chrétiens. Ne penſez pas que la mer qui entoure votre royaume puiſſe vous ſouſtraire à leurs armes victorieuſes. Autrefois, vous le ſavez, ils partirent de Gibraltar & des colonnes d'Hercule pour porter le ravage & la déſolation dans vos iſles; que ne feront-ils pas lorſqu'ils ſeront les maîtres de la France? Mais quand votre honneur, quand votre avantage ne vous exciteroient pas à ces glorieux combats, ne marchons-nous pas tous ſous les étendards du même Dieu, & notre devoir réciproque n'eſt-il pas de nous ſecourir comme des frères? Ne craignez pas une vigoureuſe réſiſtance de la part de ces lâches ennemis, ſans diſcipline & ſans armes, ils céderont à vos premiers efforts.

C'étoit par de pareils diſcours & par d'autres peut-être encore plus éloquents, prononcés d'une voix ferme & majeſtueuſe, que Renaud encoura-

geoit les magnanimes barons de l'Angleterre & leurs braves ſoldats. Ces motifs ajoutent encore à leur ardeur, & les enflamment d'un nouveau zèle. Lorſqu'il eut ceſſé de parler, chaque bataillon retourna en ſilence ſous ſes étendarts. Il partage ſon armée en trois corps, & la fait avancer ſans bruit. Zerbin côtoie les bords du fleuve. L'honneur d'attaquer le premier les barbares lui eſt deſtiné. Les Irlandois s'étendent davantage dans la plaine, & les troupes commandées par le duc de Lancaſtre, forment le centre. Après avoir ainſi rangé ſon armée en bataille, Renaud pouſſe ſon cheval le long du fleuve, & paſſe devant Zerbin & les Ecoſſois. Bientôt il apperçoit les détachemens du prince d'Oran & du roi Sobrin, qui gardoient la campagne environ à un demi-mille de diſtance des troupes Eſpagnoles.

L'armée chrétienne qui, guidée par le ſilence & par l'ange tutélaire, avoit fait une marche ſi prompte & ſi ſûre, ne peut plus ſe contenir à la vue des ennemis. Leurs voix, juſqu'alors captives, s'échappent en mille cris qui, mêlés avec le ſon aigu des trompettes & des autres inſtrumens de guerre, percent juſqu'au ciel & glacent d'effroi

d'effroi les Sarrafins. Impatient de fignaler fon courage, Renaud pique fon courfier & devance les Ecoffois de la portée d'un arc. Il s'élance de leurs nombreux bataillons, comme un tourbillon de vent fort d'un nuage qui porte dans fes flancs d'horribles tempêtes. A la vue de ce brave Paladin, les Maures effrayés fembleront prévoir leur défaite. Leurs armes tremblerent dans leurs mains, & leurs corps chancelerent fur leurs chevaux. Le feul Pulian, qui ne connoiffoit point Renaud, ne change point de contenance & fort des rangs pour combattre ce guerrier, fans prévoir le choc terrible qu'il va recevoir. Il met fa lance en arrêt, fe roidit fur fes arçons, preffe les flancs de fon courfier, & lui lâche les rênes. Le fils d'Aimon, ou plutôt celui de Mars, ne dément pas fa valeur, & prouve, par fa grace & par fon adreffe, qu'il mérite à jufte titre la réputation d'exceller dans les combats. Leurs coups partis dans le même moment, les atteignirent tous deux à la tête; mais comme ils n'étoient pas dirigés par des bras également vigoureux, l'un paffe outre & l'autre refte étendu fur la place. Il ne fuffit pas pour remporter la victoire dans les champs de Mars, d'entrer en

lice avec grace. Le courage même ne réussit presque jamais s'il n'est secondé par la fortune.

Le Paladin retire sa lance & pique vers le roi d'Oran, dont le foible cœur répondoit bien peu à sa taille gigantesque. Le coup dont ce géant fut percé ne porta qu'au bas de son bouclier, & cependant il n'en fit pas moins d'honneur à Renaud, qu'on ne doit pas blâmer, puisqu'il ne pouvoit pas l'atteindre plus haut. Le bouclier qui étoit de bois de palmier couvert d'acier, n'empêcha pas la lance du chevalier de pénétrer & d'ouvrir à travers ses flancs, un passage à son ame si peu proportionnée à son corps. Le cheval du géant qui s'attendoit à porter toute la journée une si lourde masse, ne put que savoir bon gré à Renaud de l'avoir débarrassé de cet énorme fardeau. Après avoir rompu sa lance, le Paladin attaque les ennemis l'épée à la main. Son cheval qui semble avoir des ailes, le porte au milieu des bataillons les plus épais. Sous son glaive ensanglanté leurs armes ne sont qu'un verre fragile, l'acier le mieux trempé ne résiste pas à son tranchant, & laisse à nu les membres qu'il couvre. Leurs boucliers revêtus de cuir, leurs casaques piquées, les toiles qui for-

ment cent replis autour de leur tête, les défendent encore moins. Par tout où Renaud paroît, les ennemis ſont renverſés; percés de coups, taillés en pièces, ils ne tiennent pas plus contre ſa redoutable épée que l'herbe contre la faux, ou le bled contre un violent orage.

Les premières lignes étoient déja en déſordre lorſque Zerbin arriva avec l'avant-garde. Ce brave chevalier accouroit au grand galop, la lance en arrêt. Les généreux guerriers qu'il commandoit ne s'avançoient pas avec une contenance moins fière. On les auroit pris pour autant de loups ou de lions, prêts à ſe jetter ſur des chèvres timides, ou ſur de foibles agneaux. Lorſqu'ils furent plus près des ennemis, ils piquèrent tous en même-tems leurs chevaux, & franchiſſant le léger intervalle qui les ſéparoit, ils portèrent les plus terribles coups aux Saraſins conſternés, qui ne ſembloient s'être préſentés ſur le champ de bataille que pour y mourir. Les Chrétiens étoient tout feu; les Saraſins au contraire glacés d'effroi, croyoient retrouver dans tous leurs ennemis le bras de Renaud.

Alors Sobrin, ſans en attendre l'ordre, fit avan-

cer ſes troupes. Elles étoient plus braves, mieux armées & commandées par de meilleurs capitaines que les premières. C'étoit les moins mauvais ſoldats de toute l'Afrique. Dardinel le ſuivit avec ſes cohortes mal armées & encore plus mal diſciplinées. Iſolier paroiſſoit à la tête du quatrième eſcadron fort ſupérieur aux trois autres. Thraſon duc de Marr, tranſporté de joie d'avoir trouvé une occaſion de ſignaler ſon courage, ne voit pas plutôt arriver ſur le champ de bataille Iſolier & les Navarrois, qu'il donne le ſignal à ſes ſoldats & les exhorte à ſe couvrir de gloire. Le ſon des trompettes, des tambours, des inſtrumens des barbares, réuni au ſifflement continuel des arcs, des frondes, & au mouvement des roues & des autres machines de guerre; les cris des combattans, les plaintes & les gémiſſemens des mourans, forment un bruit effroyable, ſemblable à celui que produit le Nil en tombant de ſes cataractes avec un fracas qui rend ſourds les habitans de ſes rives. Les flèches lancées des deux camps obſcurciſſent le jour; l'haleine des chevaux, la vapeur qui s'exhale de leur corps couvert de ſueur, la pouſſière qu'ils excitent forment de noirs tour-

billons dans les airs. Les évolutions les plus rapides se succèdent dans les deux camps. L'un fuit, l'autre poursuit, celui-ci tombe sur la place où il vient de renverser son ennemi. Les troupes fatiguées sont remplacées par de nouveaux bataillons, les combattans semblent se multiplier, le sang coule à grands flots sur le champ de bataille. L'herbe ensanglantée prend la couleur de la pourpre, & la terre au lieu de fleurs, ne présente plus que l'horrible spectacle des cadavres des hommes & des chevaux.

Zerbin fait paroître une valeur au-dessus de son âge. Il taille en pièces les bataillons Sarasins qui se rassemblent autour de lui. Ariodant donne à ses nouveaux sujets l'exemple du plus grand courage, & fait trembler les Navarrois & les Castillans étonnés de sa bravoure. Mosque & Chelinde, tous deux fils naturels de Calabrun dernier roi d'Arragon, & Calamidor de Barcelone, guerrier célèbre par sa bravoure, s'écartèrent alors de leurs étendards. Ils prétendoient à l'honneur de tuer Zerbin, & aux illustres récompenses qui devoient suivre ce grand service. Dans ce dessein ils fondent sur lui par derrière, & percent les flancs de

ſon cheval. L'animal bleſſé de trois coups de lance, tombe & meurt; mais auſſitôt Zerbin ſe relève & court venger ſon courſier. L'imprudent Moſque s'avançoit déja pour ſaiſir le fils du roi d'Ecoſſe; mais Zerbin lui perce le flanc avec ſon épée, & l'étend à ſes pieds, pâle & glacé par le froid de la mort. Chelinde furieux de la mort de ſon frère, court ſur Zerbin & penſe le renverſer par ſon choc; mais ce brave chevalier ſaiſit les rênes de ſon cheval, & d'un ſeul coup l'étend ſur la terre d'où il ne ſe releva jamais. Le même coup renverſe auprès de lui ſon maître & lui fait rendre le dernier ſoupir. A la vue de cet effroyable coup, Calamidor détourne ſon cheval & ne penſe plus qu'à fuir. Attens, traître, lui crie Zerbin, attens; & en même-tems il lui porta un coup qui atteignit ſon cheval à la croupe, & le fit tomber mort ſur la place. Calamidor ſe relevoit avec peine & alloit échapper; mais dans ce moment ſon mauvais deſtin amena le duc Thraſon, qui le renverſa une ſeconde fois, & l'écraſa ſous les pieds de ſon cheval. Ariodant & Lurcain, ſuivis de pluſieurs autres comtes & chevaliers, pénètrent à l'endroit où Zerbin ſe défendoit à pied contre une foule

d'ennemis, & font tous leurs efforts pour le dégager & le faire remonter ſur un autre cheval. Ariodant frappoit à droite & à gauche; Artalique & Morgant, mais ſur-tout Etearque & Caſimir éprouvent la vigueur de ſon bras. Les deux premiers ſe retirent bleſſés, les deux autres tombent morts à ſes pieds. Lurcain montre un courage égal, il frappe, heurte, renverſe, taille en pièces tout ce qui s'oppoſe à lui.

On ne combattoit pas dans la plaine avec moins d'acharnement que ſur les bords du fleuve. Le corps commandé par le brave duc de Lancaſtre, attaque les Eſpagnols, & le combat fut fort vif entre des troupes & des chefs également exercés. Edouard & Fieramont, l'un duc de Gloceſtre, l'autre d'Evreux; Richard, Comte de Warwick, & l'audacieux Henri, duc de Clarence, paroiſſent aux premiers rangs. Ils rencontrent Martaliſte, Follicon & Bariconde, ſuivis des troupes d'Almerie, de Grenade & de Majorque. Ce terrible combat parut pendant quelque tems ſe ſoutenir avec un égal avantage de part & d'autre. Tantôt les uns avançoient, tantôt ils étoient repouſſés. C'eſt ainſi que les épis ſont agités en divers ſens par les

vents incertains du mois de mai, & que les flots mobiles s'écartent ou se rapprochent du rivage. La fortune après s'être amusée pendant quelques instans de ces cruels jeux, finit par se déclarer contre les Maures. Au même moment le duc de Glocestre renverse Martaliste; Follicon blessé à l'épaule, tombe sous les coups de Fieramont, & tous deux sont faits prisonniers par les Anglois; en même-tems Bariconde expire percé par le duc de Clarence. Les infideles sont saisis d'épouvante, l'ardeur des Chrétiens redouble. Les premiers rompent leurs rangs & fuient en désordre; les autres s'avancent fiérement & gagnent du terrein.

Tout étoit perdu pour les Sarrasins, s'il ne leur fût venu promptement du secours. Jusqu'à ce moment Ferragus, simple spectateur du combat, n'avoit pas quitté le Roi Marsile. Mais quand il vit la déroute de ces troupes, & la plus grande partie de l'armée sur le point d'être détruite, il piqua son cheval & le poussa dans les rangs où le combat étoit le plus acharné. Il arriva assez-tôt pour être témoin de la mort d'Olimpe de la Serre, qui tomba de son cheval la tête fendue. C'étoit un jeune homme dont les doux accents joints aux

tendres sons de sa lyre, eussent attendri les cœurs les plus féroces. Heureux si content de ces talens agréables, il n'eut pas ambitionné d'autre gloire, & si dédaignant l'arc, le carquois, la lance & l'épée, il eût su fuir des combats qui le firent périr à la fleur de son âge, sous les murs de Paris! Ferragus, qui l'aimoit & l'estimoit beaucoup, fut plus sensible au sort de ce chantre aimable, qu'à la perte de tant de soldats. Dans sa colere il décharge sur celui qui l'a tué, un coup qui le pourfend depuis le sommet de la tête jusqu'à la ceinture. Il ne s'en tient pas à cette vengeance. Son glaive terrible frappe de tous côtés, rompt les casques, brise les cuirasses, fait voler les têtes & les bras, & répand des flots de sang; enfin il rétablit à force de valeur le combat dans cet endroit où les troupes déjà rompues, ne pensoient plus qu'à fuir.

Dans ce moment le roi Agramant qui brûloit de verser le sang des ennemis & de donner des preuves de son courage, se mêle à la bataille. Il étoit accompagné de Balivers, de Farurant, de Prusion, de Soridant & de Bambirague. Les troupes qui marchent à leur suite & dont le sang va

être répandu à si grands flots, sont en si grand nombre, qu'on compteroit plus facilement les feuilles qui tombent des arbres aux premiers froids de l'automne. Agramant avoit détaché un corps considérable de cavalerie & d'infanterie, commandé par le roi de Fez, avec ordre de gagner son camp par les derrieres, & de s'opposer aux Irlandois qui, après diverses révolutions & de longs détours dans la plaine, marchoient pour s'en emparer. Pendant que le roi de Fez se hâte d'exécuter des ordres que le moindre retard eut pu rendre inutiles, Agramant rassemble ses soldats & les envoye au combat. Lui-même il s'avance vers le fleuve; c'est l'endroit où il juge sa présence le plus nécessaire : car Sobrin lui avoit déjà fait demander plusieurs fois du secours. Le seul bruit de sa marche fait trembler les Ecossois: dans leur frayeur ils oublient leur honneur & abandonnent leurs rangs. Zerbin, Ariodant & Lurcain soutiennent seuls ce choc redoutable. Zerbin qui étoit à pied, alloit périr, si Renaud ne fût arrivé pour le secourir.

Ce vaillant paladin qui combattoit plus loin, voyoit alors des escadrons entiers se dissiper de-

vant lui. Il n'eut pas plutôt appris le danger de Zerbin abandonné par les siens au milieu des ennemis, qu'il cessa de poursuivre les Sarasins, & vola vers l'endroit où les Ecossois prenoient la fuite. Où allez-vous, leur dit-il ? Est-il bien possible que vous cédiez la victoire à de si vils ennemis ? Voilà donc les dépouilles dont vous prétendiez orner vos temples ? Ne rougissez-vous pas d'abandonner le fils de votre roi seul & à pied au milieu de ses ennemis ? Il dit, & en même-tems il saisit entre les mains de l'un de ses écuyers une forte lance. Prusion, roi d'Alfarache, n'étoit pas fort éloigné. Il l'apperçoit, fond sur lui, lui perce le cœur & l'étend à ses pieds. Agricalte & Bambirague meurent presque au même instant de sa main. Il porte un coup terrible à Soridan, qu'il auroit tué comme les autres, si sa lance ne se fût rompue. Aussitôt il tire son épée & en atteint Serpentin de l'Etoile. Celui-ci avoit des armes enchantées. Malgré cela Renaud le renverse par terre, évanoui; par ces grands coups il se fait un large chemin jusqu'au prince d'Ecosse, écarte au loin les ennemis qui l'environnoient & lui donne le tems de monter sur un cheval qui se trouve sans maître. Peut-être

Zerbin n'avoit-il que cet inſtant à ſaiſir; car à peine fut-il remonté, qu'Agramant, Dardinel, Sobrin & le roi Balaſtre ſurvinrent. Mais Zerbin qui étoit alors en ſureté, fit des prodiges de valeur, & envoya un grand nombre de Saraſins porter aux enfers la nouvelle de leur défaite. Le vaillant fils d'Aimon toujours attentif à combattre les ennemis les plus redoutables, marche vers Agramant, dont la valeur étoit plus funeſte à ſes troupes que des bataillons entiers. Il pouſſe contre lui Bayard, le frappe & le heurte à la fois; de maniere qu'il le renverſe de ſon cheval.

Pendant que la haine, la colere & la rage déployent toutes leurs fureurs ſur le champ de bataille, Rodomont fait un horrible carnage dans Paris. Il embraſe les plus beaux édifices & les temples ſacrés. Charles qui étoit occupé dans un autre quartier, ne pouvoit ſavoir ce qui ſe paſſoit loin de lui. Il venoit de recevoir dans la ville les Anglois commandés par Edouard & Arimant, lorſqu'il voit venir à lui un écuyer pâle & défiguré, qui pouvoit à peine reſpirer. Hélas! ſeigneur, hélas! répéta-t-il pluſieurs fois avant de pouvoir prononcer un autre mot, tout eſt perdu;

c'en eſt fait du ſaint empire Romain ; un démon eſt, je crois, ſorti des enfers pour ſaccager cette ville. Nul autre que ſatan ne pourroit ainſi détruire cette malheureuſe cité. Retournez-vous & ſi vous ne croyez votre plus fidel ſerviteur, voyez les tourbillons de flamme qui s'élevent juſqu'aux nues, & entendez les cris de votre peuple. Un ſeul homme a cauſé ce déſaſtre. Il met tout à feu & à ſang, & vos ſoldats épouvantés fuyent devant lui. Semblable à l'infortuné qui tiré du ſommeil par le tumulte d'un peuple en allarmes & par les battemens répétés de l'airain retentiſſant, contemple avec effroi l'incendie qui va le conſumer & que lui ſeul ignoroit, Charles eſt conſterné lorſqu'il apprend cette affreuſe nouvelle, dont ſes yeux ne le convainquent que trop. Sur le champ il prend l'élite de ſes troupes, & il s'avance accompagné de ſes plus braves paladins, vers une place où Rodomont exerçoit alors ſa fureur. Déja il entend les cris plus diſtinctement & il voit les débris ſanglans des cadavres de ſes ſujets, horribles preuves de la cruauté du Saraſin! Mais c'en eſt aſſez, remettons à une autrefois la ſuite de cette hiſtoire.



CHANT XVII.

LORSQUE portées à leur comble, nos iniquités ne méritent plus de pardon, le ciel compâtiſſant, mais toujours équitable, fait éclater ſa juſtice, comme il a laiſſé agir ſa miſéricorde, & ſouvent alors il nous abandonne à des tyrans féroces, à des monſtres de cruauté, qu'il doue du pouvoir de faire le mal, & du génie de nuire. Tels furent dans Rome Marius & Silla, les deux Nérons, le furieux Caligula, Domitien & le dernier des Antonins. Tel fut encore Maximin qui fut tiré des derniers rangs du peuple pour être élevé à l'empire. Voilà pourquoi longtems auparavant Créon naquit dans Thébes; Mézence dans l'Etrurie: voilà pourquoi l'Italie ſi ſouvent engraiſſée du ſang de ſes peuples, fut livrée dans des tems moins reculés aux Huns, aux Goths & aux Lombards. Parlerai-je d'Attila, de l'exécrable Ezelin ſuſcités par le ciel pour châtier une longue ſuite de crimes? Mais qu'eſt-il beſoin de chercher dans l'antiquité de ſi funeſtes exemples! De nos jours n'avons-

nous pas éprouvé de semblables malheurs? Ne nous sommes-nous pas vu livrés comme des troupeaux inutiles & infectés de la contagion, à des loups ravissans, qui après s'être répus de notre chair & de notre sang, ont appellé d'au-delà des Alpes, d'autres loups encore plus voraces, pour engloutir nos tristes restes. Le sang versé sur les bords de Thrasimène, de la Trébie, & dans les plaines de Cannes, n'est rien en comparaison de celui dont l'Adda, la Mella, le Ronco, & le Tar ont vu grossir leurs flots. Dieu veut sans doute que nous soyons punis de l'excès de nos vices par des peuples peut-être encore plus coupables que nous. Si ces terribles leçons nous ramènent à nos devoirs, un temps viendra où la justice divine, fatiguée de leurs crimes, nous choisira pour porter le ravage sur leurs rives désolées.

Le Ciel devoit être alors bien irrité contre leurs désordres, puisqu'il les livra au brigandage des Turcs & des Maures qui remplirent leurs contrées de meurtres, de violences, & d'abominations de toute espece; mais Rodomont, lui seul leur causa plus de maux que tout le reste de l'armée. Charles, comme je l'ai déja dit, marchoit

à

à ſa rencontre. Il vit ſur ſa route les membres épars & ſanglans de ſes ſujets. Les ruines des palais & des temples conſumés par le feu, & l'épouvante de ſes ſoldats conſternés. Où fuyez-vous, lâches, s'écrie-t-il ; aucun de vous ne ſent donc les maux qui vont l'accabler ? Que deviendrez-vous ? Quel azile vous reſtera, ſi vous vous laiſſez chaſſer ſi honteuſement de votre patrie. Ainſi donc un homme ſeul, priſonnier dans votre ville, entouré de murailles dont il ne ſauroit s'échapper, en ſortira après vous avoir exterminés, ſans que perſonne ait oſé lui réſiſter. Ainſi parloit Charles enflammé de colère & d'indignation à la vue d'un ſi cruel affront. Bientôt il arrive ſur la place de ſon palais, où il voit l'infidele faire un horrible carnage de ſes ſujets. Une grande partie du peuple s'étoit retirée dans l'enceinte du palais, comme dans un lieu ſûr, parce qu'il étoit entouré de fortes murailles, & muni de tout ce qu'il falloit pour une longue défenſe. Rodomont ivre d'orgueil & de fureur, veut prendre à lui ſeul cette fortereſſe. D'une main il ſe ſert de ſon épée, de l'autre il lance des feux. Il frappe à coups redoublés, & fait retentir au loin les portes de cette

demeure magnifique des rois. Le peuple assemblé sur les murs l'accable des débris des créneaux, & des toits qu'il ne craint point de détruire. Ils se servent indifféremment des bois, des pierres, des pilastres, des colonnes, & des poutres dorées, qui avoient fait l'admiration de leurs ayeux. Le roi d'Alger étincelant de l'acier qui le couvre de la tête aux pieds, reste inébranlable sur la porte. Tel un serpent sorti du repaire ténébreux où il a laissé son ancienne dépouille, & fier de sa nouvelle vigueur, darde à la fois ses trois langues, lance des feux de ses yeux embrâsés, & fait fuir tous les animaux qui se rencontrent sur son passage. Les pierres, les créneaux, les poutres, les traits lancés par les machines, rien ne peut arrêter sa main sanguinaire. Il ébranle les portes, les fend, les brise, & y fait une ouverture assez large pour voir les personnes qui remplissent la première cour. La mort avoit déja déployé toutes ses horreurs sur leur figure. Les longues voûtes de ces vastes palais retentissent de cris plaintifs & de lamentations. Les femmes éplorées, pâles, expirantes, errent en se frappant la poitrine dans les divers appartemens. Elles embrassent leurs

foyers, & les lits de leurs époux, qui vont devenir la proie des barbares.

Tel étoit le danger, lorſque l'empereur arriva ſuivi de ſes braves paladins. Il ſe retourne vers ſes mains généreuſes qu'il avoit toujours vu prêtes à le ſervir dans les occaſions les plus périlleuſes. N'êtes-vous pas, leur dit-il, les mêmes qui combattirent avec moi contre Agolant, dans les champs d'Apremont. Il tomba ſous vos coups, ainſi que Trojan, Almont, & cent mille autres braves guerriers. Vos forces ſeroient-elles donc épuiſées à préſent au point de craindre un ſeul homme ſorti de cette race impure ? Non, je vais retrouver en vous ce courage que j'y admirois alors. Déployez-le tout entier contre cette bête féroce, contre ce monſtre altéré de ſang. Un cœur magnanime ne redoute jamais une mort honorable. Mais puis-je héſiter un moment, quand je vous vois à mes côtés ? N'eſt-ce pas vous qui m'avez toujours fait vaincre ? Il dit, & court la lance en arrêt contre le Saraſin. Auſſitôt le Paladin Ogier, Naimes, Olivier, Avine, Avole, Othon & Bérenger, qu'on ne vit jamais l'un ſans l'autre, frappant à la fois Rodomont, lui por-

tent des coups à la tête, à la poitrine, & dans les flancs.

Mais de grace cessons pour cet instant de parler de combats & de carnage. Nous nous sommes assez occupés de ce Sarasin aussi cruel que vaillant. Il est tems de revenir à Griffon, que j'ai laissé aux portes de Damas avec la perfide Origile, & le traitre qui est l'amant de cette femme, & non pas son frere. Damas est une des villes les plus riches, les plus peuplées & les mieux bâties de l'Orient. Elle est située à six journées de Jérusalem, dans une plaine fertile & abondante, où règnent les douceurs d'un éternel printemps. Au Levant, une colline la défend des premiers rayons du Soleil. Deux fleuves limpides la traversent, & se partageant en plusieurs canaux, arrosent un grand nombre de jardins toujours couverts de fleurs & de verdure : les rues sont embaumées par l'odeur des parfums qui s'exhalent des maisons. La principale rue étoit garantie des ardeurs du Soleil par des toiles peintes des couleurs les plus riantes. La terre étoit jonchée d'herbes & de feuilles odorantes ; les portes & les fenêtres ornées de superbes étoffes & de riches tapis, présen-

toient le ſpectacle encore plus enchanteur de mille femmes de la plus rare beauté, tout éclatantes de pierreries, & magnifiquement vêtues. Le peuple formoit des danſes animées par la joie & le plaiſir. Les gens plus diſtingués montoient des chevaux richement harnachés. Rien n'étoit plus éclatant que la cour du roi. Les princes, les barons & les vaſſaux, avoient je crois réuni tout ce que l'Inde & la mer rouge produiſent d'or, de perles & de pierres précieuſes.

Griffon & ſa compagnie marchoient à pas lents pour jouir à leur aiſe de ce ſpectacle voluptueux, lorſqu'un chevalier vint au-devant d'eux, & les invita d'entrer dans ſon palais, où ſelon les uſages du pays qui ſembloient faits pour ſa courtoiſie, il pourvut à tous leurs beſoins. Ils paſſèrent d'abord au bain, & enſuite il leur fit, de la manière la plus obligeante, les honneurs d'un feſtin ſomptueux. Pendant le repas, il leur dit que Norandin avoit fait inviter tous les chevaliers Siriens ou étrangers à un tournois qui devoit ſe donner le lendemain, il ajouta que ſi leur courage répondoit à leur extérieur, ils pourroient en donner des preuves ſans chercher des occaſions plus éloi-

gnées. Griffon, qui faififfoit toujours les occafions de fignaler fa valeur, accepta l'offre, quoique ce ne fût pas ce qui l'avoit amené à Damas. Il s'informa enfuite à fon hôte du motif de cette fête, & lui demanda fi elle étoit d'ufage tous les ans, ou fi le roi l'avoit établie nouvellement, pour éprouver la valeur de fes fujets. Cette brillante fête, lui répondit fon hôte, fe célèbre aujourd'hui pour la première fois & doit à l'avenir fe répéter trois fois l'an. Le roi l'a inftituée pour éternifer la mémoire d'un grand danger, dont il fe fauva fort heureufement à pareil jour, après avoir paffé quatre mois entiers dans la trifteffe & dans les pleurs, toujours la mort devant les yeux. Je vais, fi bon vous femble, vous raconter cette aventure.

Norandin, notre roi, qui brûloit depuis quelques années pour la fille du roi de Chipre, princeffe dont la beauté n'eut jamais d'égale, l'avoit enfin obtenue pour époufe, & reprenoit avec les dames de fa fuite, & une partie de fes courtifans, le chemin de fes états. Mais lorfque le vent qui donnoit à plein dans nos voiles, nous eut éloignés du port, & pouffés fur la mer orageufe de Carpa-

thie, nous fûmes assaillis d'une si terrible tempête, que notre vieux pilotte lui-même en fut étonné. Pendant trois jours & trois nuits, nous errâmes au gré des vents & des flots irrités, sans savoir ce que nous devenions. Enfin épuisés de fatigue, nous abordâmes sur un rivage entrecoupé de collines couvertes d'arbres, & arrosé de clairs ruisseaux. Ravi d'avoir échappé à un si grand danger, nous faisons tendre nos tentes & nos pavillons. D'un autre côté, on dresse des tables, on allume des feux, & on prépare tout ce qui est nécessaire pour un repas. Pendant que nous nous occupons de ces apprêts, le roi nous quitte quelques instans, & s'enfonce dans l'intérieur de la forêt pour y prendre le plaisir de la chasse. Il étoit suivi de deux esclaves, qui portoient son arc & ses fléches.

Assis sur l'herbe, & fort satisfaits, nous attendions tranquillement le retour de notre prince, lorsque nous vîmes sur le bord de la mer un ogre qui accouroit droit à nous, c'étoit un effroyable monstre. Le Ciel vous préserve à jamais de le rencontrer. Il vaut bien mieux en entendre parler que de le voir de près. L'énorme grosseur de son

corps eſt ſi diſproportionnée qu'on ne ſauroit déterminer ſa taille. En place d'yeux, il a ſous le front deux petits os ronds couleur de cendre. Il venoit, comme je vous l'ai dit, vers nous, & nous croyions voir une petite montagne ſe mouvoir. Il avoit des défenſes comme un ſanglier, & ſon nez allongé, flairoit la terre en courant, ainſi que le braque ardent lorſqu'il a ſenti la trace du gibier. A cet horrible aſpect, la pâleur ſur le viſage & la mort dans le cœur, nous fuyons tous dans les lieux où la crainte porte nos pas incertains. Quoique le monſtre n'y vit pas, nous n'étions pas plus en ſûreté. Il tiroit plus de parti du ſeul odorat, que les autres hommes des deux ſens réunis. Il nous eût fallu des aîles pour nous ſouſtraire à ſa pourſuite. Nous fuyons de tous côtés, mais plus léger que le vent, l'ogre nous atteint preſque tous dans le moment. De quarante que nous étions, à peine dix peuvent-ils ſe ſauver à la nage dans le vaiſſeau. Il en raſſemble pluſieurs ſous ſon bras, il en met dans les pans de ſa robe, dans ſon ſein, & il en remplit encore un ample ſac, qu'il portoit à ſes côtés comme les bergers. Ce monſtre ſans yeux nous tranſporta de cette

manière à sa caverne creusée sur le rivage de la mer dans les flancs d'un vaste rocher. Le marbre en étoit aussi blanc que du papier sur lequel on n'auroit jamais tracé de caractère. Une femme qui paroissoit accablée de douleur, vivoit avec lui dans cette triste demeure. Elle avoit pour compagne plusieurs autres femmes ou filles de tout âge & de toute condition, les unes belles, les autres sans attraits. Près de l'antre qu'il habitoit, il y en avoit dans la partie la plus élevée du rocher, un autre également spacieux, où il renfermoit d'innonbrables troupeaux. En tout tems il les conduisoit lui-même dans les gras pâturages. C'étoit un soin qu'il prenoit plutôt par goût que par nécessité. De tous les mets la chair humaine étoit celui qu'il préféroit, comme il ne nous le prouva que trop promptement; car avant d'arriver à sa carrière,il mangea, ou plutôt il avala tout vivans trois des jeunes d'entre nous. Arrivé à la porte de l'antre, il en souleva un énorme rocher, & nous y renfrma après en avoir fait sortir son troupeau, qu'il conduisit dans des bois, où il s'amusoit en digérant à tirer d'horribles sons d'un flageolet, qui pendoit à son col.

Cependant notre prince à son retour pressent son malheur par le funeste silence qui règne sur le côteau. Il s'avance, & il voit les rivages abandonnés, les tentes & les pavillons renversés : il ne sait d'où peut venir tout ce désordre ; & pour s'en éclaircir, il descend en tremblant sur le rivage. Ses matelots levoient déja les ancres, & alloient mettre à la voile. Aussitôt qu'ils l'apperçurent, ils envoyèrent la chaloupe pour le prendre. Mais Norandin n'eût pas plutôt appris ce qui venoit de se passer, qu'il se détermina à poursuivre l'ogre partout où il pourroit le trouver. Il est si désespéré de la perte de sa chère Lucine, qu'il veut la retrouver, ou cesser de vivre. Il suit les traces récemment imprimées sur le sable avec tout l'empressement que lui inspire son amour. Elles le conduisent à l'antre dont je vous ai parlé, où nous attendions avec la plus grande frayeur le retour du monstre. Au moindre mouvement nous croyions le voir paroître prêt à nous dévorer.

Heureusement pour le roi, il arriva dans le moment où la femme de l'ogre étoit seule dans sa caverne. Dès qu'elle l'apperçut. Fuyez, lui cria-t-elle, infortuné, fuyez ; malheur à vous, si l'ogre

vous trouve ici. Qu'il m'y trouve, ou ne m'y trouve pas, répondit Norandin ; qu'il m'ôte ou me laiſſe la vie, que m'importe ? Je ſuis le plus malheureux des hommes. Ce n'eſt point le hazard qui m'amène ici, mais le deſir d'y mourir auprès d'une épouſe chérie. Il lui demande enſuite des nouvelles de ceux que l'ogre avoit pris ſur le rivage. Avant tout il s'informe s'il a déja tué la belle Lucine, ou s'il la retient captive. Elle lui répondit avec bonté, & lui aſſura que Lucine vivoit. Ne craignez même rien, ajouta-t-elle, pour ſes jours. L'ogre ne dévore point de femmes, j'en ſuis la preuve ainſi que toutes celles que vous voyez ici. Jamais il ne nous fait le moindre mal, pourvu toutefois que nous ne tentions pas de nous échapper. Il eſt impitoyable pour celles qui s'évadent, & il en tire la vengeance la plus atroce ; il les enterre toutes vivantes, ou les expoſe ſur le ſable aux rayons les plus ardens du ſoleil. Aujourd'hui, lorſqu'il eſt revenu avec ceux qu'il avoit pris, il n'a pas ſéparé les hommes d'avec les femmes, mais ſon odorat les lui fera diſtinguer, & alors ne craignez rien pour elles. Quant aux hommes ils ſeront certainement dévorés, & ordinai-

rement il en mange cinq ou six par jour. Il n'est pas de moyen sûr de tirer d'ici celle pour qui vous vous intéressez. Sa vie est en sûreté, & bon ou mauvais, elle y partagera notre sort. Mais retirez-vous, je vous en conjure au nom du Ciel, retirez-vous, l'ogre va revenir & vous dévorer. Dès qu'il rentre ici, il porte son nez de tous côtés : il y découvriroit une souris. Le prince répondit qu'il ne quitteroit pas ces lieux sans avoir vu Lucine, & qu'il aimoit mieux mourir sous ses yeux que de vivre éloigné d'elle. Lorsque la femme de l'ogre le vit inébranlable dans sa résolution, elle employa toute son adresse & tout son esprit à imaginer un moyen qui pût le tirer d'affaire. L'ogre avoit toujours dans sa caverne des chèvres & des boucs nouvellement tués, qu'il destinoit pour sa nourriture & pour celle de ses femmes. Leurs peaux étoient suspendues à la voûte. La femme de l'ogre conseilla au roi de prendre de la graisse des intestins d'un bouc, & de s'en frotter tout le corps, jusqu'à ce que cette odeur étrangère eût entièrement masqué celle qui lui étoit naturelle.

Lorsque Norandin lui parut avoir l'odeur fé-

tide qu'exale à tout inſtant cet animal infect, elle prit la peau d'un des plus grands boucs, & l'en couvrit tout entier. Caché ſous cet étrange déguiſement, elle le mène en rampant à l'endroit où une pierre énorme lui deroboit les appas d'une épouſe adorée. Norandin ſe ſoumet à tout, & ſe place à l'entrée de la caverne, où plein de deſir & d'impatience, il attend que l'ogre ramène ſon troupeau. Le ſoir il entend le ſon de ſes flûtes qui invitent les troupeaux à quitter l'herbe déja humide; & bientôt il les voit marcher devant leur effroyable berger. De quels mouvemens ſon cœur ne dut-il pas être agité à l'aſpect de l'abominable figure de ce monſtre. Mais ſa tendreſſe l'emporte ſur ſes craintes. Jugez d'après cela ſi ſon amour étoit feint ou véritable. L'ogre s'avance, ſoulève la pierre & l'antre s'ouvre; Norandin paſſe avec les chèvres & les moutons. L'ogre ferma la porte lorſque ſon troupeau fut entré, puis il vint à nous, nous flaira tous les uns après les autres, & finit par ſe jetter ſur deux de nos compagnons qu'il deſtinoit à ſon ſouper. Je friſſonne encore au ſouvenir de ces affreux repas, & tous mes membres ſe couvrent d'une ſueur froide.

Dès que l'ogre se fut retiré avec sa proie, le roi quitta sa peau de bouc, & courut se jetter dans les bras de son épouse. Au lieu de la consoler & de la satisfaire, la présence de Norandin redouble sa douleur & ses allarmes. Hélas! Seigneur, dit-elle à cet époux si tendre, pourquoi vous exposer à une mort certaine, sans aucune espérance de m'y soustraire? Dans l'excès de mes maux je jouissois au moins du plaisir de penser que vous ne les partagiez pas, & quelque triste qu'il fût pour moi de perdre la vie, du moins je n'avois à pleurer que sur mon malheureux sort. Mais à présent soit que vous périssiez le premier, soit que vous soyiez destiné à me survivre, je tremblerai plus pour vos jours que pour les miens. Elle continua ses plaintes en témoignant beaucoup plus de crainte pour son mari que pour elle-même. Cessez de vous livrer à votre douleur, lui répondit le roi; c'est l'espoir de vous sauver qui m'a conduit ici. Si je ne puis y réussir, il m'est beaucoup plus doux d'y mourir, que de vivre sans vous. Je puis en sortir comme j'y suis entré, & rien ne vous empêchera de me suivre tous, si vous voulez, ainsi que moi, vous déterminer à

prendre l'odeur & la peau de cet animal infect. Il nous instruisit ensuite du moyen que la femme de l'ogre lui avoit enseigné pour tromper l'odorat & le tact de son mari. Il ne lui fallut pas longtems pour nous persuader. Aussitôt nous choisissons les boucs les plus vieux & ceux qui avoient la plus mauvaise odeur. Nous en égorgeons un nombre égal au nôtre, nous nous frottons de la graisse de leurs intestins, & nous revêtons leurs peaux hideuses.

Cependant le soleil sortoit de ses palais dorés. Dès qu'il lança ses premiers rayons, l'ogre revint à la caverne, & déjà le son de ses pipeaux rustiques rappelle à son troupeau aux gras paturages. Il avoit posé l'une de ses mains sur l'embouchure de la caverne, pour nous empêcher de sortir avec les moutons. Il nous touchoit tous au passage, & lorsqu'il sentoit du poil ou de la laine, il nous laissoit aller. Nous sortîmes tous de cette étrange maniere, à la faveur des peaux dont nous étions couverts, & l'ogre n'arrêta aucun de nous jusqu'à Lucine, qui nous suivoit en tremblant. Soit que cette princesse eût eu de la répugnance à se frotter autant que nous, soit que sa démarche fût trop

lente pour imiter celle de l'animal qu'elle contrefaisoit, soit qu'elle eût jetté un cri lorsqu'elle sentit sur son dos la lourde main de l'ogre, ou que ses beaux cheveux se fussent échappés, le monstre la reconnut, sans que nous pussions en deviner la cause. Chacun de nous étoit si occupé de lui-même qu'il ne voyoit pas ce qui se passoit derrière lui. Cependant au cri que Lucine poussa, je vis l'ogre la dépouiller de sa peau & la repousser dans la caverne. Pour nous, toujours couverts de nos peaux, nous nous laissâmes conduire par le monstre au long nez, dans une riante prairie environnée de collines. Nous y attendîmes qu'il s'endormît à l'ombre d'un bois touffu, & alors nous nous sauvâmes tous, les uns sur les montagnes, les autres du côté de la mer. Le seul Norandin ne suivit pas notre exemple, l'amour le retint parmi ces animaux, & il voulut rentrer avec eux dans la caverne, y périr ou en tirer son épouse. Le matin lorsqu'il avoit vu le monstre y repousser l'objet de son amour, égaré par la douleur, il avoit été sur le point de se jetter volontairement dans la gueule de l'ogre. Déja même il étoit presque sous ses dents voraces; mais il fut retenu par l'espoir

l'eſpoir de réuſſir une autre fois plus heureuſement.

Le ſoir, lorſque l'ogre de retour à ſa caverne avec ſes troupeaux, s'apperçut que notre évaſion le privoit du feſtin ſur lequel il comptoit, il entra dans une colère terrible, & condamna Lucine, à qui il s'en prenoit de ce malheur, à reſter éternellement enchaînée ſur la cime du rocher; le roi qui voit tout ce qu'elle ſouffre pour lui, ſe conſume de douleur, & invoque en vain la mort qui le fuit. Soir & matin, ce prince infortuné voit ſon affliction & ſes larmes, en ſortant ou en rentrant avec le reſte du troupeau. Dans ſa triſteſſe, elle le conjure par les ſignes les plus expreſſifs de ne pas reſter plus longtems dans un endroit où il court les plus grands riſques ſans pouvoir lui être d'aucune utilité. Aux pleurs de ſon épouſe, la femme de l'ogre joint ſes inſtances, mais en vain. Il refuſe de partir ſans Lucine, & chaque jour l'affermit davantage dans ſa réſolution.

Il reſta dans ce cruel eſclavage, où il étoit retenu par l'amour & la tendreſſe juſqu'à l'arrivée de Mandricard & de Gradaſſe, qui plus témé-

raires que ſages, deſcendirent ſur ce rivage, briſèrent les chaînes de la princeſſe, & l'emportèrent en courant juſqu'au bord de la mer où ils la remirent à ſon pere, qui l'attendoit dans un vaiſſeau. Le hazard plutôt que leur prudence les fit réuſſir dans cette entrepriſe, qu'ils exécutèrent au milieu de la nuit, dans le tems que Norandin étoit renfermé dans la grotte avec le reſte du troupeau. Dès que le jour eût commencé ſa carrière, le roi qui ne vit plus Lucine ſur le rocher, apprit par la femme de l'ogre de quelle manière elle en avoit été enlevée. Auſſi il rendit grace au ciel, & le conjura, puiſqu'il avoit bien voulu arracher ſon épouſe à ces dangers, de la remettre entre des mains, dont ſes prières, ſes tréſors, ou ſes armes puſſent la retirer. Tranſporté de joie, il ſuivit enſuite le reſte du troupeau dans les gras pâturages, & dès que le monſtre fût endormi, il prit la fuite & marcha le reſte de la journée, & une partie de la nuit. Enfin ſûr que l'ogre ne pouvoit plus le joindre, il ſe rendit à Satalie, où il s'embarqua ; & depuis trois mois il eſt de retour dans ſes états. Pendant tout ce tems il a fait chercher la belle Lucine dans l'iſle de Rhodes, dans

celle de Chipre, & dans les différentes villes & châteaux de l'Afrique, de l'Egypte & de la Tartarie. Ce n'eſt cependant que depuis deux jours, qu'il en a reçu des nouvelles. Son beau pere lui a fait ſavoir qu'ils étoient arrivés heureuſement à Nicoſie, après avoir été battus pendant pluſieurs jours d'une cruelle tempête. Dans les tranſports de ſa joie, le roi donne cette brillante fête, & dès que la lune aura renouvellé quatre fois ſa courſe, il veut qu'elle ſe répète en mémoire de l'heureux jour, où il vit le terme de ſes maux, après avoir paſſé quatre mois parmi les troupeaux de l'ogre. Moi-même j'ai été témoin d'une partie de ce que je vous raconte, & je tiens le reſte du roi, qui ne s'eſt pas abſenté un moment, juſqu'à l'inſtant qui a couronné ſes vœux. Ainſi vous pouvez être ſûr de toutes les circonſtances de cette évènement. C'eſt ainſi que l'illuſtre Sirien fit à Griffon le récit de l'aventure qui avoit donné lieu à la fête.

Les chevaliers s'entretinrent, la plus grande partie de la nuit ſur ce ſujet, & tous convinrent que le roi avoit donné à Lucine les plus fortes preuves d'amour & de tendreſſe. Au ſortir de table, on les fit paſſer dans des appartemens ma-

gnifiques, où ils goûtèrent les douceurs du repos. Le lendemain dès le matin, ils se réveillèrent au son des instrumens de musique, & au bruit des tambours & des trompettes qui invitoient le peuple à se rendre sur la place publique. Bientôt ils entendirent dans les rues, le bruit des chars, des chevaux, & les cris de joie du peuple. Aussitôt Griffon revêt ses armes étincelantes. Il eut été difficile d'en trouver de meilleures. C'étoit la fée Blanche qui en avoit trempé l'acier de sa main, & ses enchantemens les avoient rendues impénétrables. L'amant d'Origille s'arma aussi, & partit avec Griffon. Leur hôte attentif à tout, leur fit présenter de fortes lances, & les accompagna. Il avoit aussi eu soin de les faire suivre par des écuyers à cheval, & par des gens de pied destinés à les servir. Ils arrivèrent sur la place publique, & peu empressés de se faire voir, ils se tinrent à l'écart, afin d'observer plus à leur aise les braves fils de Mars, qui entroient dans la lice, seul à seul ou plusieurs ensemble. Les uns par des couleurs mélangées avec art, annonçoient à leurs maîtresses, leur joie ou leur douleur. On connoissoit au cimier & à la peinture du bouclier des autres,

s'ils avoient à se louer des faveurs de l'amour, ou à se plaindre de ses cruautés.

Les Siriens avoient pris ces usages des Français, qui étoient alors les maîtres des lieux, que le Tout-Puissant, revêtu d'un corps semblable au nôtre, daigna sanctifier par sa présence, & que maintenant les chrétiens superbes & vils tour à la fois, ont la bassesse de laisser profaner par des impies. Leurs armes qu'ils ne devroient employer que pour l'accroissement de notre sainte religion, ils les tournent contre les vrais croyans. Français, Espagnols, Helvétiens, Allemands, songez à de plus honorables conquêtes, & noubliez pas que nous adorons le même Dieu que vous. Rois très-chrétiens & catholiques, si vous voulez mériter ces titres augustes que la religion vous donne, pourquoi massacrez-vous ses plus chers enfans? Pourquoi les dépouillez-vous de leurs biens? Pourquoi ne reprenez-vous pas la cité sainte, que vous vous étiez laissé enlever par de vils apostats? Pourquoi le Turc possède-t-il Constantinople & la plus grande partie de l'Europe & de l'Asie? Braves Espagnols, n'êtes-vous pas voisins de ces Afri-

quains, qui vous ont ſi cruellement outragés? Cependant vous abandonnez une auſſi juſte vengeance pour déſoler nos provinces! Et toi, malheureuſe Italie, impur réceptacle de tous les vices, juſqu'à quand reſteras-tu dans ton aſſoupiſſement? ne rougiras-tu jamais de ſubir le joug des nations, qui furent autrefois tes eſclaves? Barbares Helvétiens, dont la guerre eſt l'unique métier, ſi la famine au teint pâle vous arrache de vos montagnes, & vous fait deſcendre dans les plaines fertiles de la Lombardie pour y vivre dans les délices, ou y trouver la fin de vos maux dans un glorieux trépas, les riches états du Turc ſont à vos portes, chaſſez-le de l'Europe, ou du moins de la Grèce. Voilà le digne moyen de vous tirer pour jamais de votre miſère, ou de périr honorablement. Le même butin s'offre aux Allemands vos voiſins. Là ſont les richeſſes que Conſtantin enleva de Rome, là coulent le Pactole & l'Hermes, dont les ondes charient l'or le plus pur. La Migdonie, la Lydie, & tant d'autres pays ſi fameux chez les anciens touchent preſque à vos ſauvages climats. Et toi, magnanime Léon, qui portes le fardeau des céleſtes clefs, ne laiſſe pas

l'Italie dont tu tiens les rênes, s'abandonner à un funeste sommeil ! Tu es son pasteur, & le ciel a remis entre tes mains le bâton pastoral pour que tu éloignes les loups ravissans de ce troupeau confié à tes soins.

Mais comme je m'écarte de ma route en passant ainsi d'un sujet à un autre ! je n'en suis cependant pas encore assez loin, pour ne pas la retrouver promptement. Je vous disois que les Siriens s'armoient à la manière des Français, & qu'une foule de guerriers revêtus de casques & de cuirasses formoient un brillant spectacle dans la place de Damas. Les dames placées sur des échafauds jettoient des fleurs de toute espèce sur les chevaliers. Chacun d'eux, curieux de se faire remarquer, couroit dans la lice, on livroit des assauts. Mais tous n'avoient pas une égale hardiesse ; on applaudissoit à l'adresse des uns, & la mauvaise grace des autres excitoit des risées. La récompense du vainqueur devoit être une armure donnée depuis quelques jours au roi par un marchand qui l'avoit trouvé sur la route de l'Arménie. Norandin y avoit joint une cotte d'armes magnifique, enrichie d'or & de pierreries. Si le roi eût connu

la valeur de ces armes, il en eut fait plus de cas que de tous ses trésors, & quelque généreux qu'il fût, il ne les eut pas destinées pour le prix du tournoi. Il seroit trop long de vous faire connoître à présent la personne qui les avoit dédaignées au point de les abandonner sur un grand chemin à la merci des passans. Je vous en instruirai une autre fois, maintenant il s'agit de Griffon.

A son arrivée sur la place, ce brave chevalier trouva plus d'une lance rompue. Déja même on avoit tiré plusieurs épées. Huit jeunes guerriers vaillans & exercés dans l'art des combats, s'étoient réunis pour remporter l'honneur de cette journée, tous étoient princes, ou issus des familles les plus illustres, & particulièrement attachés à Norandin, qui les chérissoit comme ses plus fideles amis. Ils devoient tenir la lice pendant la journée entière contre tous ceux qui se présenteroient, & les combattre, d'abord avec la lance, & ensuite avec l'épée, tant que le roi le trouveroit bon. Souvent dans ces divertissemens, les casques étoient brisés & les cuirasses rompues, enfin ils ressembloient en tout à de cruels combats; si ce n'est que le roi pouvoit les faire cesser quand il le jugeoit à propos.

Cependant Martan, c'eſt ainſi que ſe nommoit l'amant d'Origille, auſſi dépourvu de ſens que de courage, ſe préſente dans la lice avec audace, comme ſi la compagnie de Griffon lui en eût donné la force & la valeur. Il ſe tenoit à l'écart, en attendant la fin d'un combat commencé entre deux autres chevaliers. Dans ce moment le prince de Séleucie, l'un des huit qui s'étoient engagés à tenir contre tout venant, porta un ſi terrible coup de lance dans la viſière d'Ombrun qu'il l'étendit mort ſur la place. On le plaignit univerſellement, car c'étoit un brave guerrier, & nul autre chevalier ne le ſurpaſſoit en courtoiſie. Alors Martan redoutant pour lui-même un ſort pareil, revient à ſa lâcheté ordinaire, ſe trouble, & ne penſe plus qu'à ſe retirer. Griffon qui s'intéreſſoit à lui, n'oublia rien pour le raſſurer, & fit tant par ſes diſcours & par ſes inſtances, qu'il l'engagea à ſe préſenter contre un chevalier qui s'avançoit dans la lice. C'eſt ainſi qu'un berger excite un chien timide contre un loup. L'animal épouvanté le ſuit mais de loin, & tremble à la vue des dents menaçantes de ſon ennemi & des feux qui étincellent dans ſes terribles yeux. L'infâme Martan, ſans

être retenu par la présence de tant de princes & de braves chevaliers, se détourna pour éviter la rencontre de son adversaire. Il pouvoit encore rejetter la faute sur son cheval; mais l'instant d'après il se comporta si mal l'épée à la main, que toute l'éloquence de Démosthène n'eut pas suffi pour couvrir sa faute; on eut dit que ses armes étoient de carton, & non pas d'acier, tant il craignoit le moindre coup. Enfin il cède à ses craintes, & s'enfuit en troublant les rangs. Aussitôt on entend les éclats d'un rire universel, & par-tout où il passe il s'élève parmi le peuple des huées & des cris moqueurs. Le lâche cherche à se cacher, comme ces animaux timides, à qui on donne la chasse de tous côtés.

Griffon reste confus sur le champ de bataille. Il se croit avili par la lâcheté de son compagnon, & il souffriroit moins au milieu d'un bûcher que dans cette assemblée. Son grand cœur est embrâsé de courroux, & ses yeux étincellent de colère. Il sait que le peuple s'attend à le traiter comme le vil Martan, & que sa valeur doit briller de tout son éclat, dans une occasion où la plus légère faute paroîtroit énorme aux yeux prévenus des

ſpectateurs. Heureuſement pour lui il n'étoit pas accoutumé à faillir dans ces ſortes de combats. Déjà ſa lance eſt en arrêt, il pouſſe ſon cheval contre le baron de Sidonie, & lui porte un ſi terrible coup qu'il l'étend par terre. Tout le monde eſt ſurpris d'un événement auquel on s'attendoit ſi peu; & on s'élève pour regarder plus attentivement. Griffon fournit une nouvelle carrière avec la même lance, & la rompt en trois morceaux ſur le bouclier du ſeigneur de Laodicée. Celui-ci fut renverſé ſur la croupe de ſon cheval; ſon corps s'inclina deux ou trois fois comme s'il alloit tomber, cependant il parvint à ſe relever, tira ſon épée, & courut ſur le fils d'Olivier. Griffon, qui le voit raffermi ſur ſes arçons, ſe dit en lui-même, ce que ma lance n'a pu faire, mon épée l'exécutera facilement; & en même tems il en décharge ſur ſon caſque un coup ſi accablant qu'il ſemble tomber du ciel. Ce terrible coup eſt ſuivi de deux autres non moins violens qui l'étourdiſſent, & le font tomber de cheval.

Il étoit venu d'Apamie deux freres accoutumés à reſter vainqueurs dans toutes les joûtes, Tarſis & Corimbe. Tout deux tombent ſous les coups

de Griffon. L'un vuide les arçons au premier choc, l'autre ne tient pas contre ſon épée. Déjà l'on ne doute plus que le chevalier aux armes blanches ne remporte tout l'honneur du tournoi. Salinterne paroît enſuite dans la lice; il étoit grand écuyer, & le roi ſe repoſoit preſque entièrement ſur lui des ſoins du gouvernement. Il avoit toujours joui d'une grande réputation dans les combats. Indigné de voir un guerrier étranger ſur le point de remporter le prix, il prend ſa lance, & court ſur Griffon avec de grands cris, & le défie en le menaçant. Celui-ci lui répond d'un coup de lance, qui perce à la fois ſon bouclier, ſa cuiraſſe & ſa poitrine. Le fer cruel paſſe entre deux côtes, & ſort tout entier par derrière. Ce coup ſatisfit tout le monde excepté le roi; car Salinterne s'étoit rendu généralement odieux par ſon avarice. Griffon étend auprès du grand écuyer deux ſeigneurs de Damas, Ermofile & Carmond, l'un commandoit les troupes du roi, l'autre étoit ſon amiral. Le premier, enlevé légèrement de ſes arçons, fut jetté loin de ſon cheval. Mais le courſier du ſecond ne put ſoutenir le choc impétueux de Griffon, & ſe renverſa ſur ſon maître. Il ne reſtoit

plus que le prince de Séleucie, guerrier plus redoutable que les fept autres, & dont le courage & la vigueur étoient fecondés par un excellent cheval, & par des armes parfaites. Tous deux s'atteignirent à la vifière, mais le coup de Griffon plus fort que celui du Sirien l'ébranla fur fa felle. Ils jettent au loin les tronçons de leurs lances brifées, & reviennent l'un fur l'autre l'épée à la main. Griffon lui porte un premier coup capable de brifer une enclume, l'épée pénètre l'acier & l'ivoire d'un bouclier choifi entre mille, & eut fait en defcendant une large bleffure à la cuiffe du Sirien, fi fon armure n'eût été double & de la meilleure trempe. Dans le même moment le prince de Séleucie frappe Griffon avec tant de force à la vifière, que le cafque fe fût rompu, s'il n'eût été enchanté ainfi que le refte de fes armes. En vain le Sirien redouble fes coups, l'armure de fon adverfaire eft impénétrable; & déjà la fienne brifée dans plufieurs endroits laiffe fon corps fans défenfe. Tout le monde voyoit combien le prince de Séleucie avoit de défavantage; & fa vie couroit le plus grand rifque, lorfque Norandin fit figne à fes gardes d'entrer dans la lice, pour fé-

parer les combattans, qui se retirèrent chacun de leur côté. Le roi fut généralement loué de cet acte de bonté.

Ainsi les huit guerriers, qui quelques instans auparavant, avoient défié le monde entier, furent défaits par un seul homme, & obligés de sortir de la lice les uns après les autres. Il n'y resta plus que ceux qui étoient venus pour les combattre; & cette fête qui devoit durer toute la journée, fut terminée en moins d'une heure. Le roi qui vouloit continuer ce divertissement jusqu'au soir, descendit de son trône, fit sortir tout le monde de la lice, partagea les assaillans en deux bandes, dont il égala de son mieux le courage & les forces, & fit recommencer un autre tournoi.

Griffon plus sensible à la disgrace que la compagnie de Martan lui avoit attirée, qu'à l'honneur de sa victoire, s'étoit déja rendu à son logement, la rage & le désespoir dans le cœur. L'infâme Martan employa tout ce que sa fausseté pouvoit lui suggérer, pour se laver de cet affront, & la perfide Origille le seconda de son mieux par ses artifices & par ses mensonges. Soit que Griffon crût ou feignit de croire ses protestations, il

reçut ses excuses, & résolut sur le champ de quitter secretement avec eux Damas, de crainte que le peuple ne maltraitât Martan. Ils gagnèrent donc les portes de la ville par des rues détournées. A peine avoient-ils fait deux milles, que Griffon, dont le cheval étoit fatigué, & qui lui-même avoit besoin de repos, s'arrêta dans une hôtellerie; il s'y débarrassa de son casque ainsi que de ses autres armes, fit ôter les harnois des chevaux, se renferma seul dans une chambre, & s'y jetta sur un lit. A peine fut-il couché, que ses yeux se fermèrent & qu'il s'endormit profondément.

Pendant qu'il goûtoit ainsi les douceurs du sommeil, Martan & Origille qui se promenoient dans un jardin voisin, y tramèrent le plus abominable complot qu'on puisse imaginer. Martan forma le bisarre projet de prendre le cheval, les armes & les habits de Griffon pour aller se présenter devant Norandin, comme le chevalier qui avoit donné dans le tournoi tant de preuves de valeur. Ce noir dessein fut aussitôt exécuté que conçu. Il s'empare du cheval plus blanc que la neige, du bouclier, du casque, de la cuirasse de Griffon, & prend la route de Damas avec sa maitresse & le reste de sa

ſuite. Il arriva ſur la place publique de cette ville dans le moment où la joute finiſſoit. Alors le roi qui ignoroit le nom du vainqueur, ordonna de chercher le chevalier dont le caſque étoit orné de plumes blanches, & dont les vêtemens ainſi que le cheval étoient de la même couleur. Semblable à l'âne revêtu de la peau du lion, Martan ſe préſente au roi ſous les armes de Griffon. Ce prince qui ſavoit eſtimer la valeur, ſe leve pour aller à ſa rencontre, l'embraſſe, le ſerre dans ſes bras, & le fait placer à ſes côtés. Il ne croit pas encore ſa valeur aſſez récompenſée par tant d'honneurs, & par les louanges qu'il lui prodigue; il veut qu'il ſoit proclamé vainqueur au ſon des clairons, & le nom infâme de Martan prononcé à haute voix retentit dans toute la ville accompagné des titres les plus honorables. Lorſque Norandin quitta la place publique, il voulut encore que le cheval de Martan marchât à côté du ſien. Hercule ou le dieu Mars fuſſent deſcendus du ciel, qu'ils ſe feroient trouvés comblés de tant de faveurs. Le roi le logea magnifiquement dans ſon palais, & eut pour Origille toutes les attentions & tous les égards que méritoit la dame d'un ſi parfait chevalier. Les dames

dames de sa cour & ses principaux courtisans s'empressoient de lui rendre leurs hommages.

Mais revenons à Griffon qui s'étant endormi dans la plus parfaite sécurité, ne se réveilla que le soir. Dès qu'il fut levé, comme il vit qu'il étoit déja tard, il courut promptement à l'appartement où il avoit laissé la perfide Origille, l'imposteur qui se disoit son frère, & le reste de leur suite; leur absence, & ses armes qu'il ne trouvoit plus lui donnèrent quelques soupçons, qui redoublèrent lorsqu'il vit celles de Martan à la place des siennes. Dans ce moment l'hôte survint & lui apprit que son compagnon vêtu de blanc & monté sur un cheval de la même couleur, étoit parti depuis quelques heures, & avoit pris le chemin de Damas avec la dame & ses écuyers. Les yeux de Griffon se dessillent, il remonte par degrés jusqu'à la source de l'horrible perfidie dont il est la victime, & il voit à son grand regret que ce scélérat est l'amant & non pas le frère d'Origille. Il se repent alors de sa folle crédulité, qui lui avoit fait mépriser les sages avis du pélerin, pour ajouter foi aux discours d'une femme qui l'avoit deja trahi si fréquemment. Il n'a pas su se venger quand il le

pouvoit, & maintenant qu'il voudroit punir son ennemi, le traître s'eſt dérobé à ses coups. L'excès de son imprudence le réduit à prendre les armes & le cheval de ce misérable. Il eut bien mieux valu pour Griffon marcher sans armes & même nud, que d'endosser cette cuirasse souillée, de porter ce bouclier couvert d'opprobre ou ce casque l'objet des risées ; mais dès qu'il s'agissoit de sa maitresse, sa raison égarée cédoit entièrement à ses sens. Il arriva à la ville de Damas environ une heure avant la fin du jour.

Près de la porte par où il alloit entrer, étoit situé un superbe château plus agréable par la magnificence & la commodité de ses appartemens, que recommandable par sa force. C'étoit là que le roi, les princes & les grands de Sirie avec une foule de dames du plus haut rang, assis dans un sallon voluptueux autour de plusieurs tables, goûtoient les délices d'un splendide festin. Ce salon, ainsi que le reste du fort, s'avançoit au-delà des murs & dominoit au loin sur une vaste plaine & sur les diverses routes qui conduisoient à la ville. Griffon qui arrivoit de ce côté, couvert des armes ignominieuses de son indigne rival, fut remarqué

pour son malheur par le roi & par toute sa cour. Aussitôt les dames & les chevaliers qui le prenoient pour celui dont il portoit les armes, partirent d'un éclat de rire. L'infame Martan qui jouissoit de la plus grande faveur auprès du roi, étoit placé immédiatement au-dessous de ce prince, & sa digne maitresse se trouvoit à côté de lui. Norandin leur demanda en riant, quel étoit le lâche assez peu soigneux de son honneur pour oser reparoître avec tant d'audace, après avoir donné des preuves si multipliées de sa bassesse. Il me semble bien extraordinaire, ajouta-t-il, qu'un guerrier tel que vous, ait choisi pour compagnon l'homme le plus lâche & le plus vil de tout l'Orient. Peut-être ne l'avez-vous fait que pour relever davantage votre valeur par un contraste aussi frappant. Je vous réponds que sans la considération que vous méritez, je le traiterois aussi ignominieusement que je traite ordinairement ses pareils, & que de sa vie il n'oublieroit à quel point je déteste la lâcheté; mais s'il reste impuni, je veux du moins qu'il sache qu'il doit cette grace à l'honneur de s'être trouvé avec vous.

Martan dont l'ame étoit le réceptacle impur de

tous les vices, répondit au roi : Sire, je ne saurois trop vous dire quel est ce misérable. Je l'ai rencontré par hazard sur la route d'Antioche. D'après son extérieur, j'avois cru pouvoir l'admettre dans ma compagnie, & je n'ai reconnu mon erreur que dans le moment où il s'est couvert d'opprobre. J'en ai été si outré que peu s'en est fallu que je ne l'aie puni sur le champ, & jamais il n'eût manié de lance ou d'épée, si je n'avois été retenu par les égards dus à l'assemblée, & encore plus par mon respect pour vous. Mais je ne voudrois pas que pour avoir passé un jour ou deux dans ma compagnie, il échappât au juste supplice qu'il a mérité. Sa lâcheté m'a couvert d'une honte dont le souvenir ne s'effaceroit jamais de mon cœur, s'il n'en étoit puni ; & j'aimerois mieux que cet infâme fût pendu à l'un de ses créneaux, que de vous voir violer les loix de la chevalerie, & laisser en ma faveur son crime impuni. Cet acte de justice, digne d'un aussi grand prince que vous, servira à jamais d'exemple à ses pareils. Origille, sans avoir besoin d'être prévenue, vint aussitôt à l'appui de tout ce qu'avoit dit Martan. Il n'est pas assez criminel, répondit le roi pour mériter de

perdre la vie. Je veux feulement que pour expier fa faute, il faffe demain à lui feul les honneurs d'une autre fête. Et fur le champ il appella un de fes barons & lui donna des ordres.

Le Baron prit avec lui quelques foldats armés, & fut fe pofter à la porte de la ville, où il attendit en filence l'arrivée de Griffon. Dès qu'il parut on fe jetta fur lui, & on le prit entre les deux ponts, fans qu'il pût fe défendre : auffitôt on le traîna honteufement dans un affreux cachot, où il refta jufqu'au lendemain. A peine le foleil forti du fein de Thétis, commençoit à chaffer les ombres des montagnes, & à dorer les cimes des Alpes, que Martan, dans la crainte que Griffon ne parvint à fe faire entendre & à découvrir fes fourberies, prit congé du roi & partit. Norandin auroit bien voulu le retenir plus longtems pour qu'il affiftât au fpectacle que l'on préparoit ; mais le traitre allégua de bonnes raifons pour s'en difpenfer. Au prix de la victoire qu'il n'avoit pas remportée, le roi joignit encore de riches préfens, & fur-tout un écrit conçu dans les termes les plus flatteurs qui le décoroit des titres les plus honorables. Laiffons-le aller : je puis vous affurer

qu'avant peu il recevra le digne salaire de sa déloyauté.

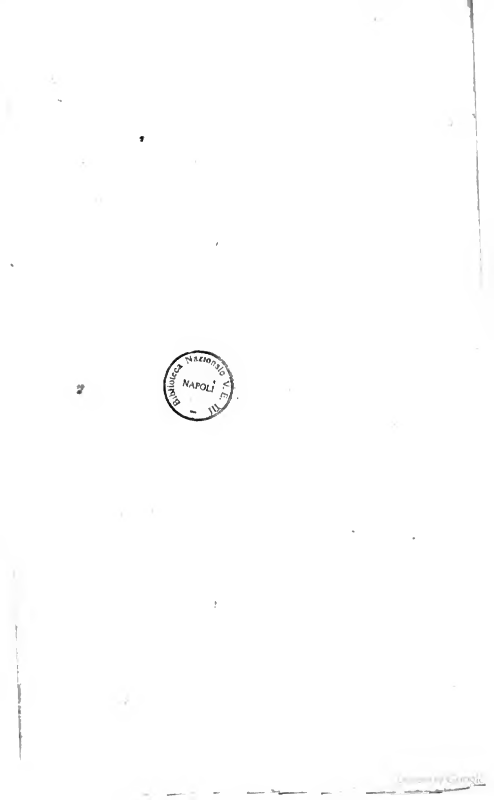
Cependant Griffon étoit ignominieusement traîné sur la place publique. On l'avoit dépouillé de son casque & de sa cuirasse. Semblable aux malfaiteurs que l'on mène au supplice, il étoit sur un char, tiré lentement par deux vaches exténuées de faim & de maladie. D'impures courtisanes & des femmes vieillies dans l'infamie, conduisoient tour à tour ce char en accablant d'outrages l'infortuné Griffon. Les enfans le fatiguoient encore plus; car outre leurs cris insultans, ils l'auroient tué à coups de pierres, si on ne les en eût empêchés. Les armes qui avoient causé son malheur, attachées derrière le char, étoient traînées dans la boue, comme elles le méritoient. Tout ce cortége s'arrêta devant un tribunal où le fils d'Olivier entendit prononcer l'arrêt qui le condamnoit à expier par sa honte la lâcheté d'un autre; & sur le champ un hérault le plublia au son des trompettes dans les places publiques. On le promena ensuite dans toutes les rues, dans tous les carrefours de Damas, où on lui fit des indignités de toute espèce.

Enfin le peuple le conduisit hors de la ville, dont il croyoit le bannir pour jamais. Mais à peine lui eût-on ôté les fers des pieds, & ses mains furent-elles libres, qu'il saisit cette épée & ce bouclier couverts de fange, & se jetta sur le peuple stupide & désarmé, qui l'avoit suivi. Réservons pour un autre chant la suite de cette histoire. Il est tems que celui-ci finisse.





J. M. Moreau del. *N. De Launay Sc.*


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI





CHANT XVIII.

MAGNANIME Alphonſe, je me ſuis toujours fait, & je me ferai toujours un devoir de louer vos rares qualités, quoique mon ſtile peu propre à les célébrer, vous prive peut-être d'une partie de la gloire qui vous eſt due. Mais de toutes vos vertus, celle qui m'eſt la plus chère, celle à laquelle mon cœur & ma bouche applaudiſſent avec le plus de tranſport, c'eſt la bonté avec laquelle vous écoutez les paroles qu'on vous adreſſe ſans cependant ajouter foi trop légèrement à ce que l'on vous dit. Souvent je vous ai vu ingénieux en faveur des abſens, imaginer des raiſons pour les juſtifier, ou du moins leur réſerver une oreille non prévenue. Jamais vous ne condamnâtes perſonne ſans l'entendre, & docile à la raiſon, vous attendez des jours, des mois, des années entières, avant de croire quelqu'un coupable.

Si Norandin en eût agi de même, il n'eut pas traité Griffon comme il le fit. Auſſi votre ſageſſe vous honora toujours, & ſon imprudence

le couvrit de honte. Il eut à ſe reprocher le maſſacre de ſes ſujets, que Griffon tailloit en pièces. En un moment plus de trente furent immolés autour du char. Les autres épouvantés fuient partout où la crainte porte leurs pas incertains. Les uns errent dans les champs, les autres ſe preſſent de rentrer dans la ville, & s'écraſent mutuellement aux portes. Griffon ne profère pas un ſeul mot; mais banniſſant de ſon cœur tout ſentiment de compaſſion, il maſſacre à grands coups d'épée ce peuple déſarmé, & venge dans des flots de ſang les outrages qu'il a reçus. Dans le nombre de ceux qui arrivèrent les premiers à la ville, quelques-uns plus occupés de leurs craintes, que du ſalut de leurs concitoyens hauſſèrent le pont. D'autres, la pâleur de la mort ſur le front & les larmes aux yeux, continuèrent à fuir ſans ſe retourner, & remplirent tous les quartiers de Damas de tumulte, d'allarmes & de confuſion. Tandis qu'on lève le pont, Griffon ſaiſit pour leur malheur deux de ces miſérables. Il écraſe l'un contre un rocher. Il ſaiſit l'autre par la poitrine, & le lance au milieu de la ville par deſſus les murailles. Un froid mortel glaça le cœur des habi-

tans, lorſqu'ils virent cet infortuné tomber du haut des nues. Ils craignirent que, dans ſa colère, Griffon ne franchît d'un ſaut les murs : le ſoudan d'Egypte aux portes avec ſon armée ne cauſeroit pas une ſemblable conſternation. Le cliquetis des armes, le bruit de ceux qui s'entre-choquent en courant, les cris des ſentinelles, le ſon des tambours & des trompettes retentiſſent juſqu'au ciel.

Mais remettons à une autrefois la ſuite de ce récit, pour rejoindre le roi Charles, que nous avons laiſſé marchant à la rencontre de Rodomont, qui maſſacroit ſon peuple. L'empereur avoit avec lui Ogier, Naimes, Avine, Avole, Othon & Bérenger. Armé de ſa peau de ſerpent, le féroce Saraſin ſoutint à la fois l'effort des huit lances de ces guerriers. Un vaiſſeau battu par la tempête ne ſe relève pas plus facilement, lorſqu'un vent favorable vient à ſouffler, que Rodomont ne réſiſte à ce choc qui auroit renverſé une montagne. A ces huit chevaliers ſe joignent Edouard & Arimane, qui venoient d'entrer dans Paris : & tous enſemble fondent ſur le cruel Saraſin. Quand le fougueux aquilon ou les vents du midi déracinent

les frênes & les pins fur la cime des montagnes ; les murs inébranlables d'une tour bâtie fur les rochers des Alpes ne frémiffent pas plus horriblement que ce Sarafin enflammé d'orgueil & altéré de fang. La foudre ne fuit pas l'éclair avec plus de rapidité que la vengeance ne fuit la colère de ce forcené. L'infortuné Hugues de Dordogne fe trouvoit alors le plus près de lui. Il lui fend la tête jufqu'aux dents, malgré la dureté de fon cafque. Dans le même moment, on lui porte mille coups; mais la dure écaille qui le couvre tout entier n'en eft pas plus offenfée qu'une enclume par la pointe d'une éguille.

Les remparts de la ville font abandonnés, les murs reftent déferts, parceque Charles a raffemblé toutes fes forces dans l'endroit où elles font le plus néceffaires. Le peuple à qui il avoit fi peu fervi de vouloir fe fauver, accourt de tous côtés fur la place, & l'exemple de l'empereur fait retrouver à chacun fes armes & fon courage. Lorfque dans l'enclos d'une lionne nourrie depuis longtems dans les combats, on lâche pour fervir de fpectacle au peuple, un taureau farouche, les jeunes lionceaux effrayés par les mugiffe-

mens, & par les cornes menaçantes de cet animal inconnu jusqu'alors pour eux, tremblent & se retirent à l'écart ; mais si leur terrible mere s'élance sur le monstre, & lui fait une blessure, ils veulent aussi ensanglanter leurs ongles ; ils l'assaillent de tous côtés. Il en est de même de Rodomont. On lui lance des traits des fenêtres & du haut des toits. On l'attaque de près avec encore plus de fureur. La foule des gens à pied & à cheval est telle, qu'à peine le lieu peut les contenir. Le peuple y abonde de toutes parts comme de nombreux essains d'abeilles autour de leur roi : & quand cette multitude s'offriroit aux coups de Rodomont nue & désarmée, vingt jours ne lui suffiroient pas pour l'exterminer.

L'infidele commence à se lasser de soutenir seul cet étrange combat. Il ne sait trop comment il sortira de cette aventure. Le peuple semble renaître sous ses coups, & à chaque instant la foule augmente. Il voit que s'il n'essaie de sortir de la ville, maintenant que son corps vigoureux n'a reçu aucune blessure, il sera peut-être trop tard de le tenter dans un autre moment. Dans cette idée il porte à l'entour de lui ses regards terri-

bles, & il voit que le paſſage lui eſt fermé de tous côtés ; mais il ſaura bien s'en frayer un large à travers des flots de ſang. Dans ſa fureur il ſe précipite l'épée à la main ſur les troupes Angloiſes qui venoient d'entrer dans la ville ſous les ordres d'Edouard & d'Ariman. Tel qu'un fougueux taureau longtems excité par une troupe de chiens, rompt les barrières autour deſquelles le peuple s'empreſſe en foule, & écraſe ſous ſes pieds ou perce de ſes cornes ceux qui ne ſe ſont pas dérobés à ſa fureur par une prompte fuite : tel & plus terrible encore, Rodomont renverſe ce qui s'oppoſe à ſon paſſage. Tous ſes coups portent. Il abat quinze ou vingt têtes, & il coupe autant d'hommes par la moitié du corps, auſſi facilement qu'un jardinier taille le ſarment de la vigne, ou les branches d'un jeune ſaule. Le fier Africain tout dégoûtant de ſang pourſuit ſa route à travers les cadavres & les membres épars de ſes ennemis taillés en pièces, & quitte enfin cette place. Mais ſa retraite n'a pas l'air d'une fuite ; il examine comment il pourra ſortir de la ville ſans danger, & il prend le parti de gagner l'endroit où la rivière coule au-deſſous de l'iſle, & ſort des murs de Paris.

Le peuple & les ſoldats enhardis par ſa retraite, le pourſuivent & le harcelent dans ſa marche. Tel dans les forêts de Numidie un lion généreux lancé par une troupe nombreuſe de chaſſeurs, montré eucore du courage en fuyant, & les menace en s'enfonçant lentement dans l'épaiſſeur d'un taillis. Ainſi Rodomont toujours inacceſſible à la crainte, marche à pas lents & tardifs vers le fleuve, à travers une forêt de lances, de piques & de dards. Emporté par ſon courroux il ſe jette encore deux ou trois fois au milieu de ſes ennemis, dont il a déja ſu ſe tirer, & il y trempe de nouveau ſon épée dans leur ſang. Mais enfin la raiſon l'emporte ſur ſa fureur, il craint de ſe rendre le retour impoſſible, & pour ſe ſouſtraire à tout danger, il s'élance dans la rivière, qu'il traverſe à la nage avec ſes armes, auſſi facilement que s'il eût été entouré de liége. Afrique! jamais tu ne produiſis un ſemblable guerrier, quoique tu te vantes d'avoir donné le jour à Antée, à Annibal. Rodomont parvient à l'autre bord, ſe déſeſpère à la vue de cette ville, qu'il a parcourue d'un bout à l'autre, ſans pouvoir la détruire. Dans ſon orgueil & dans ſa rage, il gémit, il pouſſe de pro-

fonds soupirs; il jure d'y rentrer, & de n'en pas sortir qu'il ne l'ait anéantie. Pendant qu'il se livre ainsi aux mouvemens les plus impétueux; il apperçoit le long du fleuve quelqu'un, dont la présence modére son courroux, & rallentit l'activité de sa haine. Vous saurez dans un moment quel est ce personnage, mais auparavant j'ai d'autres choses à vous apprendre.

L'archange Michel avoit, ainsi que je vous l'ai dit, commandé à l'altière discorde de porter ses feux dans le camp des Sarasins, d'armer leurs plus braves guerriers les uns contre les autres. Le soir même elle partit du monastère, où elle laissa la Fraude pour faire une guerre sourde en son absence, & attiser ses feux jusqu'à son retour. Elle crut que pour réussir plus facilement, elle devoit emmener l'Orgueil avec elle; il ne lui fut pas difficile de le trouver, ces deux vices habitoient le même lieu. L'Orgueil la suivit, mais auparavant il chargea l'Hipocrisie de le remplacer pendant son absence, qui ne devoit pas être de longue durée. L'implacable Discorde se mit donc en route, dans la compagnie de l'Orgueil. Bientôt ils rencontrèrent la Jalousie, qui, la désolation dans le cœur, &

les

les larmes aux yeux, prenoient auſſi le chemin du camp des Saraſins. A côté d'elle étoit un Nain de la plus petite ſtature, que la belle Doralice envoyoit au roi de Sarſe pour lui porter de ſes nouvelles. Lorſque Mandricard s'étoit rendu maître de cette princeſſe, elle avoit dépêché ſecretement ce Nain, pour en inſtruire Rodomont. Elle eſpéroit que ſenſible à ſon malheur, il emploieroit tout ſon courage pour la délivrer, & qu'il tireroit une vengeance cruelle de ſon raviſſeur. La Jalouſie qui avoit rencontré ce Nain, & deviné le ſujet de ſon meſſage, s'étoit miſe à ſes côtés dans l'eſpoir de jouer un rôle dans cette aventure. La Diſcorde vit avec plaiſir la Jalouſie; mais elle fut encore plus flattée lorſqu'elle ſut le motif qui conduiſoit ſes pas, & qu'elle pouvoit lui être très-utile. Elle crut avoir trouvé un digne ſujet de querelle entre Rodomont & le fils d'Agrican. Elle ſaura bien imaginer d'autres moyens de brouiller irrévocablement les autres chefs. Elle ſe met donc à la ſuite du Nain, & marche avec lui vers le camp des Infidèles. Ces trois furies arrivèrent ſur le bord de la Seine, précisément dans l'inſtant où Rodomont venoit de la traverſer à la nage.

Dès que ce prince reconnut le meſſager de ſa dame, ſon courroux ſe calma, ſes yeux s'adoucirent, & ſon cœur treſſaillit de joie. Il ne s'attendoit aſſurément pas à apprendre que quelqu'un eût oſé outrager l'objet de ſes feux. Il courut au-devant du Nain. Que fait notre commune maîtreſſe, lui demanda-t-il en ſouriant? Où t'envoie-t-elle? L'infortunée Doralice, répondit le Nain, n'eſt plus, ni votre maîtreſſe, ni la mienne. Elle eſt au pouvoir d'un autre. Hier nous avons rencontré un chevalier qui nous l'a enlevée malgré nous, & qui l'a emmenée avec lui. A ces mots la Jalouſie, plus froide que le venin de l'aſpic, entre dans le cœur de Rodomont, & s'en empare entièrement. Le Nain pourſuit ſon récit, & lui raconte comment un ſeul homme s'eſt emparé de la princeſſe, après avoir tué preſque tous ceux qui l'accompagnoient. Alors la Diſcorde prend le caillou dont les veines recèlent ſes feux, & le frappe d'un acier étincelant. L'Orgueil lui fournit un amorce ſûre, le feu prend dans le moment, & ſe communique à l'ame du Saraſin, qui déja ne peut plus le contenir. Il ſoupire, il frémit, & ſon viſage effroyable ſemble menacer le ciel & la terre.

Lorſqu'au retour de la chaſſe, une tigreſſe trouve déſerte l'antre où elle a laiſſé ſes petits, doux objets de ſa tendreſſe, elle tourne d'abord autour d'elle des regards inquiets; & bientôt ſûre qu'on les lui a enlevés, elle ſe livre à toute ſa rage. Elle parcourt les montagnes & les forêts en pourſuivant le raviſſeur. Les horreurs de la nuit ne ralentiſſent point ſa haine. Rempli d'une ſemblable fureur, Rodomont ſe tourne vers le Nain. Marchons, lui dit-il; & ſoudain il part ſans prendre de cheval ni de char, & ſans prévenir ſes amis. La foudre ne traverſe pas plus rapidement les airs enflammés, qu'il ne parcourt les campagnes. Il n'a pas de cheval; mais quel qu'en ſoit le maître, il ſe promet bien de s'emparer du premier qu'il rencontrera. La Diſcorde, qui devine ſon deſſein, regarde l'Orgueil en ſouriant, lui dit qu'elle veut faire trouver à Rodomont un cheval qui cauſera de nouveaux débats, & prend ſes meſures pour qu'il ne puiſſe pas en rencontrer d'autres. Mais abandonnons cette furie pour retourner à Charlemagne.

Après le départ de Rodomont, l'empereur fit éteindre les feux qu'avoit allumé ce cruel Saraſin

Enſuite il raſſembla ſes troupes, en diſtribua une partie dans les endroits les plus foibles, & fit marcher le reſte contre les Infidèles, pour déterminer en ſa faveur le gain de la bataille : elles eurent ordre de ſortir par toutes les portes de Paris, depuis celle de S. Germain juſqu'à celle de S. Victor, & de ſe réunir dans une vaſte plaine, près celle de S. Marcel. Il les y exhorta à faire un tel carnage des ennemis, qu'ils s'en reſſouvinſſent à jamais. Chacun ſe rangea enſuite ſous ſes étendards, & il donna le ſignal de la bataille.

Cependant le roi Agramant étoit remonté ſur un autre cheval, malgré tous les efforts des chrétiens, & il ſe livroit un terrible combat entre ce prince & Zerbin. Lurcain étoit aux priſes avec Sobrin. Renaud attaqué par un bataillon tout entier, l'ouvroit, le mettoit en déroute, le tailloit en pièces à l'aide de ſon courage & de ſa bonne fortune. Tel étoit l'état de la bataille, lorſque l'empereur attaqua l'arrière-garde de l'armée, du côté où le roi Marſile avoit réuni ſous ſon étendard l'élite des guerriers de l'Eſpagne. Charles qui avoit placé ſon infanterie au centre, & ſa cavalerie ſur les aîles, s'avance contre les ennemis

au bruit des tambours & des trompettes, qui retentissent jusqu'au ciel. Déja les escadrons Sarasins commençoient à plier, & bientôt ils eussent été rompus & mis en déroute, sans espérance de pouvoir se rallier, lorsque Grandonius & Falsiron, qui s'étoient souvent vus réduits à de plus cruelles extrémités, parurent à leur tête avec Balugant, Serpentin & Ferragus, qui crioit à ses soldats ébranlés : Mes amis, mes compagnons, ô vous, les plus braves des guerriers, gardez vos rangs; tous les efforts des ennemis se briseront contre nous, si nous nous comportons en gens de cœur; songez à la gloire immortelle, au butin immense que la fortune vous offre, si vous remportez la victoire; songez à l'opprobre, aux malheurs de toute espèce qui suivront votre défaite! Il avoit déja saisi une forte lance, & renversé Bérenger, qui combattoit contre Argaliffe, dont il avoit brisé le casque. Dans le même instant sa terrible épée fait tomber huit autres guerriers, & chacun de ses coups étend à ses pieds le cavalier & le cheval.

D'un autre côté le fer de Renaud moissonne tant de Sarasins, qu'il est impossible de les compter.

Tout cède à sa force & à son courage. Zerbin & Lurcain ne sont pas moins empressés de donner des preuves à jamais mémorables de leur valeur. L'un tue Balastre, l'autre brise le casque de Finadure. Le premier commandoit les troupes d'Alcerbe, autrefois sous les ordres de Tardoc, l'autre régnoit sur les peuples de Zamore, de Saffe & de Maroc.

Il y avoit aussi parmi les Africains de braves chevaliers qui manioient supérieurement la lance & l'épée, & dont je ne laisserai pas les hauts faits dans l'obscurité. Je n'oublierai point l'illustre fils d'Almont, le vaillant Dardinel, roi de Zumara. Il abattit avec sa lance, Hubert de Melford, Claude Dubois, Elie & Dauphin de la Montagne; avec son épée, Anselme de Stafford, Raimond de Londres & Pinamont. De ces sept braves guerriers, deux tombèrent étourdis des coups, quatre furent tués, un seul fut blessé. Mais malgré toute sa valeur il ne peut retenir ses troupes, & les engager à soutenir le choc des français moins nombreux, mais plus vaillans & plus exercés au combat que ses troupes. Ceux de Zumora, de Settes, de Maroc, & de Canara s'ébranlent pour

fuir. Les ſoldats d'Alzerbe ſont encore plus épouvantés. Le brave Dardinel fait tous ſes efforts pour les arrêter, & tantôt par des prières, tantôt par des reproches, il tâche de ranimer l'honneur expirant dans leur ame. Si jamais, leur diſoit-il, Almont mérita que vous conſerviez ſon ſouvenir, abandonnerez-vous ſon fils au milieu de ſes ennemis? Soutenez ce premier effort, je vous en conjure par ma jeuneſſe, ſur laquelle vous avez conçu de ſi flatteuſes eſpérances. Ne ſouffrez pas que ces miſérables Chrétiens vous taillent en pieces, & vous privent pour jamais du plaiſir de revoir votre patrie. La valeur ſeule peut vous en ouvrir les chemins, qui ſont fermés de tous côtés par de hautes montages, & par de vaſtes murs. Il vaut bien mieux mourir ici, les armes à la main, que de vous livrer à la merci de ces barbares, qui vous feront périr dans d'affreux ſupplices. Tenez bon; oppoſez à vos ennemis une ferme réſiſtance, c'eſt la ſeule reſſource qui vous reſte. Ainſi que nous ces vils Chrétiens n'ont qu'une vie à perdre, & que deux bras pour ſe défendre. Il dit, & en même tems il porte un coup mortel au comte Ottonley.

Au nom d'Almont le courage ſe ranime, les bataillons ébranlés ſe rallient, les rangs ſe reſſerrent & font face à l'ennemi. Guillaume de Burnich paſſoit de la tête tous les autres Anglois. D'un coup d'épée Dardinel l'égale à ſes compagnons. Dans le même moment la tête d'Aramon de Cornouailles va tomber à côté de la ſienne. Son frère court ſoudain pour le venger; mais Dardinel le fend depuis les épaules juſqu'au bas de l'eſtomac. Il plonge enſuite ſon épée dans les flancs de Bogue de Vergal, & le dégage ainſi de la parole qu'il avoit donnée à ſa femme. L'infortuné lui avoit promis de ne pas paſſer ſix mois ſans la revoir. Dardinel voit s'avancer vers lui Lurcain, qui venoit de tuer Dorchin d'un coup dans la gorge, & qui avoit fendu la tête de Gardon. Altée, que Dardinel aimoit plus que lui-même, voulut échapper par une prompte fuite, au fer meurtrier de Lurcain; mais ce chevalier lui porta derrière la nuque un coup qui l'étendit mort ſur la place. Le fils d'Almont brûle de venger ſon favori, il prend une lance, promet à Mahomet, qui ne l'entend pas, de conſacrer dans une de ſes moſquées, les armes de Lurcain. En même tems

il pouſſe à lui, & lui porte un ſi furieux coup, que le fer qui lui eſt entré par la poitrine lui ſort par le dos. Auſſitôt il ordonne à ſes ſoldats de le dépouiller. Jugez de la douleur d'Ariodant, à l'aſpect de ſon frère étendu ſur la pouſſière, & s'il deſire d'envoyer de ſa main Dardinel aux enfers; mais la foule de ſes ſoldats & de ceux de ſes ennemis l'en empêche. Pour y parvenir il s'ouvre avec ſon épée un large chemin dans la mêlée. Il heurte, renverſe, pourfend, taille en pièces tout ce qui s'oppoſe à ce généreux deſſein. De ſon côté, Dardinel, qui s'apperçoit de l'intention d'Ariodant, fait tout ce qu'il peut pour le joindre. Mais, ainſi que ſon adverſaire, il eſt retenu par la multitude. Si la colère de l'un eſt fatale aux Maures, l'épée de l'autre ne l'eſt pas moins aux Chrétiens. Quelques choſes que ces deux guerriers fiſſent pour ſe rencontrer, ils ne le purent jamais. L'un des deux étoit réſervé à tomber ſous un bras plus fameux, & rarement on évite ſon deſtin. La fortune qui veut faire périr plus ſûrement le fils d'Almont, guide de ce côté les pas de Renaud, pour lui donner l'honneur de ce coup fameux.

Mais ceſſons de nous occuper de ce qui ſe paſſe

dans l'Occident. Il eſt tems de retourner à Griffon, qui animé par ſa colère & ſon reſſentiment, répand dans Damas les plus vives allarmes. Norandin ſuivi de plus de mille guerriers, accourt à ce tumulte, perce la foule de ſon peuple qui fuyoit de tous côtés, s'avance avec ſon armée vers les portes, & les fait ouvrir. Cependant Griffon après avoir diſſipé ce peuple lâche & ſtupide, avoit revêtu une ſeconde fois cette indigne armure. Il s'étoit auſſi retiré, pour qu'on ne pût le prendre par derrière, près d'un temple environné d'un foſſé profond, & il s'étoit placé à l'entrée du pont étroit qui y conduiſoit. A peine a-t-il pris ces précautions, qu'un bataillon nombreux ſort de la ville, & court ſur lui avec de grands cris & des menaces terribles. Griffon reſte dans ſon poſte ſans en être effrayé. Il les laiſſe approcher plus près, & alors il va à leur rencontre l'épée à la main, & il en fait un horrible carnage. Il regagne enſuite ſon poſte, d'où il s'élance l'inſtant d'après pour porter encore de plus grands coups. Il quittoit & reprenoit ainſi ſucceſſivement ſon poſte en laiſſant à chaque ſortie de terribles preuves de ſa valeur ſur ſon paſſage couvert des

débris de l'infanterie & de la cavalerie des Siriens. Cependant il craint d'être accablé par la multitude de ses ennemis, dont le nombre & l'acharnement s'accroissent à chaque moment. Déja il a reçu une blessure à l'épaule, une autre à la cuisse, & ses forces commencent à lui manquer. Mais la vertu qui rarement abandonne ses partisans, lui fit trouver grace auprès de Norandin.

A la vue du nombre des morts & des larges blessures qui sembloient parties de la main d'Hector; le roi, qui sans rien concevoir à cette aventure, accourt au tumulte, craint d'avoir indignement traité un chevalier du plus grand mérite. Lorsqu'il considéra de plus près ce héros, qui massacrant ses soldats, s'étoit fait un horrible rempart de leurs cadavres, & avoit teint l'eau du fossé de leur sang, il crut voir Horace sur le pont du Tibre, soutenir à lui seul tous les efforts de l'armée de Toscane. Aussitôt pour réparer sa faute & ne pas faire périr un aussi brave guerrier, il arrête ses soldats qui obéissent volontiers à cet ordre, puis il élève en signe de paix sa main nue & désarmée, & dit à Griffon : Je ne puis, seigneur, qu'avouer mes torts à votre égard, & vous

assurer de mes regrets. Mon imprudence & de mauvais conseils m'ont entraîné dans cette faute inexcusable. J'ai traité comme le plus vil des hommes le plus brave des guerriers. Quoique l'honneur dont vous venez de vous couvrir, égale, & même surpasse les outrages auxquels une funeste erreur vous a exposé, j'emploierai pour réparer cette injure tout ce qui dépendra de moi. Trop heureux si je pouvois le faire avec mes trésors, mes villes, mes châteaux! Demandez-moi une partie de mes états, & sur le champ je vous cède la moitié de mon trône. Votre grand courage mérite encore plus, & vous acquiert des droits sur mon cœur. Recevez cette main comme le gage de ma foi, & d'une amitié qui ne cessera jamais. A ces mots Norandin descend de cheval, & tend la main au fils d'Olivier. Griffon, qui voit le roi s'avancer avec bonté vers lui, quitte son épée ainsi que son ressetiment, & embrasse les genoux de ce prince. Son sang couloit de deux larges blessures, que Norandin fit aussitôt panser. On le transporta ensuite à la ville, où le roi le fit loger dans son palais. Il y fut retenu pendant quelques jours par ses blessures. Nous pouvons aussi

l'y laisser pour rejoindre dans la Palestine Astolfe & Aquilan son frère.

Depuis que Griffon les avoit quittés, ils n'avoient cessé de le faire chercher dans la ville sainte & dans ses environs. Comme ils ne pouvoient deviner ce qu'il étoit devenu, ils étoient tous deux fort inquiets, lorsqu'ils rencontrèrent le pélerin Grec, qui leur donna quelques éclaircissemens, en leur disant dans la conversation qu'Origille avoit pris le chemin d'Antioche avec un habitant de cette ville, pour lequel elle s'étoit éprise depuis peu du plus violent amour. Aquilan lui demanda sur le champ, s'il n'auroit pas parlé à Griffon de cette aventure. La réponse du pélerin lui dévoila aussi les motifs du départ de son frère. Il étoit clair qu'il avoit poursuivi Origille dans Antioche, pour l'arracher à son rival, & en tirer une vengeance à jamais mémorable. Aquilan qui ne vouloit pas que son frère s'exposât seul dans cette entreprise, prit aussitôt le parti de le suivre, mais auparavant il pria le duc Astolphe de vouloir bien retarder son retour en France, jusqu'à ce qu'il fût revenu d'Antioche avec son frere. La route par mer lui parut plus

commode & plus prompte, il prit donc la route de Jaffa, & il s'y embarqua.

Le vent du ſud qui régnoit alors, lui fut ſi favorable, que le lendemain il découvrit les terres de Sur, & bientôt Saffet. Enſuite il paſſa rapidement devant Bérite & Zibelet. Il laiſſa l'iſle de Chipre ſur la gauche, pour voguer vers Tripoli, & entrer dans le golphe d'Ajazzo. De-là le nocher dirige à l'Orient la courſe rapide de ſon navire, & gagne l'embouchure de l'Oronte. Alors Aquilan fait jetter un pont ſur le rivage, y deſcend tout armé, & monté ſur ſon fier courſier. Delà il remonte le fleuve juſqu'à Antioche. Dès qu'il y fut arrivé il s'informa de Martan. On lui apprit que depuis quelques jours il étoit parti avec Origille pour ſe rendre à un tournoi qui devoit ſe faire à Damas. Bien ſûr que ſon frère, qu'il brûle de rejoindre, y aura volé ſur les pas de ſa perfide maîtreſſe, il part le même jour d'Antioche; & ne voulant pas ſe confier une ſeconde fois à la mer, il prend ſon chemin par les villes de Lidia & de Lariſſe. Il apperçoit dans le lointain la grande & riche cité d'Alep, qu'il laiſſe derrière lui.

Environ à une lieue de Mamuga, le ciel, ſans

doute pour prouver qu'il sait punir à propos le vice & récompenser la vertu, lui fit rencontrer le lâche Martan qui faisoit porter devant lui en grande pompe le prix du tournoi. A l'aspect de ces armes & de ces vêtemens plus blancs que la neige, Aquilan prit d'abord l'infâme Martan pour son frère, & il courut au-devant de lui avec un cri d'ellégresse. Mais il changea bientôt de ton & de figure lorsqu'en s'approchant de plus près, il vit que celui qu'il prenoit pour Griffon, n'étoit pas son frère. Il craignoit que secondé par la perfide Origille, celui qui portoit ces armes n'eût tué Griffon en trahison. Infâme brigand, lui cria-t-il, où as-tu pris ces armes ? d'où te vient ce cheval ? dis-moi si Griffon est mort, ou s'il vit encore ? comment tu as pu le priver de son cheval & de ses armes ?

A ces mots prononcés d'une voix terrible, Origille détourne son cheval pour fuir ; mais Aquilan plus prompt qu'elle, l'arrête & la force de rester. Martan, épouvanté par le ton imposant du chevalier, pâlit, tremble comme une feuille agitée par le vent, & ne sait que faire ni que répondre. Aquilan encore plus irrité, lui porte la pointe de

ſon épée ſur la gorge, & lui jure qu'il le tuera ainſi qu'Origille, s'il ne lui découvre ſur le champ la vérité. Martan pris au dépourvu, balbutie, héſite, & cherche en lui-même de quelle manière il pourra diminuer l'horreur de ſon crime. Enfin il répond dans ces termes: Apprenez, ſeigneur, que je ſuis le frère de cette femme. Quoique ſéduite par Griffon, elle ait longtems vécu dans l'opprobre, elle n'en appartient pas moins à une famille reſpectable par ſon rang & par ſes vertus. Quelque ſenſible que je fuſſe à la honte dont elle nous couvroit, il ne m'étoit pas poſſible de l'enlever de force à un homme auſſi vaillant que Griffon; j'ai donc été forcé d'avoir recours à l'artifice. Ma ſœur elle-même qui vouloit retourner à une vie plus décente, convint avec moi de quitter votre frère pendant ſon ſommeil. Elle a exécuté ce projet, & pour qu'il ne pût nous pourſuivre, & traverſer de ſi honnêtes deſſeins, nous l'avons laiſſé ſans cheval & ſans armes, & nous ſommes venus ici comme vous le voyez.

La fourberie étoit habilement tiſſue. Cependant le vol du cheval & des armes étoit difficile à excuſer. Malgré cet incident, Aquilan auroit peut-être

peut-être été la dupe de l'artifice, si le traitre, pour rendre son histoire plus touchante, n'eût prétendu être le frère d'Origille. Le mensonge étoit trop probable pour le frère de Griffon, qui venoit d'apprendre par plusieurs personnes d'Antioche qu'elle n'étoit que sa maîtresse. Tant d'impudence redouble la colère d'Aquilan : Tu en as menti, scélérat, s'écrie-t-il ; & en même-tems il lui assène sur le visage un coup de poing qui lui fait sauter deux dents ; puis sans vouloir l'entendre davantage, il lui lie les deux bras derrière le dos, traite de même Origille, quelque chose qu'elle dise pour s'excuser, & les conduit ainsi de châteaux en châteaux & de ville en ville jusqu'à Damas ; bien résolu, s'il le falloit, de les traîner sans pitié jusqu'aux extrémités de la terre, pour les livrer à la vengeance de son frère. Il avoit aussi fait retourner avec eux leurs écuyers & leurs bagages, & il entra ainsi dans Damas où il trouva le nom de Griffon célèbre.

Personne parmi les grands & le peuple n'ignoroit que c'étoit Griffon qui avoit donné dans le tournoi des peuves de valeur si extraordinaires, & que son compagnon lui en avoit dérobé l'hon-

neur par une lâche impoſture. Le peuple irrité contre l'infâme Martan ſe le montroit au doigt. Voilà donc, ſe diſoit-on l'un à l'autre, le miſérable qui veille ſi à propos pour s'approprier la gloire des exploits qu'il n'a pas faits, & pour couvrir les autres de ſon infamie. N'eſt-ce pas auſſi là la perfide qui trahit un brave homme pour favoriſer un lâche ? Comme ce couple déloyal eſt bien aſſorti! On les accable d'injures & de malédictions. On crie qu'il faut les pendre, les brûler, les écarteler. La foule du peuple s'empreſſe & s'entrechoque pour les voir. On court de toutes parts ſur la place publique. Cette nouvelle parvient au roi qui en témoigne plus de ſatisfaction, que s'il eût acquis un nouveau royaume. Auſſitôt il vole ſans attendre ſa ſuite, au-devant du brave chevalier qui a ſu venger ſon frère d'une manière ſi éclatante. Il lui fait l'accueil le plus honorable, & le preſſe de ſe rendre dans ſon palais ; il avoit déjà donné ordre, d'après le conſentement d'Aquilan, de jetter les deux priſonniers dans le fond d'un obſcur cachot.

Ils allèrent enſuite à l'appartement de Griffon, que ſes bleſſures retenoient encore au lit : il rou-

git en voyant ſon frère; car il ne doutoit pas qu'on ne l'eût mis au fait de ſon aventure. Lorſqu'on en eût plaiſanté pendant quelques momens, on parla du ſupplice qu'il falloit infliger aux coupables. Aquilan & Norandin vouloient qu'il fût terrible; mais Griffon qui n'oſoit intercéder pour la ſeule Origille, fut d'avis que l'on pardonnât à l'un & à l'autre. Il donna, pour appuyer ſon ſentiment, les raiſons les plus ſpécieuſes qu'il put imaginer. On lui repliqua à tout, & on finit par conclure que Martan ſeroit remis entre les mains du bourreau, qui le fouetteroit le plus rudement poſſible, ſans toutefois le faire mourir. Le lendemain dès le matin, on le promena bien lié dans toutes les rues de la ville, où il ſubit ſon infâme châtiment, de la manière la plus dure. Quant à Origille, on réſolut de la garder en priſon juſqu'au retour de la belle Lucine, à la ſageſſe de qui on s'en remit pour la clémence ou la rigueur avec laquelle on la traiteroit. Aquilan reſta à la cour du roi juſqu'à ce que ſon frère fût entièrement rétabli de ſes bleſſures.

Norandin, que ſa faute avoit rendu plus ſage & plus modeſte, ne pouvoit ſe pardonner d'avoir

outragé à ce point un brave chevalier qui ne méritoit que des honneurs & des récompenſes. Jour & nuit il ne ceſſoit de s'occuper des moyens de réparer cet affront, de manière que Griffon le quittât ſatisfait. Il réſolut donc de lui rendre le prix qu'il avoit mérité, & dont un traitre l'avoit ſi indignement privé par ſes artifices, & de le lui préſenter au milieu de cette ville qui l'avoit outragé, & avec tous les honneurs dont un roi pouvoit combler un ſi parfait chevalier. Dans cette intention il fit publier partout, que dans un mois il y auroit un autre tournoi. Pour rendre la fête plus ſolemnelle il en fit les apprêts avec une magnificence vraiment royale. Bientot la renommée prenant ſon eſſor, porta cette nouvelle dans la Phénicie & dans la Paleſtine. Aſtolfe en fut inſtruit comme les autres, & il réſolut, ainſi que le vice roi de Solimes, de ſe rendre au tournoi. L'hiſtoire parle de Sanſoret comme d'un guerrier vaillant & de la plus grande réputation. Il avoit été, comme je l'ai déjà dit, baptiſé par Roland, & Charlemagne lui avoit confié le gouvernement de la cité ſainte. Aſtolfe partit avec lui dans le deſſein de ſe rendre à Da-

mas, & de se trouver à ce tournoi si vanté.

Ils marchoient tranquillement & à petites journées pour arriver plus frais à cette ville le jour du tournoi. Dans un endroit où le chemin croisé se divisoit en deux routes, ils rencontrèrent une personne qu'à ses armes & à sa fière contenance, on eut pris pour un homme, & qui cependant n'étoit qu'une femme, mais une femme terrible dans les combats. Elle se nommoit Marfize, & elle étoit si vaillante, que plus d'une fois l'épée à la main elle avoit fatigué le prince d'Angers & le seigneur de Montauban. Elle cheminoit jour & nuit par monts & par vaux, cherchant de tous côtés des chevaliers errans & des avantures qui pussent la couvrir d'une gloire immortelle. Dès qu'elle apperçut Astolfe & Sansonet, qui comme elle, étoient armés de toutes pièces, elle jugea qu'ils devoient être d'illustres chevaliers, car tous deux étoient d'une taille avantageuse, & avoient un port imposant. Curieuse d'éprouver si leur valeur répondoit à ces dehors, elle poussoit son cheval contre eux pour les défier ; lorsqu'en s'approchant de plus près, elle reconnut le duc Anglois. Aussitôt elle se rappelle son caractère aimable &

les attentions qu'il avoit eues pour elle au Catai; le ſalue par ſon nom, tire ſon gantelet; & malgré toute ſa fierté, court avec joie pour l'embraſſer. De ſon côté, le Paladin n'eſt, ni moins civil, ni moins reſpectueux, pour cette illuſtre guerrière.

Ils ſe demandèrent enſuite où ils portoient leurs pas. Aſtolfe qui parla le premier, répondit qu'ils ſe rendoient à Damas, où le roi de Sirie invitoit tous les chevaliers à venir faire preuve de leur valeur dans un tournoi. Marfize qui ne laiſſoit échapper aucune occaſion de ſignaler ſon courage, leur dit qu'elle vouloit les y accompagner. Aſtolfe & Sanſonet furent charmés de la rencontre, & tous enſemble arrivèrent à Damas la veille de la fête. Ils ſe logèrent dans un des fauxbourgs où ils repoſèrent plus tranquillement juſqu'à l'heure où l'Aurore quitte le lit du vieil époux qui lui fut autrefois ſi cher, que s'ils fuſſent deſcendus dans des palais dorés. Lorſque le ſoleil qui ſe leva ſans nuages, eut éclairé la Sirie de ſes nouveaux rayons, la belle guerrière & les deux chevaliers s'armèrent. Ils avoient déja envoyé à la ville quelques-uns de leurs écuyers, qui vinrent bientôt les avertir que Norandin s'é-

toit déjà rendu au lieu destiné pour ces jeux guerriers. Sur le champ ils entrent dans la ville, & se rendent sur la place publique, par la rue principale, remplie de chevaliers qui attendoient le signal du roi pour commencer les joûtes.

Le prix du vainqueur étoit une épée & une masse d'armes, enrichies de pierres précieuses. Norandin, persuadé que Griffon remporteroit le prix de ce second tournoi, ainsi que du premier, avoit joint à l'armure l'épée, la masse, & le superbe coursier, pour combler Griffon de tous les dons que l'on pouvoit offrir à un si parfait chevalier. Le roi avoit fait suspendre près de lui les armes gagnées par Griffon dans le premier tournoi, & que le vil Martan avoit usurpées pour quelques momens par ses impostures, il les avoit ceint de cette riche épée, & la masse d'armes étoit posée à l'arçon de la selle du coursier. L'intention du roi étoit que Griffon remportât les deux prix; mais la généreuse guerrière, qui venoit d'arriver sur la place avec Astolfe & Sansonet en empêcha l'effet.

Dès qu'elle apperçut cette armure, elle la reconnut pour la sienne. Effectivement elle lui avoit

appartenu, & elle en faisoit beaucoup de cas, quoi qu'elle l'eût laissée sur la route d'Armenie pour courir plus vîte après Brunel, qui lui avoit dérobé son excellente épée. Comme cette aventure n'a aucun rapport avec mon sujet, je n'en parlerai pas davantage. Il suffit de vous apprendre que ces armes appartenoient réellement à Marfize. Dès qu'elle en fut sûre, rien au monde n'auroit pu la déterminer à les laisser un instant de plus au pouvoir d'un autre. Son empressement ne lui permet pas de réfléchir sur les moyens qu'elle doit prendre pour les recouvrer. Elle s'en approche, étend la main & s'en empare sans aucun égard pour personne. Elle les saisit même avec tant de précipitation qu'elle en fait tomber une partie par terre. Outré de cette insolence, le roi lui dénonce la guerre d'un seul regard plein de courroux. Sur le champ le peuple s'arme pour venger son souverain, sans se ressouvenir de ce qu'il lui en avoit couté quelques jours auparavant pour avoir insulté un chevalier errant.

Jamais dans les beaux jours du printems, un enfant ne se plut autant à folâtrer dans une prairie émaillée de fleurs, jamais une jeune beauté,

parée de tous ses atours, ne se trouva encore plus de joie dans un bal, ou à une fête, que l'incomparable Marfize dans le bruit des armes & des chevaux, parmi les pointes des lances & le tranchant des glaives, au milieu du sang & du carnage. Elle pique son cheval & court la lance baissée sur ce peuple stupide. Elle atteint l'un au col, perce le cœur de l'autre, & renverse à droite & à gauche tout ce qu'elle heurte. Elle tire ensuite son épée, fait voler les têtes & les bras, les épaules, & taille en pièces ces misérables. L'intrépide Astolfe & le fier Sansonet qui s'étoient armés le matin avec Marfize, ne voulurent pas l'abandonner dans ce danger. Ils baissent leur visière, mettent leurs lances en arrêt, & bientôt se fraient, l'épée à la main, une large route à travers ce vil peuple. Les chevaliers étrangers, qui étoient venus pour assister à ces jeux changés en de si cruels combats, & qui, pour la plupart, ignoroient la cause da la fureur du peuple, ainsi que l'injure faite au roi, restoient surpris, & ne savoient à quoi se déterminer. Les uns prirent le parti du peuple, & ils ne furent pas longtems à s'en repentir. D'autres qui ne s'intéressoient, ni aux ci-

toyens de Damas, ni aux étrangers, accoururent pour féparer les combattans. Les plus prudens ne firent aucun mouvement, & attendirent en filence le dénouement de l'aventure.

Griffon & Aquilan fe déclarèrent pour le roi; ils voyoient le courroux étinceler dans les yeux de ce prince. D'ailleurs ils avoient appris par plufieurs perfonnes du peuple le fujet de la querelle, & Griffon y trouvoit fon honneur auffi compromis que celui de Norandin. Ils fe firent donc donner leurs lances & coururent à la vengeance, en frémiffant de colère. Aftolfe accouroit auffi d'un autre côté, monté fur Rabican. Il étoit armé de cette lance d'or enchantée, à qui nul combattant ne pouvoit réfifter. Il en frappa d'abord Griffon, qu'il renverfa. Il rencontra enfuite Aquilan, & à peine eut-il touché les bords de fon bouclier, qu'il l'étendit auffi fur le fable. Sanfonet avoit fait vuider les arçons aux chevaliers les plus renommés pour leur valeur. Le peuple fuit de toutes parts, & le roi qui refte fur la place prefque abandonné, frémit de dépit & de rage.

Marfize, après avoir vu fes ennemis fe diffiper devant elle, prend l'armure & s'en retourne à fon





J. M. Moreau del. *N. De Launay Sc.*

logement victorieuse & triomphante. Astolfe & Sansonet ne tardèrent pas à la suivre, & prirent ainsi qu'elle le chemin des portes de la ville : ce qui ne leur étoit pas difficile ; car le peuple renfermé dans ses maisons, n'osoit pas leur disputer le passage. Les deux fils d'Olivier, honteux de s'être vu renverser dès le premier choc, baissoient les yeux & n'osoient regarder le roi. Bientôt ils remontent sur leurs coursiers, & se mettent à la poursuite des ennemis. Norandin les suit avec un grand nombre de ses sujets, déterminés à mourir ou à venger leur prince. Le peuple timide les excite par des cris, & attend au loin l'évenement. Griffon arriva dans le moment où les trois guerriers qui s'étoient déjà rendus maîtres du pont se retournoient pour faire face à leurs ennemis. Il se remit sur le champ Astolfe qui portoit les mêmes armes & la même devise, & qui étoit monté sur le même cheval que le jour de son combat avec l'enchanteur Horrile. Il n'y avoit pas pris garde lorsqu'il combattoit contre lui dans la place publique, mais alors il le reconnut, le salua par son nom, & lui demanda quels étoient ses deux autres compagnons, & pourquoi ils avoient

renversé avec si peu d'égards pour eux les armes exposées sur la place publique ? Le Paladin lui nomma ses deux compagnons. A l'égard des armes qui avoient excité la querelle, il n'en savoit pas plus que lui sur ce sujet; mais comme il étoit venu avec Marfize ainsi que Sansonet, ils s'étoient crus obligés de la défendre.

Pendant que Griffon s'entretenoit avec le duc Anglois, Aquilan survient, le reconnoit aussi à sa voix, & sa colère se change en dispositions pacifiques. Les guerriers de Norandin suivoient Aquilan de fort près; mais ils n'osoient trop s'approcher sur-tout lorsqu'ils virent ce pourparler auquel ils prêtèrent l'oreille avec la plus grande attention : l'un d'eux qui entendit prononcer le nom de Marfize si célebre dans le monde entier par son courage, courut vîte avertir Norandin, que s'il ne vouloit voir détruire dans le moment toute sa cour, il prit les mesures les plus efficaces pour la soustraire à Tisiphone & à la Mort; qu'enfin c'étoit Marfize elle-même qui avoit saisi l'armure sur la place publique. A ce nom si redouté dans tout l'Orient & qui faisoit dresser les cheveux sur la tête des plus braves, quoique celle qui le por-

toit fût souvent fort éloignée, Norandin bien sûr que s'il n'y pourvoit promptement, il va voir fondre sur lui tous les malheurs dont on le menace ; fait retirer ses troupes, dont la colère avoit déja cédé à la crainte. D'un autre côté les deux fils d'Olivier, joints à Astolphe & à Sansonet, appaisent Marfize à force de prières, & parviennent à terminer ce débat sanglant.

Marfize se présenta au roi & lui dit du ton le plus fier : Je ne sais, seigneur, à quel titre vous prétendiez donner au vainqueur du tournoi ces armes qui ne vous appartenoient pas. Elles sont à moi. Je les laissai sur la route de l'Armenie, dans un moment où je fus obligé de m'en dépouiller pour poursuivre plus rapidement un brigand qui m'avoit offensé. Ma devise, si vous la connoissez, vous convaincra de ce que j'avance. En mêmetems elle lui montra la couronne brisée en trois parties qui étoit gravée sur sa cuirasse. Il est vrai, lui répondit le roi, que je les ai reçues d'un marchand Arménien, & si vous en eussiez témoigné le moindre desir, soit qu'elles vous appartiennent ou non, je n'aurois pas hésité à vous les offrir. Elles sont déja à Griffon ; mais je compte assez sur

ſon amitié pour croire qu'il me les auroit remiſes; pour vous les préſenter. Il eſt inutile de me montrer votre deviſe, comme une preuve qu'elles vous appartiennent ; votre parole ſuffit, & j'y ajoute plus de foi qu'à tout autre témoignage. Ces armes ſont à vous. Ainſi gardez-les, & qu'elles ne ſoient plus un ſujet de diſpute. Je ſaurai dédommager Griffon par de plus riches préſens. Je le ſerai ſuffiſamment, ſi je puis vous être utile, répondit Griffon, qui ſe ſoucioit fort peu de cette armure, & qui deſiroit beaucoup que l'affaire ſe terminât à la ſatisfaction du roi. Marfize, qui crut alors ſon honneur à couvert, ne voulut pas leur céder en généroſité, & de l'air le plus gracieux, elle offrit à Griffon cette armure, qu'elle finit par recevoir de ſa main. Ils reprirent enſuite le chemin de la place publique dans la plus parfaite intelligence. La fête recommença, le tournoi ſe fit, & Sanſonet en remporta le prix; car Aſtolfe, les deux freres, & Marfize plus redoutable qu'eux tous, ne voulurent pas entrer dans la lice pour en laiſſer tout l'honneur à Sanſonet.

Après avoir paſſé huit ou dix jours dans le palais de Norandin au milieu des divertiſſemens

& des fêtes de toute eſpèce, le deſir de revoir la France, dont ils ne vouloient pas s'abſenter plus longtems leur fit prendre congé du roi. Marfize, qui ne deſiroit rien tant que de voir ce beau pays, réſolut de les y ſuivre. Depuis longtems elle brûloit de ſe meſurer contre ces fameux Paladins, dont elle avoit tant entendu parler, & elle vouloit éprouver, ſi leur valeur répondoit à ce que la renommée en publioit. Sanſonet auſſi empreſſé qu'eux de faire ce voyage, laiſſa le gouvernement de la Paleſtine à l'un de ſes lieutenans; & ces cinq guerriers qui avoient peu d'égaux dans l'univers, partirent enſemble pour Tripoli, où ils avoient deſſein de s'embarquer. Ils y trouvèrent un navire chargé de marchandiſes, & prêt à faire voile pour l'Occident. Ils s'accordèrent facilement pour leur paſſage & celui de leurs chevaux avec le patron, qui étoit de Luna, ville de Toſcane. Comme le tems clair & ſerein de toutes parts, leur promettoit une heureuſe navigation, ils quittèrent le port par un vent favorable qui enfloit toutes leurs voiles.

L'iſle conſacrée à la Déeſſe des amours, les reçut la premère dans un de ces ports. L'air per-

nicieux de ce lieu n'agit pas ſeulement ſur les hommes dont il abrege les jours, mais il amolit & diſſout le fer. Ces vapeurs malignes s'élèvent d'un marais que la nature ſi bienfaiſante pour tout le reſte de l'iſle n'auroit pas du placer près de Famagouſte. L'odeur infecte qui s'exhaloit de ces eaux croupiſſantes, empêcha le vaiſſeau d'y faire un long ſéjour. Sécondé par un vent d'eſt, il côtoya l'iſle à droite, & vint ſurgir devant Paphos. Tous ceux qui le montoient, deſcendirent ſur ce rivage enchanteur, les uns pour leurs affaires, les autres pour jouir des agrémens de cette contrée, où l'on reſpire, par tous les ſens, l'amour & le plaiſir. Le terrein y forme une colline qui s'étend par une pente douce juſqu'à cinq ou ſix milles de la mer. Tout cet eſpace eſt planté de mirtes, de lauriers, de cédres, d'orangers, & d'autres arbres auſſi odorans. La terre parfumée par le thim, le ſerpolet, le lys & le ſafran exhalent une odeur qui ſe fait ſentir au loin ſur la mer, lorſque le vent ſouffle ſur ce côteau. Une claire fontaine, qui ſe diviſe en pluſieurs ruiſſeaux arroſe cette plage délicieuſe, où l'empire de Vénus ſe fait ſentir par ſes plus puiſſans attraits, & ſes dons

dons les plus précieux. Toutes les femmes y font belles, & leur beauté a des charmes qu'on ne trouve en aucun lieu du monde. Toujours foumifes à l'amour elles y reffentent,elles y font éprouver fes feux depuis leur plus tendre jeuneffe jufqu'à leur dernier foupir. On leur raconta de nouveau ce qu'ils avoient déjà appris dans la Sirie fur l'aventure de Lucine & de l'ogre. Cette princeffe faifoit alors dans Nicofie les préparatifs néceffaires pour aller rejoindre fon époux. Lorfque le patron du navire eût terminé fes affaires, il fit lever l'ancre par un vent favorable, & déployant toutes fes voiles, il cingla vers le couchant.

A peine le navire étoit en pleine mer, que le vent qui l'avoit fait fortir du port, tourna au fud. Ce changement ne fut pas contraire à leur courfe, & le vent modéra fon haleine tant que le foleil parut fur l'horifon. Mais le foir il fe renforça peu à peu, & bientôt déployant toutes fes forces, il agita la mer jufque dans fes plus profonds abîmes. Le ciel embrâfé par de continuels éclairs, retentiffant du bruit de la foudre, fembloit prêt à éclater. Les nuages étendent dans les airs un voile ténébreux qui ne laiffe voir, ni la lune, ni les

étoiles. La mer mugit ſous leurs pieds, le ciel gronde ſur leur tête, le vent & la tempête ſifflent autour d'eux. La pluie, la grêle aſſaillent les malheureux navigateurs, & une nuit toujours plus épaiſſe ſe répand ſur la mer irritée & terrible. Les matelots déploient toutes les reſſources de leur art ſi vanté. L'un court en ſifflant à travers les cordages, & indique par ce ſignal ce que les autres doivent faire. Quelques-uns préparent des ancres, tandis que le reſte de la troupe affermit le mât, aſſure le gouvernail, & tire les cables de la proue à la poupe. La tempête ne fit que s'accroître pendant toute cette nuit plus ténébreuſe que le noir Tartare, & le pilote ſe tint toujours en pleine mer, où il eſpéroit avoir à lutter contre des vagues moins furieuſes. A tout inſtant il oppoſe la proue de ſon navire à la rage des flots. Il eſpéroit que le ſoleil en paroiſſant feroit ceſſer cet orage, ou du moins en calmeroit la violence; mais loin de s'appaiſer, il redouble avec le jour, ſi l'on peut donner ce nom à ces affreux momens, où privé de la lumière, on ne diſtingue le tems que par le calcul des heures. Les matelots découragés perdent toute eſpérance, plient les voiles,

abaissent le mât, & abandonnent le navire à la merci des flots.

Pendant que la fortune tourmente sur mer ces braves chevaliers ; elle ne laisse pas plus de loisir à ceux qui sont en France, où les Anglais & les Sarasins acharnés au combat se taillent mutuellement en pièces sous les murs de Paris. Renaud attaque, ouvre, dissipe des bataillons entiers, & foule à ses pieds leurs étendards. Il marchoit, comme je vous l'ai dit, à la rencontre du brave Dardinel. En s'en approchant il remarque, que ses armes écartelées de rouge & de blanc, portent la devise dont s'enorgueillissoit le terrible fils d'Almont. Il jugea qu'il n'y avoit qu'un chevalier du plus grand courage qui eût pu s'exposer à prendre une semblable devise. Lorsqu'il en fut plus près, les monceaux de cadavres dont il étoit entouré le confirmèrent dans l'opinion qu'il avoit conçue de sa valeur. Voici, dit-il en lui-même, une plante funeste qu'il faut déraciner avant qu'elle ait pris de nouveaux accroissemens. Partout où le Paladin porte ses pas, chacun s'écarte & lui laisse une large route, tant son terrible glaive est redouté.

Le fils d'Aimon ne voit que l'infortuné Dardinel, il ne cherche, il ne pourſuit que lui. Jeune enfant, lui cria-t-il, dès que ce prince put l'entendre; celui qui t'a tranſmis ce bouclier t'a laiſſé un héritage bien dangereux. Je vais éprouver comment tu ſauras le conſerver dans le cas où tu aurois l'audace de m'attendre. Si tu ne le défends pas contre moi, que feras-tu contre Roland? Apprends, lui répondit Dardinel, que puiſque je porte ces armes, je ſaurai les défendre. Je tiens cette deviſe de mon pere, & j'eſpère qu'elle m'expoſera à moins de dangers qu'elle ne me procurera d'honneur. Je ſuis jeune encore, mais ne crois pas pour cela que j'évite ta recontre, ou que je t'abandonne ces armes glorieuſes. Tu ne me les arracheras qu'avec la vie, ou plutôt ce bras, avec l'aide du ciel, va te priver de la tienne. Au reſte, quoique le ſort en ordonne, on ne m'accuſera pas d'avoir dégénéré. Il dit, & l'épée à la main il fond ſur le chevalier de Montauban. Un froid mortel glaça le ſang des Africains dans leurs veines, lorſqu'ils virent Renaud ſe jetter ſur leur jeune prince avec la fureur d'un lion, qui a vu dans une prairie un jeune taureau qui n'a

pas encore senti les feux de l'amour. Dardinel porta le premier coup, mais il frappoit en vain l'armée de Mambrin. Tu vas éprouver, lui dit Renaud avec un sourire amer, si mes coups sont plus assurés que les tiens; & en même tems il lui plonge son épée dans la poitrine avec tant de force, que la pointe en sort par derrière le dos. Ainsi qu'une tendre fleur moissonnée par le soc de la charue, se flétrit & meurt, ainsi qu'un pavot, après une pluie trop abondante, penche sa tête sur sa tige affaissée, ainsi le coloris qui embélissoit les joues du jeune Dardinel s'évanouit, & sa vie s'éteint.

La valeur des Africains expire avec ce jeune & brave prince. Semblables à des eaux qui long-tems amoncelées dans d'étroits canaux par les efforts de l'art, se répandent avec un grand Fracas, lorsque les digues qui les retenoient viennent à se rompre, les troupes de l'Afrique soutenues pendant quelque tems par la bravoure de Dardinel, se dissipent & fuient de tous côtés dès qu'elles l'ont vu tomber. Renaud laisse fuir ceux qui veulent se soustraire à ses coups, il n'attaque que ceux qui se défendent. Ariodant, qui dans ce jour

égala presque Renaud, renverse tout ce qu'il rencontre. Lionel & Zerbin font un horrible carnage : chacun s'empresse à l'envi de se signaler. Charles s'acquitte dignement de son devoir, ainsi qu'Olivier, Turpin, Gui, Oger & Salomon.

Les Maures alloient être entièrement défaits, & il n'en fut pas retourné un seul dans leur pays, si le roi d'Epagne qui crut plus prudent de sauver les débris de l'armée, que de se perdre entièrement en s'opiniâtrant à soutenir un combat devenu trop inégal, n'eut pris le sage parti de la retraite. Il fit donc marcher vers le camp qui étoit défendu par une forte palissade & par un fossé profond, le gros de son armée, avec les troupes de Stordilan, ainsi que celles des rois d'Andalousie & de Portugal. En même tems il envoya dire au roi de Barbarie de faire sa retraite dans le meilleur ordre qu'il lui seroit possible, mais que dans ce moment il devoit se trouver trop heureux de pouvoir sauver sa personne & son camp. Agramant qui croyoit tout perdu, & qui ne comptoit plus revoir Biserte, car jamais la fortune ne s'étoit montrée plus cruelle à son égard, se réjouit beaucoup d'apprendre que Marsile étoit en sûreté, avec une

partie de l'armée. Sur le champ il fit ſonner la retraite & tourner ſes drapeaux vers le camp. Mais ſes ſoldats en déroute n'entendent ni les tambours, ni les trompettes, & ne voient aucun ſignal. Dans leur effroi, les lâches ſe précipitent par millions dans la Seine. Envain le roi Agramant, aidé de Sobrin, & ſecondé par ſes meilleurs chefs, fait tous ſes efforts pour les rallier & les ramener dans l'enceinte du camp. Les prières & les menaces de ſes généraux peuvent à peine en raſſembler le tiers. Le reſte fuit, ou eſt tué par les Chrétiens. Ceux qui ſe ſont réunis ſous leurs étendards ſont harcelés de tous côtés par leurs ennemis, & arrivent au camp bleſſés, pour la plupart, & tous accablés de fatigue & de laſſitude.

Les Chrétiens les pourſuivirent juſqu'aux portes de leurs retranchemens, où ils entrèrent conſternés. Malgré tous ſes retranchemens, ce lieu n'étoit pas aſſez fort pour réſiſter à un ennemi victorieux; & l'empereur qui ſavoit ſaiſir l'occaſion lorſqu'elle ſe préſentoit l'eut emporté d'emblée, ſi la nuit peut être hâtée par le créateur qui eut pitié de l'ouvrage de ſes mains, n'eût répandu ſes ténèbres ſur les deux armées, qu'elle forçoit au re-

pos. Le ſang inonda les campagnes, ruiſſela dans les chemins, & y forma des lacs. Quatre-vingt mille hommes furent paſſés dans cette journée au fil de l'épée, & leurs corps dépouillés par les payſans devinrent la proie des loups & des avides vautours. Charles ne rentra point dans la ville, mais il fit ſur le champ dreſſer ſon camp devant celui des ennemis, qu'il aſſiégea dans leurs tentes. On alluma devant les ſiennes un grand nombre de feux. Agramant, de ſon côté pourvoit à tout, il fait ouvrir de nouveaux foſſés, forme d'autres remparts, élève des redoutes, viſite les différentes gardes, & paſſe toute la nuit ſous les armes. Les Saraſins battus, & qui ne ſe croient pas en ſûreté dans l'enceinte de leurs pavillons étouffent leurs cris & leurs ſanglots, qu'ils n'oſent faire éclater ſi près des vainqueurs. Les uns regrettent leurs amis & leurs parens, qu'ils ont laiſſés ſur le champ de bataille, les autres pleurent ſur eux-mêmes & ſur leurs maux actuels; mais bien plus encore ſur ceux qui les menacent dans l'avenir.

Parmi les Maures, il ſe trouvoit deux hommes nés de parens obſcurs dans Ptolémaïde; mais qui doivent être à jamais célèbres comme les modèles

de l'amitié la plus parfaite. Ils se nommoient Cloridan & Médor. Attachés à Dardinel dans la bonne & dans la mauvaise fortune, ils étoient venus en France à la suite de ce prince. Cloridan qui avoit passé toute sa vie dans les forêts à poursuivre les bêtes féroces, étoit agile & robuste. Médor, dans le printems de son âge, avoit sur ses joues vermeilles le coloris & la fraîcheur de l'aimable jeunesse. C'étoit le plus beau de tous les guerriers qui avoient suivi le roi d'Afrique sur les bords de la Seine. De grands yeux noirs relevoient l'éclat de ses cheveux blonds & naturellement bouclés; les anges ou les amours n'ont pas des traits plus séduisans. Ainsi que beaucoup d'autres ils étoient tous deux de garde sur les remparts, & la nuit au milieu de sa course tournoit vers le ciel ses yeux assoupis, lorsque Médor toujours occupé du sort déplorable de Dardinel son maître, & touché de le voir privé des honneurs de la sépulture, se retourne vers son compagnon, & lui dit: Je ne saurois t'exprimer combien je me sens affligé de songer que le corps de Dardinel indignement étendu dans la plaine, va devenir la pâture des loups & des corbeaux. Il me traitoit avec tant de

bonté, que quand je lui facrifierois ma vie, je ne m'acquitterois que bien foiblement de ce que je lui dois. Je veux aller chercher fon corps fur le champ de bataille, pour qu'on lui rende les honneurs dus à fon rang. Peut-être le ciel touché de ce motif, permettra-t-il que je paffe fans être vu à travers le camp des ennemis, où règne le plus profond filence. Pour toi, refte ici. Si le fort impitoyable difpofe de mes jours & s'oppofe à une action fi noble, tu pourras du moins apprendre que, victime d'un cœur trop fenfible, j'ai péri dans cet effort généreux.

Cloridan eft furpris de trouver tant de courage & de fidélité dans le cœur d'un enfant. Comme il l'aimoit beaucoup, il fit tout ce qu'il put pour le détourner d'un projet auffi dangereux; mais en vain. Il ne fauroit calmer la douleur de fon ami, & Médor eft déterminé à mourir, ou à élever un tombeau à fon ancien maître. Lorfque Cloridan vit que rien ne pouvoit l'ébranler : Allons, lui dit-il, je veux auffi partager l'honneur & les dangers de cette entreprife. Je connois tout le prix d'une mort glorieufe, & j'en cherche les occafions. D'ailleurs quel plaifir goûterois-je dans la vie,

ſans toi, mon cher Médor? j'aime bien mieux mourir à tes côtés les armes à la main, que de périr enſuite conſumé par le regret de ta perte. Cette réſolution priſe, ils ſe font relever par les gardes qui devoient leur ſuccéder, & ils partent. Bientôt ils ont franchi la paliſſade ainſi que le foſſé, & ils ſe trouvent au milieu des Chrétiens. Tout dormoit dans le camp ennemi, & les feux qu'on y avoit allumés étoit abſolument éteints. Comme ils craignoient peu les Saraſins, ces braves guerriers étendus au milieu des chars & des armes, étoient plongés dans le vin & dans le plus profond ſommeil.

A cet aſpect, Cloridan s'arrête & dit à Médor: Voici une occaſion de venger notre prince, ne la ſaiſirons-nous pas pour immoler à ſes mânes quelques-uns de ſes ennemis? toi, regarde de toutes parts, & prête attentivement l'oreille pour m'avertir s'il ſurvient quelqu'un. Cette épée va te frayer une large route à travers les barbares qui ont tué notre maître. En finiſſant ces mots, il entre dans la tente où repoſoit le docte Alfée. C'étoit un habile médecin fort ſavant dans la magie & dans l'aſtrologie. Charlemagne l'avoit attiré

depuis un an à sa cour. Pour cette fois le devin fut lui-même la dupe de son art mensonger. Il croyoit avoir lu dans les astres que, comblé d'honneurs & d'années, il mourroit entre les bras de son épouse ; & voici que Cloridan lui enfonce son épée dans la gorge. Auprès de ce devin il tue quatre soldats, dont Turpin ne nous a pas transmis les noms. Il immole ensuite Palidon de Montcalier, qui dormoit entre deux chevaux dans la plus parfaite sécurité. L'infortuné Grillus s'étoit couché la tête appuyée sur un gros baril qu'il avoit vuidé tout entier, & il comptoit bien goûter en paix les douceurs d'un sommeil tranquille. L'audacieux Sarasin lui coupe la tête, & le vin dont son corps étoit rempli sort à gros bouillons avec son sang. Il buvoit encore en songe, pendant qu'il recevoit le coup mortel. Auprès de Grillus, Cloridan étend en deux coups Andropone & Conrad, l'un Grec, l'autre Allemand. Ils avoient passé la plus grande partie de la nuit à table & au jeu. Heureux s'ils eussent veillé jusqu'à ce que le soleil de retour des Indes, eût reparut sur notre horizon : mais le destin ne pourroit plus rien sur les hommes s'ils savoient prévoir l'avenir. Tel qu'un lion, pressé par la faim,

étrangle, déchire & dévore un foible troupeau, qu'il a surpris dans son parc; ainsi le cruel Sarasin égorge & massacre les Chrétiens plongés dans le sommeil.

L'épée de Médor ne reste point oisive, mais il dédaigne de la tremper dans un sang abject. Il cherchoit des yeux quelque illustre victime, lorsqu'il apperçut le duc d'Albret, qui s'étoit endormi dans les bras de sa maitresse. Ils se tenoient si étroitement serrés que l'air n'auroit pas pu passer entr'eux. D'un seul coup Médor abat ces deux têtes. O douce mort! ô sort digne d'envie! leurs ames aussi intimement unies que l'avoient été leurs corps, parvinrent sans doute ensemble dans le séjour destiné aux fideles amans. Il tue ensuite Malinde & Ardalice, tous deux fils du comte de Flandres; Charles qui les avoit vu revenir l'épée teinte du sang des ennemis, les avoit fait tous deux chevaliers sur le champ de bataille; il leur avoit aussi promis des terres dans la Frise, & il les leur auroit données; mais l'épée de Médor le dégagea de sa parole. Ils avoient déja pénétré jusqu'aux logemens des Paladins, dont les pavillons environnoient celui de l'empereur, & qui y faisoient

la garde chacun à leur tour. Ils ne pouffent pas plus loin le carnage, & ils fe retirent, dans la crainte que parmi un fi grand nombre de guerriers il ne s'en trouve quelqu'un d'éveillé.

Ils auroient pu fe charger d'un riche butin; mais contens de fe tirer eux-mêmes d'un fi grand danger, ils prennent le chemin qu'ils croient le plus fûr. Cloridan précède Médor, & bientôt ils arrivent fur le champ de bataille, où au milieu des débris des lances, des épées, des flèches & des boucliers, le pauvre & le riche, le roi & le fujet, l'homme & le cheval, font étendus confufément fur la terre abreuvée de fang. Dans l'horrible mêlange des cadavres dont cette vafte plaine étoit couverte, ils pouvoient faire d'inutiles recherches pendant le refte de la nuit, fi la lune propice aux vœux de Médor, n'eût daigné diffiper les nuages qui couvroient fon difque. Ce fidèle Sarafin tourne pieufement fes yeux vers le le ciel, les fixe fur l'aftre de la nuit, & lui adreffe cette prière : Vénérable Déeffe, honorée à fi jufte titre par nos pères fous trois noms différens, toi qui revêtue de diverfes formes, fais éclater tour-à-tour ta beauté dans le ciel, fur la terre & dans les

enfers, ô toi qui pourſuis les hôtes des forêts juſques dans leurs retraites les plus inacceſſibles, fais-moi découvrir le corps d'un prince, qui pendant ſa vie imita tes goûts & tes vertus! Dans le moment, ſoit que le hazard le voulut ainſi, ſoit qu'une auſſi fervente prière méritât d'être exaucée, la lune écarte les nuages, & paroît plus belle & plus claire que lorſqu'elle ſe jetta dans les bras d'Endimion. Cloridan & Médor découvrent Paris, les deux camps, la plaine, & dans le lointain les collines de Montmartre & de Montlhéry. La lumière ſembla beaucoup plus vive à l'endroit où le corps du fils d'Almont étoit étendu.

Médor, qui le reconnoît à l'éclat de ſes armes, écartelées de blanc & de rouge, y court en pleurant. Il ſe proſterne aux pieds de ce maître adoré, qu'il arroſe de ſes larmes, & ſa douleur s'exhale par des plaintes ſi tendres, & par des gémiſſemens ſi touchans, que les vents ſuſpendent leur courſe pour l'écouter. Cependant il modère l'expreſſion de ſes regrets, qui ſe font à peine entendre, non qu'il ſoit retenu par le ſoin de conſerver ſa vie : dans ces affreux momens, il la déteſte & voudroit la perdre mille fois, mais il craint d'être troublé

dans l'exécution de son généreux dessein. Enfin ils chargent le corps du roi sur leurs épaules, & se partagent cet honorable faix. Ils hâtoient leurs pas autant que le leur permettoit ce précieux fardeau. Déjà le dieu de la lumière étoit prêt à chasser les étoiles du ciel & les ténèbres de dessus la face de la terre. Zerbin à qui son grand cœur ne permettoit pas de se livrer au repos, lorsqu'il pouvoit acquérir de la gloire, revenoit dans le camp aux premières clartés de l'Aurore, après avoir poursuivi pendant toute la nuit une partie de Maures. Il avoit avec lui quelques cavaliers qui apperçurent de loin les deux amis, & qui aussitôt marchèrent à eux animés par l'espérance du butin. Mon cher Médor, dit alors Cloridan à son compagnon, il faut nous débarasser de ce fardeau, & faire tous nos efforts pour nous sauver. Il ne seroit pas sage de perdre deux hommes vivans pour conserver un mort. A ces mots il abandonna le corps de Dardinel, croyant que Médor en alloit faire autant. Mais cet infortuné, qui aimoit beaucoup plus son prince, resta seul chargé de tout le poids.

Cloridan couroit de toutes ses forces, comme si

ſi ſon ami eût été à ſes côtés, ou derrière lui. S'il eut cru l'abandonner au milieu de ſes ennemis, il ſe fût plutôt expoſé à mille morts, que de le quitter un ſeul moment. Les ſoldats de Zerbin qui veulent faire ceux-ci priſonniers, ou les tuer, ſe répandent de tous côtés dans la plaine, & ſaiſiſſent les paſſages par où ils pouvoient s'échapper. Zerbin eſt encore plus actif, car à leur crainte, il ne doute pas que ce ne ſoit des ennemis. Non loin de cet endroit, étoit alors une antique forêt plantée d'arbres fort ſerrés, & hériſſée de brouſſailles. D'étroits ſentiers, praticables pour les ſeules bêtes féroces, en formoient une eſpèce de labyrinthe. Les deux Saraſins eſpèrent y trouver un azile, & ſe dérober ſous l'épaiſſeur de ſes ramaux. Mais ceux qui prennent plaiſir à mes chants, voudront bien remettre à une autre fois la ſuite de cette hiſtoire.




Biblioteca Nazionale V.E. III
NAPOLI

Ch.re XIX



[illegible] N. Ponce

CHANT XIX.

JAMAIS personne ne fait par qui il eſt réellement aimé, tant qu'aſſis au haut de la roue de la Fortune, cette déeſſe le comble de ſes faveurs; car alors il ſe voit environné de véritables & de faux amis, qui tous s'empreſſent également de lui témoigner leur zèle; mais lorſque les malheurs ſuccèdent aux proſpérités, la foule ſervile des adulateurs diſparoît, l'ami ſincère reſte ſeul, plus conſtant que jamais, & vous aime même après votre mort. Si le cœur pouvoit ſe voir ainſi que le viſage, tel homme puiſſant dans les cours, changeroit bientôt de ſort contre l'infortuné qu'il accable de ſon crédit, & ſouvent d'obſcurs particuliers paroîtroient aux premiers rangs, tandis que des grands ramperoient dans la foule. Mais retournons au fidèle & beau Médor, qui aima ſon prince pendant ſa vie & après ſon trépas.

L'infortuné cherchoit à ſe cacher dans l'épaiſſeur de la forêt, mais le lourd fardeau qui l'accabloit rendoit tous ſes efforts inutiles. Comme

il ne connoiſſoit pas le pays, il ſe trompe de route; & s'engage dans des brouſſailles dont il ne ſauroit ſe débarraſſer, tandis que ſon compagnon plus agile, s'eſt déja mis en ſûreté. Il étoit même ſi éloigné des ennemis qu'il n'entendoit plus le bruit de ceux qui le pourſuivoient : mais lorſqu'il ne vit plus Médor, il ſentit que tout ce qui l'attachoit à la vie lui manquoit. Ah ! ſe dit-il à lui-même, comment ai-je pu être aſſez imprudent, aſſez hors de moi-même pour venir ici ſans toi, mon cher Médor, & ſans ſavoir en quel tems, & dans quels lieux je t'ai abandonné ? Auſſitôt il ſe rengage dans les routes tortueuſes de cette obſcure forêt, retourne ſur ſes pas, & court au-devant de la mort qui l'attend. Déjà ſon oreille eſt frappée par le pas des chevaux & par la voix menaçante des ennemis, il entend ſon ami, il le voit au milieu des ennemis, il eſt ſeul à pied & une foule de chevaux l'environnent. Zerbin crioit qu'on l'arrêtât. L'infortuné jeune homme tourne de tous côtés pour éviter ſon affreux deſtin. Tantôt il ſe cache derrière un chêne, tantôt derrière un autre arbre, ſans jamais ſe ſéparer de ſon fardeau. Enfin, voyant qu'il ne peut plus le conſer-

ver, il le pose sur l'herbe, & il erre aux environs. Telle une ourse forcée par une troupe intrépide de chasseurs dans le creux d'un rocher son repaire, est agitée des mouvemens les plus contraires. Sa férocité naturelle l'engage à déployer ses ongles & à les ensanglanter; mais l'amour maternel attendrit son cœur, & malgré son courroux la ramène aux doux objets de sa tendresse.

Cloridan qui ne sait comment secourir son ami, veut mourir à ses côtés; mais immoler auparavant plusieurs de ses ennemis. Il pose sur son arc un de ses traits les plus aigus, & de la retraite où il s'étoit caché, il en perce le cœur d'un Ecossois, qui tombe mort sur la place. Tous se tournent du côté d'où est parti la flèche homicide, mais dans le moment il en décoche une autre qui en étend un second à côté du premier. Cet infortuné demandoit à haute voix d'où étoit parti le coup, & lui-même est atteint à la gorge d'une flèche, qui le prive à la fois de la vie & de la parole. Zerbin ne peut plus se contenir. Transporté de colère, il court sur Médor. Traître! lui dit-il, tu vas porter la peine de ce double crime. En même-tems il saisit d'une main courroucée l'or de ses

beaux cheveux, & l'entraîne avec violence vers lui ; mais la beauté du jeune Sarafin le touche de compaffion, & arrête fon bras prêt à le frapper. Médor a recours aux prières. Seigneur, lui dit-il, au nom du Dieu que vous adorez, ne foyez pas affez cruel pour me refufer de couvrir d'un peu de terre le corps de mon roi. Je n'implore pas votre pitié pour moi-même, dipofez de mes jours, dès que j'aurai rendu ces derniers devoirs à mon maître. Si vous vous faites un plaifir barbare d'abandonner aux avides vautours, les cadavres de vos ennemis, livrez-leur mes membres fanglans, mais permettez-moi de donner la fépulture au vaillant Dardinel.

Ainfi s'exprimoit Médor, d'un air fi tendre & d'un ton fi attendriffant, qu'il eut touché des rochers. Zerbin, toujours fenfible à l'amour & à la compaffion, fentoit fon cœur s'émouvoir, lorfqu'un foldat féroce fans égard pour fon général, porte un coup de lance à ce fuppliant, & lui perce fa poitrine délicate au-deffous de l'épaule. Zerbin eft d'autant plus indigné d'une cruauté fi révoltante, qu'il voit le jeune Sarafin tomber à fes pieds avec toutes les apparences de la mort.

Tu vas être vengé, s'écrie-t-il; & sur le champ il se retourne sur le soldat qui l'avoit frappé : mais celui-ci profitant de l'instant, avoit déja pris la fuite.

Cloridan qui voit Médor étendu sur la terre, sort de sa retraite, jette au loin son arc & son carquois, & fond sur les ennemis l'épée à la main, plutôt pour y mourir que dans l'espérance de venger Médor d'une manière égale à sa fureur. Bientôt, percé de mille traits, son sang coula de toutes parts ; & lorsqu'il sentit ses forces lui manquer, il se laissa tomber à côté de son cher Médor. Les Ecossois suivirent leur prince dans les vastes forêts où son courroux l'entraînoit. Des deux Sarasins, l'un étoit mort, l'autre alloit expirer. Le jeune Médor étoit étendu sur la terre où son sang couloit à gros bouillons de sa large blessure. Un prompt secours pouvoit seul le rappeller à la vie, lorsque le hazard amena dans ces lieux une personne vêtue en bergère, & simplement parée; mais dont la beauté, l'air noble, l'aisance & la dignité des manières trahissoit son illustre extraction : nous avons été si longtems sans nous en entretenir, qu'à peine la reconnoissez-vous.

Eh bien, c'étoit Angélique, la fille altière des rois du Cathai.

Lorſqu'elle eut recouvré l'anneau que Brunel lui avoit dérobé, ſon orgueil & ſa fierté s'accrurent au point que dans le monde entier rien ne lui paroiſſoit digne d'elle; elle marchoit ſeule, & elle n'auroit pas voulu du plus illuſtre chevalier pour compagnon. Elle ne ſauroit penſer ſans rougir qu'autrefois elle a permis à Roland & à Sacripant de porter le titre de ſes amans. Elle reſſent la plus vive indignation au ſouvenir des feux dont elle a brûlé pour Renaud, & ſe croit avilie d'avoir placé ſon cœur dans un ſi bas lieu. L'amour irrité de ſes dédains préſomptueux, ne veut pas les ſouffrir plus longtems. Il ſe place en embuſcade auprès de Médor, tire une flèche de ſon carquois, l'ajuſte ſur ſon arc, & attend Angélique. A la vue de cet aimable jeune homme, bleſſé, languiſſant, & qui, prêt à rendre le dernier ſoupir, ſe plaignoit plus d'être obligé de laiſſer ſon maître ſans ſépulture, que de ſon propre malheur; elle ſent la pitié ſe gliſſer par des routes inconnues dans ſon cœur juſqu'alors inſenſible. Elle s'attendrit encore plus au récit de ſa funeſte aventure. Habile

dans l'art de guérir les plaies qu'on lui avoit enseigné dans les Indes, où cette ſcience ſalutaire, auſſi honorée qu'elle eſt utile, ſe tranſmet ſans beaucoup d'études, des peres aux enfans, elle en repaſſe dans ſa mémoire toutes les reſſources, & ſe diſpoſe à rendre la vie à Médor par le ſecours des ſimples. Elle ſe rappelle d'avoir remarqué dans une riante prairie, une plante, dont les effets merveilleux étanchent le ſang & calment l'irritation, ainſi que les douleurs des plaies les plus profondes. Elle la retrouve promptement, la cueille, & revole vers Médor.

En revenant elle rencontra un berger qui parcouroit le bois monté ſur un cheval. Il cherchoit une geniſſe qui depuis deux jours avoit quitté le troupeau, & s'étoit égarée dans la forêt. Elle l'engage à venir avec elle à l'endroit où Médor perdoit ſes forces avec ſon ſang. Il en avoit déjà tant répandu, qu'à peine lui reſtoit-il un ſouffle de vie. Auſſitôt Angélique deſcend de cheval, ainſi que le berger; elle broie entre deux cailloux les ſimples qu'elle a apportées; de ſes mains délicates elle en exprime le jus dans la plaie, & en frotte toutes les parties voiſines. La vertu de cette

lui lance des beaux yeux & des tresses blondes de Médor, font dans son cœur de profondes plaies. Elle se sent transir & brûler. Ses feux redoublent à tout instant, & cependant moins occupée de son mal, que de l'état de Médor, elle s'oublie, & ne pense qu'à rendre la santé à celui qui lui cause de si cruels tourmens. Sa plaie se ferme & se cicatrise, mais celles de la princesse s'ouvrent & s'aigrissent de plus en plus. Il guérit, & elle languit dévorée par une fièvre, qui tour à tour la glace & l'embrâse. Chaque jour ajoute un nouvel éclat à la beauté du jeune Sarasin; celle d'Angélique se flétrit & s'évanouit comme de la neige exposée dans un jour d'été aux rayons du soleil. Si elle ne veut mourir consumée de desirs, il faut qu'elle ait recours aux plus prompts remèdes. Elle ne croit pas devoir attendre que l'objet de ses feux la presse de consentir à ce qu'elle souhaite si ardemment. Les liens de la pudeur sont rompus, le joug de la sévère décence est secoué. Ses discours sont aussi peu retenus que ses regards, & elle implore la pitié de celui qui ne savoit peut-être pas l'avoir blessée.

O comte Roland ! ô roi de Circassie ! que vous

fert cette valeur si renommée ? cette gloire dont vous faites tant de cas, & votre soumission aux volontés de cette maîtresse impérieuse ? Avez-vous jamais été récompensés par la plus légère faveur, de vos hommages, de vos services, & de tout ce que vous avez enduré pour elle ? Illustre Agrican, quel feroit votre dépit, si vous pouviez revenir sur la terre, & y voir dans cet état la fière beauté qui repoussoit votre tendresse par des dédains si cruels & si outrageans. Et vous, Ferragus, ainsi que mille autres, dont je ne parle pas, qui vous êtes exposés à tant de dangers pour cette ingrate, combien ne feriez-vous pas piqués de la voir entre les bras de Médor. Angélique lui laisse cueillir cette rose intacte jusqu'alors, & qu'aucune main téméraire n'avoit osé flétrir. Pour rendre ses faveurs plus légitimes, elle voulut s'unir avec lui par les liens du mariage. Cette cérémonie, dont la femme du berger accomplit les rites sacrés, se fit sous les auspices de l'amour avec tout l'appareil possible dans ce lieu champêtre. Les deux amans restèrent plus d'un mois à gouter en paix dans cette tranquille retraite les douceurs de leur himénée. Angélique ne respiroit



Cipriany delin. *Bartolozzy Sculp.*

que pour Médor, elle n'étoit occupée que de lui ſeul. Elle le voyoit à tout inſtant, & elle étoit toujours plus empreſſée de le revoir. Jour & nuit, ce beau jeune homme étoit à ſes côtés, ſoit qu'elle reſtât dans la demeure du berger, ſoit qu'elle parcourut les ombrages qui l'environnoient. Le ſoir & le matin ils erroient ſur les bords d'un clair ruiſſeau, ou dans des prairies émaillées de fleurs pendant les ardeurs du midi. Ils ſe retiroient ſous quelque grotte, ſans doute auſſi favorable à leurs plaiſirs, que celle qui, témoin diſcret des amours d'Enée & de Didon, leur offrit un azile contre un orage ſubit. Au milieu de ces délices, s'ils voient un arbre qui couvre de ſon feuillage naiſſant les bords fleuris d'une fontaine, ou d'un clair ruiſſeau, le fer à la main ils gravent ſur ſon écorce l'hiſtoire de leurs amours. On la lit ſur les rochers dont la dureté n'eſt pas impénétrable, & dans la demeure du berger, les murs préſentent de tous côtés les noms d'Angélique & de Médor enlacés de mille & mille manières.

Après avoir fait un aſſez long ſéjour dans cet endroit, Angélique réſolut de retourner dans ſon royaume pour y mettre ſur la tête de Médor la

brillante couronne du Cathai. Depuis longtems elle portoit au bras un braſſelet d'or enrichi de pierres précieuſes, qu'elle avoit reçu de Roland comme un témoignage de ſon amour. La fée Morgane l'avoit donné au beau Ziliante dans le tems qu'elle le tenoit renfermé au fond d'un lac. Lorſque Roland l'eut délivré par ſon courage, Monodant, pere de ce jeune homme, fit préſent du braſſelet à ſon libérateur, qui l'accepta dans le deſſein de l'offrir à la ſouveraine de ſes penſées, à la belle Angélique. Depuis ce tems elle l'avoit toujours ſoigneuſement gardé, non par attachement pour celui dont elle le tenoit, mais à cauſe de ſon grand prix & de la beauté du travail. Je ne ſaurois vous dire par quel moyen elle le conſerva dans l'iſle des Pleurs, lorſque les barbares habitans de cette contrée fatale aux étrangers, l'expoſèrent nue ſur le rivage pour y être dévorée par le monſtre marin. Comme elle n'avoit pas d'autre moyen de récompenſer l'honnête berger & ſa femme du zèle & des ſoins avec leſquels ils les avoit ſervi depuis qu'ils habitoient ſous leur toit, elle détacha le braſſelet de ſon bras, & les pria de l'accepter comme une mar-

que de sa reconnoissance. Elle prit ensuite avec son amant le chemin des montagnes, qui séparent la France de l'Espagne. Leur intention étoit de se rendre à Valence ou à Barcelone, & d'y attendre l'occasion de s'embarquer pour le Levant. De la cime élevée des Pyrénées, ils virent la mer au-dessous de Girone, & côtoyant ses rivages sur la gauche, ils marchèrent droit à Barcelone : mais avant d'arriver ils rencontrèrent un fou qui avoit le visage couvert de fange, ainsi que le reste du corps. Il voulut se jetter sur eux, ainsi qu'un chien se jette sur un étranger, & il leur causa les plus vives allarmes, ainsi que vous le saurez dans un autre moment ; mais à présent il faut nous entretenir de Marfize & de ses compagnons de voyage.

Epuisés de fatigue, & à tout instant la mort devant les yeux, ils avoient bien de la peine à résister à la violence des flots. La fortune toujours implacable devenoit encore plus menaçante, & l'horrible tempête, qui continuoit depuis trois jours, ne paroissoit pas disposée à s'appaiser. L'onde même & les vents redoublant de fureur, fracassent les mâts & les antennes, ou s'ils en laissent subsister quelque partie, les matelots épouvantés

l'abattent à grands coups de hache, & la jettent dans la mer. L'un penché sur une carte, observe sa route à la foible lueur d'une lampe mal assurée, d'autres dans la sentine, sous la poupe & sous la proue, l'œil fixé sur le sable qui indique les heures, reviennent à des tems marqués, s'informer de l'espace qu'a parcouru le navire, & du chemin que le vent lui fait prendre. Chacun accourt ensuite, sa carte à la main, au milieu du vaisseau, où le pilote rassemble tout l'équipage pour prendre un parti, d'après les observations communes. Nous sommes près de Limisso, dit l'un, qui pense avoir trouvé des bancs de sable avec sa sonde; un autre a découvert les rochers aigus où se brisent tant de vaisseaux près de Tripoli. Quelques-uns, les larmes aux yeux, s'écrient qu'ils sont perdus au milieu des écueils de Satalie. Chacun raisonne d'après ses idées, mais tous sont agités d'une égale frayeur. Le troisième jour le vent redouble encore, & la mer devient plus terrible. Un tourbillon brise le trinquet & le précipite dans la mer, un autre emporte le gouvernail. Pour ne pas trembler dans ces terribles momens, il eut fallu avoir le cœur de marbre &

environné

environné d'un triple acier. L'intrépide Marfize elle-même convint qu'alors elle fut effrayée. On fit vœu d'aller en pélerinage au mont Sinaï, à S. Jacques de Compoftelle, à Rome, au S. Sépulcre, à Notre-Dame de Mont-Serrat, & dans tous les autres lieux célèbres par la piété des fidèles. Cependant le vaiffeau battu par l'orage, ébranlé dans toutes fes parties, tantôt fe perd dans les nues, tantôt retombe dans les plus profonds abîmes. Pour le rendre plus léger, le pilote avoit déja fait couper l'artimon. On jette dans la mer tous les fardeaux qui chargent la proue, la poupe, & les côtés du navire. On vuide les chambres & les hunes. L'avare mer engloutit les plus riches marchandifes. Les uns font agir les pompes, & rendent à la mer fes ondes prêtes à les fubmerger: d'autres parcourent la fentine, & rafermiffent les bois ébranlés par la tempête.

Ils pafferent quatre jours & quatre nuits dans ces agitations & dans ces travaux, & pour peu que la mer eut continué fes fureurs, ils en étoient les victimes. Mais enfin les feux fi defirés de S. Elme parurent, l'extrémité de la proue, car il n'y avoit plus de mâts ou d'antennes où ils puffent fe

poser. A la vue de cette lueur si pure, l'espoir renaît dans le cœur de tous les navigateurs ; ils se posternent, & demandent au ciel, les yeux baignés de larmes, & d'une voix tremblante, qu'il daigne calmer les flots. Bientôt la tempête qui les avoit si cruellement tourmentés cessa, les vents de l'est & du nord s'appaisèrent ; celui du sud devenu le seul tiran de ces mers y règne avec furie, & le souffle impétueux qui s'échappe de ses joues gonflées, forme sur les ondes des courans si rapides que le navire fend les flots plus promptement qu'un faucon sauvage ne fond sur sa proie du plus haut des airs. Le pilote craint d'être emporté au-delà des limites du monde, ou précipité dans l'abîme des mers. A tant d'impétuosité il oppose toutes les ressources de son art, & parvient à diminuer la violence des mouvemens qui l'entraînent. Ces précautions, mais encore plus l'heureux augure des feux qui avoient éclairé la proue sauvèrent le navire, qui cingloit alors sans danger en pleine mer. Enfin il entra dans le Golphe d'Ajazzo, du côté de la Sirie, & se trouva sur le champ au-dessous d'une grande ville, & si près du rivage, que l'on découvroit du vaisseau les

fortifications qui défendoient l'entrée du port. A ce fatal aspect le vieux patron pâlit, il ne vouloit pas aborder dans ce port, & il ne pouvoit l'éviter, car son vaisseau privé de mâts & d'antennes, & dont l'assemblage étoit ébranlé par les secousses réitérées d'une si horrible tempête, n'étoit en état, ni de fuir, ni de rester en pleine mer. D'un autre côté, prendre terre en ce lieu, c'étoit s'exposer à une mort certaine, ou à une esclavage perpétuel; car tous ceux que leur inexpérience ou leur mauvais sort jettoient sur ces bords y perdoient la vie ou la liberté. Une longue délibération étoit encore plus dangereuse; pendant cet intervalle, les fiers habitans des côtes pouvoient venir attaquer le vaisseau peu propre à tenir la mer, & encore moins à combattre. Cependant Astolfe remarque l'irrésolution du pilote, & lui demande ce qui lui cause de si cruelles perplexités, & pourquoi il n'est pas encore entré dans le port? Celui-ci lui répond que toute cette côte est habitée par des femmes barbares, dont les loix sont de massacrer ou de réduire en servitude tous les hommes qui abordent dans ces lieux. L'unique moyen, ajoute-t-il, d'échapper à ce funeste

fort, eſt de vaincre à ſoi ſeul dix hommes qui vous attaquent à la fois, & de rendre femmes dix jeunes filles pendant la nuit ſuivante. Celui qui réuſſit dans la première entrepriſe, & qui échoue à la ſeconde, reçoit la mort, & ſes compagnons réduits à l'eſclavage, ſont condamnés aux travaux les plus vils. Mais s'il ſe trouve un héros capable de ſortir à ſon honneur de l'une & l'autre épreuve, il obtient la liberté de tous ceux qui ſont venus avec lui; mais non pas la ſienne. Il reſte dans l'Iſle, & y devient le mari de dix femmes qu'il choiſit à ſon gré.

Aſtolfe éclate de rire au récit des uſages biſarres de cette contrée. Sanſonet ſurvient, ainſi que Marfize, Aquilan & ſon frère; le patron leur expoſe de même les raiſons qui l'éloignent du port. J'aime mieux, diſoit-il, périr cent fois ſous les eaux, que de ſubir le joug infâme de la ſervitude. Les matelots & tous les paſſagers ſont du même avis; mais Marfize & ſes compagnons, bien ſûrs de n'avoir rien à craindre dans ce lieu, ainſi que partout où ils pourroient ſe ſervir de leurs épées, étoient d'un ſentiment contraire, & redoutoient bien moins les dangers de ce rivage, que les

fureurs de la mer. Ces cinq guerriers auroient déja voulu être à terre, mais Aſtolfe qui ſavoit que le bruit affreux de ſon cor effrayeroit ces belliqueuſes amazones, étoit celui qui témoignoit le plus hautement ſon deſir. Il s'élève une diſpute parmi l'équipage, dont les uns louent, les autres blâment cette réſolution; mais bientôt les plus forts l'emportent, & contraignent le patron d'entrer dans le port. Dès l'inſtant que l'on avoit découvert des remparts de cette ville barbare, le navire infortuné, on en avoit fait partir une galère armée en guerre & montée par un nombreux équipage. Elle vint droit à eux, lança ſes grappins ſur leur proue, les fit ſortir de cette mer perfide, & les entraîna dans le port, plutôt à force de rames qu'à l'aide de ſes voiles; car les divers détours qu'il leur falloit prendre pour gagner la terre leur rendoit le vent inutile. Cependant les chevaliers revêtent leur armure, ceignent leur glaive redoutable, & s'efforcent de calmer la frayeur du patron & du reſte de l'équipage.

Le port avoit & la forme d'une demi-lune, & plus de quatre milles de circuit. Son entrée, d'en-

viron ſix cens pas, étoit défendue par deux forts placés aux deux pointes du croiſſant. Il ne craignoit que le vent du ſud. La ville bâtie autour s'élevoit en amphithéâtre ſur le penchant d'une colline. Le navire parut à peine dans le port, que plus de ſix mille femmes déjà prévenues de ſon arrivée s'y trouvèrent l'arc à la main & armées de toutes pièces. Pour ôter aux étrangers tout eſpoir de fuir, on avoit déja fermé le canal par des vaiſſeaux & par de groſſes chaînes deſtinées à cet uſage. Alors l'une d'elles plus avancée en age que la Sybille de Cumes, ou que la mere d'Hector, fit appeller le patron, & lui propoſa de choiſir entre la mort & la ſervitude à laquelle ils étoient condamnés par les loix du pays. Vous n'avez, ajouta-t-elle, que ces deux partis à prendre ; il eſt vrai que ſi parmi vous, il ſe trouvoit quelqu'un aſſez vaillant pour vaincre à lui ſeul dix de nos maris, & rendre femmes dix de nos filles en une nuit, ce héros deviendroit notre prince, & vous pourriez pourſuivre votre route partout où bon vous ſembleroit, ou bien vivre libre avec nous, pourvu toutefois que ceux qui voudroient y reſter fuſſent en état de remplir les devoirs d'époux auprès de

dix femmes. Si au contraire votre champion ſuccombe ſous les efforts des dix ennemis qui l'attaqueront à la fois, ou ne ſe tire pas à ſon honneur de la ſeconde épreuve, il ſubira une mort honteuſe, & vous ſerez tous réduits à l'eſclavage.

La vieille, au lieu de la crainte qu'elle s'attendoit à inſpirer, ne trouva dans les chevaliers qu'une noble aſſurance & une généreuſe ardeur d'en venir aux mains. Chacun d'eux ſe promettoit bien de fournir l'une & l'autre carrière. Marfize, quoique peu propre à la ſeconde, n'en étoit pas moins déterminée, & comptoit ſuppléer par ſon épée à ce que la nature lui avoit refuſé. Le patron répondit pour l'équipage, qu'il avoit ſur ſon bord des guerriers prêts à leur tenir tête ſur le champ de bataille, & dans les doux combats de Cipris. A l'inſtant on laiſſe le vaiſſeau libre, le pilote s'approche du rivage, y attache ſes cables & jette le pont d'où les fiers chevaliers ſortent armés & montés ſur leurs courſiers. Ils s'avancent vers le milieu de la ville, où ils voient ces femmes altières, qui légèrement vétues, parcouroient les rues à cheval & rompoient des lances comme des guerriers. Les hommes ne pouvoient, ni chauſ-

ser l'éperon, ni ceindre l'épée, ni porter aucune autre arme, à l'exception de dix, choisis parmi les plus vaillans selon leurs usages. Tous les autres, vêtus de longues robes qui traînoient jusqu'à terre & les rendoient efféminés & paresseux, manioient l'aiguille, la trame ou le fuseau. Quelques-uns que l'on enchaînoit étoient destinés à labourer la terre & à garder les troupeaux.

Les chevaliers déterminés à choisir par le fort celui qui pour le salut commun, mettroit à mort en champ clos les dix chevaliers, & remporteroit ensuite le prix d'une lutte plus douce, mais non moins difficile, refusoient de mêler à leur nom celui de la vaillante Marfize, parce qu'il lui étoit impossible de sortir victorieuse du second assaut; mais elle voulut absolument tirer au sort, & ce fut sur elle qu'il tomba. On m'arrachera la vie, leur dit-elle, avant de vous enlever votre liberté, mais comptez sur cette épée; ainsi que celle d'Alexandre, elle saura me tirer d'embarras & couper ce nouveau nœud gordien. Je suis sûre qu'à l'avenir personne n'aura plus à se plaindre de cette contrée fatale aux étrangers. Ses compagnons qui ne pouvoient lui contester les droits

que le ſort venoit de lui donner, abandonnent à ſa valeur le ſoin de conſerver leur liberté : & ſur le champ elle entra dans la lice armée de toutes pièces pour ſoutenir le premier combat.

Dans la partie la plus élevée de la ville, il y avoit une place de forme circulaire, entourée de ſiéges diſpoſés en gradins. Cette enceinte fermée par quatre portes, n'étoit deſtinée qu'à la lutte, aux combats, à la chaſſe & aux autres exercices du corps. Elle fut bientôt remplie par la foule de ces femmes belliqueuſes, & Marfize y parut montée ſur un cheval gris, dont la peau étoit marquetée de taches & de petites étoiles. Il avoit la tête petite, l'œil vif, l'allure ſuperbe. Norandin l'avoit choiſi dans Damas entre mille, comme le plus beau, le plus léger à la courſe & le plus vigoureux dans les combats ; il l'avoit orné de harnois magnifiques, & en avoit fait préſent à Marfize. Elle entra dans la place par la porte qui donnoit du côté du midi. Elle n'y reſta pas longtems ſans entendre le ſon aigu des trompettes qui annonçoient l'arrivée des guerriers qui devoient la combattre : & preſqu'auſſitôt elle les vit paroître par la porte du nord. Le chevalier qui marchoit à leur

tête paroiffoit avoir à lui feul plus de valeur que tous les autres. Il étoit monté fur un grand cheval plus noir que le finiftre corbeau partout le corps, à l'exception du front & du pied gauche de derrière, où l'on appercevoit quelques poils blancs. Ses armes & fes vêtemens étoient de la même couleur. Par ces livrées lugubres, il vouloit faire comprendre qu'il étoit auffi éloigné du bonheur, que les ténèbres le font de la lumière. Dès que le fignal du combat fut donné, neuf de ces guerriers baifsèrent leur lance en même tems, mais le chevalier aux armes noires dédaignant un femblable avantage, aima mieux manquer aux loix de la contrée, qu'à celles de l'honneur, & fe tint à l'écart occupé à confidérer quel feroit l'iffue d'un combat fi inégal.

Le courfier de Marfize la porte impétueufement contre fes ennemis, & dans fa courfe elle met en arrêt une groffe lance dont quatre hommes auroient eu de la peine à foutenir le choc. Elle l'avoit choifie au fortir du vaiffeau entre plufieurs comme la plus excellente. La fierté de fa marche fait pâlir tous les vifages & trembler tous les cœurs. Elle perça le fein du premier qu'elle ren-

contra, comme s'il eut été ſans armes. Cependant il lui avoit fallu traverſer ſa cuiraſſe, ſa cotte de mailles, & un gros bouclier armé d'un triple airain. Malgré tous ces obſtacles, le fer de la lance lui ſortit plus d'un pied par derrière les épaules, tant le coup étoit vigoureux. Elle laiſſa ſa lance dans le corps de cet infortuné & courut à toute bride ſur les autres. Elle heurta le ſecond avec tant de violence, & porta un ſi terrible coup au troiſième, qu'elle leur rompit les reins, & que tous deux tombèrent morts ſur la place. Le canon ne s'ouvre pas un plus large paſſage à travers les bataillons, que Marſize au milieu de cette troupe ennemie. On rompt pluſieurs lances ſur ſon armure, mais elle n'en eſt pas plus ébranlée qu'un mur ſolidement bâti ne l'eſt par le ballon qu'il repouſſe: l'acier de ſes armes, forgé dans les feux du Tartare, & trempé dans l'onde noire de l'Averne étoit impénétrable à tous les traits. Parvenue au bout de la lice, elle arrête ſon cheval, le fait retourner & le pouſſe impétueuſement. Elle les renverſe, les diſſipe, & plonge ſon épée dans leur ſang juſqu'à la garde. Elle fait voler la tête de l'un, abat le bras de l'autre, en atteint un troi-

sième au défaut des côtes, & le coupe si juste par le milieu du corps que son buste roule sur la poussière, tandis que ses jambes & ses cuisses restent sur son cheval. Telles on voit dans les temples ces demi-figures d'argent, & plus souvent de cire, appendues devant l'image vénérable d'un saint, par les étrangers ou les citoyens empressés de s'acquitter de leurs vœux, lorsque leurs ferventes prières ont obtenu la guérison qu'ils imploroient. L'un d'eux vouloit se soustraire par la fuite. Elle l'atteint avant qu'il soit au milieu de la lice, & d'un coup qui rend inutile tout l'art des enfans d'Esculape, lui fend la tête jusqu'à la poitrine. Enfin elle les tua tous les uns après les autres, ou les blessa de manière qu'étendus sur la terre ils ne pouvoient plus lui résister.

Le chevalier qui avoit conduit les neuf autres sur le champ de bataille, & qui se seroit cru deshonoré s'il eût profité d'un tel avantage contre un homme seul, s'étoit tenu à l'écart jusqu'à ce moment. Lorsqu'il vit que tous ses compagnons avoient succombé sous le bras de Marfize, il s'avança pour prouver que c'étoit son attachement aux loix de l'honneur qui l'avoit retenu, & non pas une lâche

crainte. Mais avant de commencer le combat, il haussa la main comme s'il avoit quelque chose à dire, & s'adressa ainsi à Marfize, qu'il étoit bien éloigné de prendre pour une femme. Illustre chevalier, les coups que vous venez de porter ont du fatiguer votre bras, & il ne seroit pas généreux de ma part d'exiger de vous dans ce moment de nouveaux efforts. Reposez-vous pendant le reste de la journée, j'y consens. Demain nous reparoîtrons sur le champ de bataille. Il y auroit peu d'honneur pour moi à me mesurer contre un adversaire dont les forces doivent être épuisées par un aussi rude combat. Les travaux des armes ne sont pas nouveaux pour moi, répondit Marfize, & j'espère vous apprendre à vos dépens, que ce bras ne se lasse pas si facilement. Je rends graces à votre générosité, mais je ne sens pas encore le besoin du repos, & le jour est si éloigné de terminer sa course, qu'il seroit honteux de passer tout ce tems dans l'inaction. Puisse mon cœur, répartit le chevalier, obtenir ce qu'il desire, aussi aisément que je vais vous satisfaire ; mais prenez bien garde que ce jour ne soit pas aussi long pour vous que vous le pensez. A ces mots il fait appor-

ter deux énormes lances, dont il laiſſe le choix à Marfize. Tous deux s'éloignent on même tems ; déjà ils ſont à l'endroit d'où ils doivent partir, & ils n'attendent plus que le ſignal. A peine le ſon de la trompette a frappé les airs, qu'ils s'élancent l'un ſur l'autre, & la terre tremble au loin ſous les pas de leurs chevaux.

Les ſpectateurs, le col tendu, l'œil fixe, oſent à peine reſpirer. Chacun voudroit déja ſavoir qui des deux adverſaires va ſaiſir la palme de la victoire. Marfize met ſa lance en arrêt, & veut en frapper ſon ennemi de manière qu'il ne ſe relève jamais. Le chevalier aux armes noires ne ſe promet pas moins de lui porter le coup mortel. Leurs lances qui ſe briſent en éclats juſqu'à la poignée paroiſſent d'un ſaule fragile, & non d'un robuſte chêne. Le choc de leur chevaux fut ſi terrible, que tous deux tombèrent à la fois, comme ſi la même faux leur eut coupé dans le même moment tous les muſcles des jarets. Mais leurs maîtres ſe débaraſſent promptement des étriers. Marfize qui dans ſa vie avoit fait vuider les arçons à plus de mille chevaliers ſans jamais être ébranlée ſur ſa ſelle, ne ſauroit revenir de ſon étonnement.

Le chevalier aux armes noires qui n'étoit pas moins inébranlable, eſt également ſurpris d'un accident auſſi nouveau pour lui.

A peine eurent-ils touché la terre qu'ils furent ſur leurs pieds, & prêts à recommencer le combat. Ils s'attaquent avec fureur de la pointe & du tranchant de leur épée. Ils en parent les coups, tantôt avec cette arme elle-même, tantôt avec leur bouclier; ou bien ils les évitent par des mouvemens rapides. Soit qu'ils s'atteignent, ſoit qu'ils ſe manquent, l'air agité ſiffle ou retentit au loin. Leurs boucliers ſemblent plus durs que des enclumes. Si le bras de Marfize eſt peſant, celui du chevalier aux armes noires n'eſt pas plus léger, & chaque adverſaire égal en force, en adreſſe, en valeur, ne donne pas un coup qui ne lui ſoit rendu. Dans le monde entier on ne trouveroit pas deux guerriers plus vaillans ni plus exercés aux combats. Les femmes qui contemplent depuis ſi longtems cet effroyable aſſaut, & qui ne remarquent dans les deux champions aucun ſigne d'affoibliſſement, ou de laſſitude, élèvent leur gloire au-deſſus de celle de tous les guerriers, & croient que ſans une vigueur plus qu'humaine ils ſeroient

déjà morts épuisés de fatigue. Quel bonheur pour moi, disoit en elle-même Marsize, que celui-ci ne se soit pas joint à ses compagnons; s'il m'eut alors attaqué, ma vie couroit le plus grand risque, puisqu'à présent j'ai tant de peine à lui résister. Ces réflexions ne l'empêchoient pas de porter de grands coups d'épée. Je suis trop heureux, disoit aussi son adversaire, de ce que ce guerrier n'a pas accepté mes offres. A peine puis-je me défendre contre lui, maintenant qu'il est fatigué d'un premier combat. Que serois-je devenu s'il eût eu le tems de reprendre toutes ses forces?

Le combat dura jusqu'au soir sans qu'on remarquât aucun avantage de part ou d'autre. Déjà même ils ne voyoient plus ou porter leurs coups, ni comment les parer, lorsque le chevalier, toujours civil, adressa encore le premier la parole à l'illustre Marsize, & lui dit : puisque la nuit qui survient si mal à propos, trouve entre nous la victoire indécise, je crois devoir vous laisser vivre jusqu'à ce qu'un nouveau jour nous éclaire. Si l'espace d'une courte nuit est tout ce que je puis accorder à la durée de vos jours, ne vous en prenez pas à moi, n'en accusez que les loix barbares

bares du ſexe qui règne en ces lieux. Le ciel qui voit tout, ſait combien je ſuis ſenſible à votre malheureux ſort, & à celui de vos compagnons. J'oſerai même vous offrir, pour cette nuit, un azile dans mon palais. Vous ne ſeriez en ſûreté ſous aucun autre toit ; car déja la troupe nombreuſe des femmes dont vous avez tué les maris, conjure contre vous. Apprenez que chacun de ceux à qui vous avez donné la mort étoit l'époux de dix femmes ; de ſorte que vous avez à redouter la vengeance de quatre-vingt-dix femmes, qui, ſi vous ne paſſez la nuit chez moi, profiteront de votre ſommeil pour vous attaquer. J'accepte volontiers vos offres, lui répondit Marfize, bien ſûre que votre loyauté égale votre valeur. Quant aux regrets que vous vous permettez ſur mon ſort, je ne vois pas qu'il ſoit plus à déplorer que le vôtre, & juſqu'à préſent vous n'avez pas, je penſe, eu lieu de vous promettre une victoire facile. Au reſte, ſoit que vous veuillez ceſſer ou pourſuivre ce combat, le terminer à la clarté du jour ou aux ténèbres de la nuit, vous me trouverez toujours prête auſſitôt & autant de fois que vous le ſouhaiterez.

Ainſi fut ſuſpendu ce combat juſqu'à ce que le ſoleil ſortît de nouveau des rives du Gange, ſans qu'on eût pu décider lequel de ces deux guerriers étoit ſupérieur à l'autre. Le chevalier aux armes noires s'approcha enſuite de l'air le plus civil d'Aquilan, de Griffon & de leurs deux amis, & les pria d'accepter ſon logement pour y paſſer la nuit. Ils ſe rendirent à ſon invitation ſans concevoir le moindre ſoupçon, & ils furent conduits, à la lueur de cent torches ardentes, dans un palais compoſé de pluſieurs appartemens magnifiquement ornés. La ſurpriſe des deux combattans fut extrême lorſqu'ils quittèrent leur caſque ; car le chevalier aux armes noires ne paroiſſoit pas avoir plus de dix-huit ans. Marfize étoit étonnée d'avoir trouvé tant de force & de vaillance dans un âge ſi tendre ; lui-même ne fut pas moins ſurpris lorſqu'il s'apperçut, aux long cheveux de la guerrière, que c'étoit contre une femme qu'il avoit ſoutenu un ſi rude combat. Auſſitôt ils ſe demandèrent & s'inſtruiſirent réciproquement de leurs noms. Vous aprendrez dans le Chant ſuivant quel étoit celui du jeune homme.




Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI



CHANT XX.

De tout tems les Belles ont fait des prodiges ſur le champ de bataille, ainſi que dans le temple ſacré des Muſes, & la ſplendeur de leur gloire s'eſt répandue dans le monde entier. Arpalice & Camille ſeront toujours célèbres par leur valeur & leur ſcience dans les combats. La lyre des Corinne & des Sapho les arrache à la nuit des ſiècles. Les femmes ont réuſſi dans tous les arts qu'elles ont voulu cultiver. L'hiſtoire des ſiècles paſſés en fournit mille preuves éclatantes; & ſi depuis longtems le monde eſt privé de leurs rares qualités, ce malheur, il faut l'eſpérer, ne durera pas toujours. Peut-être auſſi la jalouſie ou l'ignorance des écrivains leur a-t-elle dérobé les louanges qu'elles méritoient à ſi juſte titre. Pour moi j'en vois dans ce ſiècle pluſieurs ſe diſtinguer par des vertus & par des talens bien dignes d'exercer la plume des écrivains, qui en les tranſmettant aux races futures, impoſeront ſilence à la calomnie; & leur gloire en dépit de l'envie ſurpaſſera de beaucoup

celle de Marfize. Mais revenons à cette héroïne.

Elle veut bien se faire connoître au chevalier, pourvu qu'il lui apprenne aussi qui il est. Elle n'eut pas besoin de longs discours pour le mettre au fait de ses aventures. Je suis Marfize, lui dit-elle : ce nom fameux suffit : le monde entier savoit le reste. Le récit du chevalier aux armes noires ne pouvoit-être aussi concis. Mon origine, leur dit-il, vous est sans doute connue ; car dans la France, dans l'Espagne, & dans les brûlans climats de l'Inde, comme dans les régions glacées du Caucase, il n'est personne qui n'ait entendu parler de l'illustre maison de Clermont, dont est issu le chevalier qui a tué Almont, vaincu Clariel, Mambrin, & détruit leur empire. C'est de cet illustre sang que j'ai reçu le jour. Le duc Aimon connut ma mere dans un voyage qu'il fit sur les rives où le Danube se jette dans le Pont-Euxin par dix embouchures, & je suis le fruit de leurs amours. Depuis un an j'ai quitté ma mere pour venir en France, & m'y faire connoître de mes fameux parens. Mais les vents contraires qui m'ont jetté sur cette côte, m'ont empêché d'achever mon voyage. J'y suis retenu depuis plus de dix mois ; car dans mes

ennuis je compte les jours & les heures. Mon nom eſt Guidon le Sauvage, & je n'ai pas encore eu le tems de le rendre fameux par de hauts faits. En arrivant dans ces lieux, j'y tuai Argilan de Mélibée, ainſi que pluſieurs autres chevaliers qui l'accompagnoient. Je réuſſis également dans la ſeconde épreuve; de ſorte que je ſuis l'époux de dix femmes choiſies parmi les plus belles & les plus aimables. Je leur commande, ainſi qu'à toutes les autres; car elles m'ont remis le ſceptre de ces contrées, & je le garderai juſqu'à ce qu'il ſe trouve quelqu'un aſſez heureux pour me l'arracher avec la vie. Les chevaliers demandèrent enſuite à Guidon, pourquoi il y avoit ſi peu d'hommes ſur cette côte, & ſi contre l'uſage de tous les autres pays, ils y étoient ſoumis aux femmes. Depuis que j'habite ce ſéjour, répondit le jeune chevalier, j'en ai entendu répéter pluſieurs fois les raiſons, & puiſque vous deſirez les connoître, je vais vous les apprendre.

Lorſque, après quatre luſtres, les Grecs revinrent dans leur patrie (car vous ſavez que le ſiége de Troye dura dix ans, & que les vents contraires les retinrent dix autres années ſur les mers), ils

trouvèrent que leurs femmes ennuyées d'une si longue absence avoient, pour en adoucir les rigueurs, choisi de jeunes amans. Les maisons de ces braves guerriers étoient donc remplies d'une foule d'enfans dont ils n'étoient pas les peres. Ils pardonnèrent à leurs femmes d'un commun consentement, sentant bien qu'il leur avoit été impossible de passer un si longtems dans les horreurs du veuvage; mais les enfans, qui étoient le fruit de ces unions coupables, furent forcés de s'expatrier; car les époux légitimes ne voulurent pas les laisser vivre plus longtems à leurs dépens. Les uns furent exposés, les autres cachés par leurs meres, furent élevés secrettement. Les plus âgés se partagèrent en plusieurs troupes & quittèrent le pays. Les uns prirent le parti des armes, les autres s'appliquèrent aux sciences & aux arts, plusiéurs cultivèrent la terre, quelques-uns servirent dans les cours, d'autres conduisirent les troupeaux. Enfin chacun se choisit un état d'après ses goûts, ou le sort que le ciel lui destinoit.

Dans le nombre de ces jeunes gens étoit un fils de la cruelle Clytemnestre. Il avoit à peine dix-huit ans, & il étoit frais comme le lys, ou comme la

rose qui vient d'éclore sur sa tige épineuse. Il arma un vaisseau qui lui appartenoit, & accompagné de cent jeunes gens choisis parmi les plus braves de son âge, il se mit à courir les mers dans l'espérance du butin. Les Crétois, qui venoient de chasser de leur isle Idomenée leur prince à cause de sa cruauté, & qui avoient alors besoin de troupes auxiliaires pour affermir leur puissance, prirent à leur solde le fils de Clytemnestre avec ses compagnons, & les mirent en garnison dans Dictinne. Parmi les cent villes dont s'énorgueillissoit la Créte, Dictinne étoit la plus riche & la plus agréable, peuplée de femmes charmantes qui ne respiroient que l'amour & les plaisirs, on y passoit ses heureux jours dans les ris & dans les jeux. De tout tems on y avoit accuilli favorablement les étrangers, ceux-ci n'y furent pas moins bien reçus, & ne tardèrent pas à s'introduire dans les maisons & à y dominer. Tous étoient jeunes, beaux, bienfaits; Phalante, c'est ainsi que se nommoit leur chef, les avoit choisis dans l'élite de la Grèce. Dès les premiers momens les cœurs de toutes les Crétoises volèrent au-devant d'eux; & dès qu'elles eurent reconnu par une douce expé-

rience, qu'ils n'étoient pas moins propres à satisfaire les desirs qu'à les inspirer, elles se passionnèrent pour eux au point de les préférer à ce qu'elles avoient de plus cher.

Mais bientôt un traité de paix termina la guerre, & les Crétois cessèrent de payer la solde a Phalante & à ses compagnons. Alors cette brillante jeunesse voulut quitter le pays. A cette nouvelle les dames de Créte furent plus affligées & versèrent des larmes plus amères que si leurs peres eussent expiré sous leurs yeux. Elles n'oublièrent rien pour retenir ces soldats, & ne pouvant y réussir elles prirent la résolution de les suivre. Elles abandonnent donc leurs peres, leurs époux, leurs enfans, se saisissent de l'or & des pierreries qui se trouvent dans leurs maisons, & partent si secrettement que dans la Créte personne ne soupçonne leur évasion. Phalante choisit si bien son temps, & le vent lui fut si favorable, qu'il étoit déja bien éloigné lorsque la Créte s'apperçut de sa perte. Après avoir parcouru les mers pendant quelque temps, la fortune les conduisit sur cette plage déserte. Ils s'y arrêtèrent pour y jouir sans inquiétude du fruit de leur crime. Les dix premiers jours se passèrent

dans l'ivresse & dans les délices de l'amour ; mais comme l'abondance amène souvent à sa suite le dégoût, sur-tout dans de jeunes cœurs, les Grecs résolurent d'un commun accord de vivre à l'avenir sans femmes & de se débarrasser de celles-ci, en partant sans leur en rien dire. Dévorés de la soif des richesses & fort économes dans leur dépense, ils craignoient les soins & les frais qu'entraîneroit un si grand nombre de concubines. Ils les abandonnèrent donc dans ces déserts & les quittèrent chargés de leurs dépouilles. Ils abordèrent ensuite dans la Calabre, où ils fondèrent la puissante cité de Tarente.

Les femmes qui se voyoient trahies par ceux pour qui elles avoient tout sacrifié, & en qui elles avoient tant de confiance, furent pendant quelque temps si consternées, qu'immobiles sur le rivage, on les eut prises pour autant de statues. Enfin, lassées de verser des larmes impuissantes, elles commencèrent à réfléchir, & à s'occuper des ressources qui leur restoient dans ce désastre. Chacune proposoit son avis. Les unes vouloient retourner en Créte, & étoient déterminées a se livrer au ressentiment de leurs peres & de leurs

époux offensés, plutôt que de périr de misère & de faim sur cette côte déserte, & dans ces bois sauvages. D'autres soutenoient qu'il valoit cent fois mieux se jetter dans la mer que de prendre ce parti, & que dussent-elles errer dans tous le monde comme de viles courtisannes, couvertes d'opprobres & réduites à la servitude, il ne falloit pas courir au-devant des supplices qu'elles n'avoient que trop mérités. Cette cruelle alternative, ainsi que bien d'autres propositions à-peu-près semblables, ne faisoit qu'ajouter à leur désespoir, lorsque l'une d'entr'elles qui n'avoit pas encore parlé se leva. C'étoit la plus jeune, la plus belle, la plus prudente de toutes. Elle s'appelloit Orontée, & descendoit de Minos. Sa faute étoit aussi la plus legère. Phalante avoit le premier touché son cœur, & elle avoit abandonné son pere pour suivre celui qu'elle regardoit comme son époux. Elle se leva, dis-je, & au feu de ses discours, ainsi qu'à la vivacité de ses regards, on reconnut l'indignation d'un cœur magnanime. Elle réfuta tous les avis de celles qui l'avoient précédée, & elle proposa le sien qui fut suivi.

Elle ne croyoit pas devoir quitter cette contrée,

dont le terrein lui paroissoit fertile & l'air pur & serein. Il étoit entrecoupé de fleuves & planté de forêts. La plaine voisine de la mer offroit aussi des ports, qui pendant les orages servoient de retraite à ceux qui faisoient le commerce de l'Egypte ou de l'Afrique. Cette position lui parut propre à se venger du sexe perfide, qui les avoit si cruellement outragées. Elle voulut que tout vaisseau qui seroit jetté sur les côtes par la tempête fût mis à feu & à sang, & qu'on ne laissât pas la vie à un seul homme de l'équipage. Cet avis réunit tous les suffrages. La loi fut portée sur le champ, & exécutée avec la plus grande rigueur. Dès que ces cruelles femmes voyoient le ciel se couvrir de nuages, guidées par l'implacable Orontée, qui étoit devenue leur reine, elles accouroient au bord de la mer, brûloient & pilloient les vaisseaux échouées sur les côtes, sans en laisser échapper aucun homme.

Ces fureurs vengeresses se soutinrent pendant quelques années; mais elles s'apperçurent bientôt que tant de cruauté étoit contraire à leurs desseins, & que si elles ne se formoient une postérité, l'on verroit bientôt s'éteindre avec leur

royaume la loi qu'elles vouloient éternifer. Elles en modérèrent donc un peu la rigueur ; & parmi tous les hommes, qui dans l'efpace de quatre années, eurent le malheur d'arriver fur ces bords, elles choifirent dix braves guerriers affez vigoureux, pour que chacun d'eux pût remplir en une feule nuit les devoirs d'époux auprès de dix d'entr'elles. Elles en firent mourir plufieurs, trop foibles pour foutenir une fi rude épreuve, & elles partagèrent leur lit & leur puiffance avec les dix vainqueurs, après les avoir fait jurer, que comme elles ils maffacreroient fans pitié tous les étrangers qui aborderoient fur cette côte. Ces femmes devenues meres de plufieurs enfans mâles craignirent bientôt que les hommes qu'elles déteftoient tant, ne finiffent par fe multiplier au point de leur enlever cet empire, auquel elles étoient fi attachées. Elles prirent donc dès leur enfance des précautions pour n'être jamais foumifes à ce fexe fait pour commander. La loi qui fut dictée par ces motifs ne permet pas à chaque mere de garder plus d'un fils. Elle ordonne d'étouffer les autres dans le berceau, ou de les éloigner pour jamais de la contrée en les vendant dans un autre

pays. Ils en envoient ainſi dans différens lieux, & chargent ceux qui les y tranſportent de les y échanger s'il leur eſt poſſible contre des filles du même âge, ſinon de s'en défaire à quelque prix que ce ſoit. Elles n'en éleveroient pas même un ſeul, ſi leur race pouvoit ſe perpétuer ſans ce ſecours. Telle fut la ſeule différence qu'admit cette loi entre leur propre ſang, & celui des étrangers. Ceux-ci furent toujours condamnés à la mort, mais on ne les maſſacra plus confuſément ſelon l'ancien uſage : on enfermoit dans une priſon tous ceux que l'on pouvoit faire priſonniers, & chaque jour on tiroit au ſort celui qui devoit être immolé ſur un autel dreſſé par les mains d'Orontée dans un temple conſacré à la Vengeance. Le ſort décidoit auſſi lequel de leurs dix époux devoit être chargé des cruelles fonctions de ce ſacrifice.

Longtemps après le jeune Elban, fameux par ſa vaillance, & qui deſcendoit d'Hercule, fut contraint de relâcher ſur ces rivages homicides. Comme il ne ſe méfioit de rien, il y fut arrêté ſans avoir le tems de ſe mettre en défenſe, & on l'enferma dans une obſcure priſon, où on le gar-

doit avec les autres, pour servir à son tour de victime. Il étoit si beau & si bien fait, il avoit tant de graces & tant d'attraits dans ses manières, une éloquence si douce & si persuasive couloit de ses levres de rose, qu'un tigre eut été attendri par ses discours. On en parla comme d'un prodige devant Alexandra, fille d'Orontée, qui parvenue à une extrême vieillesse vivoit encore. Elle avoit survécu à toutes celles qui avoient d'abord habité ces lieux. Il en étoit déja né dix fois plus, & leur puissance s'étoit accrue en proportion de leurs forces. Cependant toujours fidelles à leurs loix, elles se contentoient d'un seul mari pour dix d'entr'elles; & dix de leurs époux étoient choisis pour mettre à mort tous les étrangers.

Alexandra fut curieuse de voir ce jeune guerrier si vanté. Elle en obtint facilement la permission de sa mere qui l'aimoit tendrement. Elle le vit & l'entendit; mais elle prit tant de plaisir à le voir, à l'entendre, que lorsqu'elle voulut le quitter, elle sentit son cœur retenu par d'invisibles liens. Elle ne résista pas à une si douce violence, & son prisonnier devint son vainqueur. Si dans cette contrée, lui disoit Elban, de l'air le plus

tendre, votre ſexe étoit auſſi ſenſible à la pitié qu'il l'eſt partout ailleurs, j'oſerois vous conjurer, au nom de votre beauté, que rien n'égale, de me laiſſer une vie dont je voudrois vous conſacrer tous les momens; mais puiſqu'ici la douce voix de l'humanité ne ſe fait pas entendre aux cœurs, je ne vous demanderai point la vie. Je ſais trop combien mes prières ſeroient inutiles; mais du moins accordez-moi la grace de mourir en guerrier, les armes à la main, & ne ſouffrez pas qu'on me condamne à être immolé ſur un autel comme un vil animal.

L'aimable Alexandra, qui étoit attendrie juſqu'aux larmes par la compaſſion que lui inſpiroit ce beau jeune homme, lui répondit ainſi : Quelque cruauté qui règne dans ces lieux, ne croyez cependant pas que toutes les femmes y ſoient autant de furies; & quand cela ſeroit, vous deviez m'excepter ſeule de ce nombre. Si juſqu'à ce moment j'ai participé à l'inhumanité de mes compagnes, c'eſt ſans doute parce que je n'avois pas encore trouvé d'objet digne de toucher mon cœur; mais maintenant il faudroit qu'il fût plus féroce que celui d'un tigre, & plus dur que le

diamant pour ne pas se laisser émouvoir par tant de graces & de beauté. Que ne m'est-il possible d'enfreindre, au péril de ma vie moins précieuse que la votre, les loix barbares portées contre les étrangers; mais il n'est ici ni rang, ni pouvoir qui puisse vous sauver, & quelque légère que soit la grace que vous demandez, il vous sera difficile de l'obtenir. Cependant je ferai mes efforts pour qu'on vous accorde cette foible satisfaction; mais je crains bien que ce combat ne prolonge vos tourmens avec votre vie. Je me sens, reprit Elban, tant de force & de courage, que me fit-on attaquer par dix guerriers à la fois, j'espère les vaincre & les tuer, quand leurs corps feroient plus durs que le fer de leurs armes.

Alexandra ne répondit à ces mots que par un profond soupir, & partit le cœur percé de mille traits, dont les blessures étoient incurables. Aussitôt elle alla trouver sa mere à qui elle sut persuader de ne pas faire mourir Elban, s'il pouvoit à lui seul mettre à mort dix guerriers. Orontée assembla sur le champ son conseil, & y parla en ces termes :

Il est de notre intérêt de ne confier la garde de notre

notre port & de notre ville qu'au héros le plus vaillant. Mais pour connoître celui qui mérite ce choix, il faudroit éprouver tous ceux qui arrivent dans ces lieux; ce moyen nous éviteroit l'inconvénient de mettre en place un homme sans courage, & de faire mourir celui qui en a beaucoup. Il me semble donc qu'il seroit sage d'établir, que désormais tout homme qui sera jetté sur nos rivages aura le choix, d'être immolé dans le temple, ou de combattre seul contre dix guerriers. S'il est assez heureux pour les vaincre, nous pourrons alors lui confier en sûreté la garde de nos ports, sur lesquels il veillera continuellement avec neuf autres associés. Ce qui m'engage à vous proposer ce parti, c'est que nous avons à présent dans nos prisons un jeune guerrier qui se vante de défaire à lui seul dix des nôtres. S'il l'emporte sur un si grand nombre, il mérite bien que nous le conservions; si au contraire ses vains efforts ne montrent qu'une ardeur présomptueuse, il sera bien plus sévèrement puni de sa témérité. Tel fut le discours d'Orontée. L'une des plus avancées en âge lui répondit ainsi:

La principale raison qui nous a déterminé à

souffrir parmi nous quelques hommes, n'est pas le besoin que nous avons de leurs secours pour défendre nos états. Notre valeur, notre intelligence & nos ressources nous mettent en état de nous soutenir par nous-mêmes. Pourquoi faut-il que nous ne puissions pas nous reproduire de même sans leur assistance ? Mais comme sur ce point l'inflexible nature n'exauce pas nos vœux, nous nous sommes vu forcées de nous associer quelques hommes, mais en si petit nombre que jamais ils ne pussent reprendre l'empire que partout ailleurs ils ont usurpé sur notre sexe. Notre but dans cette loi ne fut pas de nous donner des défenseurs mais des descendants ; pourvu qu'ils remplissent dignement ce dernier objet, que nous importe leur vaillance ou leur peu de courage ? Il est même absolument contraire aux sages maximes de notre gouvernement, de souffrir parmi nous un aussi brave homme. Combien de femmes ne vaincroit pas celui qui seroit assez courageux pour donner la mort à dix hommes ? Si les dix que nous choisissons lui ressembloient, dès le premier jour ils nous asserviroient. Le moyen de conserver notre autorité n'est certainement pas de mettre les armes en

main du plus fort. Obfervez encore que fi le guerrier pour qui vous vous intereffez, a le bonheur de tuer fes dix ennemis, fa victoire privera de leurs epoux cent femmes dont les clameurs & les regrets ne feront que trop fondés. S'il veut échapper à fon malheureux fort, qu'il propofe d'autres moyens que celui de nous priver de dix jeunes hommes qui nous font fi néceffaires. Je lui pardondonnerois bien plus volontiers, s'il pouvoit remplacer à lui feul ces dix guerriers auprès de cent de nos femmes.

Tel fut le fentiment de la cruelle Artemire, & il ne tint pas à elle qu'Elban ne fût facrifié dans le temple de la fanglante déïté; mais Orontée qui vouloit favorifer fa fille, lui répliqua par tant & tant de raifons, & s'y prit de manière que fon avis l'emporta dans le fénat. La beauté & les graces de ce jeune homme, qui paffoit pour le guerrier le plus accompli de fon fiècle, émurent fi puiffamment en fa faveur le cœur des jeunes femmes, qui affiftoient à ce confeil, que les plus âgées voulurent en vain avec Artémire que l'on fuivît à la rigueur les anciennes loix. Elban fut même fur le point d'obtenir fa grace fans avoir

besoin d'un combat pour la mériter. On finit par la lui accorder, à condition qu'il vaincroit à lui seul ses dix adversaires, & qu'il rempliroit la nuit suivante les devoirs d'époux, non pas auprès de cent femmes, comme Artémire l'exigeoit, mais seulement auprès de dix. Le lendemain on le fit sortir de prison, & on lui donna un cheval & des armes à son choix. Il combattit contre les dix guerriers, & les mit tous à mort les uns après les autres. La nuit suivante fut destinée à la seconde épreuve, dans laquelle il n'eut pas un succès moins complet. Tant de valeur lui gagna le cœur d'Orontée qui le reconnut pour son fils, & lui donna en mariage Alexandra sa fille, & les neuf autres femmes avec qui il avoit passé la nuit.

Elle le laissa même hériter de ses états, conjointement avec la belle Alexandra sa fille, à condition, qu'ainsi que tous ses successeurs il feroit observer la loi qui condamne les infortunés qui abordent sur cette plage à être immolés dans le temple, ou bien à combattre contre dix guerriers. La même loi portoit que celui qui seroit assez heureux pour donner la mort aux dix guerriers, & qui pendant la nuit rendroit femmes

un égal nombre de filles, régneroit ſur ce peuple de femmes, & choiſiroit à ſon gré dix autres aſſociés avec leſquels il gouverneroit ſon empire, juſqu'à ce qu'un guerrier plus brave ou plus fortuné le lui enlevât avec la vie. Cet uſage barbare ſe maintient depuis plus de vingt ſiècles, & il ſe paſſe peu de jours ſans que quelque étranger ne ſoit ſacrifié dans le temple. Si quelqu'un d'eux veut, à l'exemple d'Elban, s'armer contre dix guerriers, & de tems en tems il s'en trouve d'aſſez courageux, ſouvent il laiſſe la vie dans le premier combat; mais ſur mille on n'en voit pas un ſortir à ſon honneur du ſecond. Quelques-uns cependant ont également réuſſi dans l'une & l'autre épreuve, mais il y en a eu ſi peu que les doigts ſont plus que ſuffiſans pour les compter. Argilon fut de ce petit nombre, mais il ne jouit pas longtems de ſon empire, car les vents me jettèrent quelque tems après ſur ces côtes, & il ſuccomba ſous mes coups ainſi que ſes neuf autres compagnons. Que n'ai-je péri avec lui dans cette fatale journée, plutôt que de vivre dans un eſclavage ſi humiliant! Les plaiſirs de l'amour, les ris & les jeux ſi recherchés par les jeunes gens de mon âge, la puiſſance ſou-

veraine elle-même, ainſi que les richeſſes & les hommages qui l'accompagnent, ſont un bien foible dédommagement pour la privation de la liberté ; & l'impoſſibilité où je ſuis de quitter ce pays, me ſemble l'eſclavage le plus cruel. La vue de ma jeuneſſe, dont la plus brillante fleur ſe conſume dans d'indignes travaux, me cauſe les plus vifs regrets, & émouſſe en moi le ſentiment de la volupté. La gloire de ma famille remplit le monde entier, & je ſens aux mouvemens de ce cœur que je ſerois fait pour la partager, ſi je n'étois retenu captif ſur ces bords. Le deſtin en me réduiſant à de ſi vils emplois ſemble m'avoir traité comme ces courſiers que l'on relègue dans les harras, parce que quelque vice eſſentiel, ou quelque difformité choquante les rend peu propres aux combats. Je deſire ſans ceſſe la mort qui ſeule peut rompre de ſi indignes liens.

C'eſt ainſi que Guidon termina ſon récit en maudiſſant dans ſon indignation le jour où une double victoire lui avoit donné l'empire ſur ce pays. Aſtolfe l'écouta ſans ſe faire connoître, juſqu'à ce qu'il ſe fût convaincu par pluſieurs ſignes, qu'il étoit le fils d'Aimon ſon parent. Lorſqu'il

crut en être certain, il le ſerra dans ſes bras & l'embraſſa avec des larmes de tendreſſe. Mon cher parent, lui dit-il alors, je ſuis le duc Aſtolfe ton couſin. Ta valeur prouve mieux ton illuſtre origine que toutes les marques que ta mere pouvoit ſuſpendre à ton col. Guidon qui dans tout autre moment auroit été au comble de la joie de rencontrer un auſſi proche parent, déſeſpéré de le trouver dans ces lieux, l'accueillit de l'air le plus triſte. Il ſait que le jour ſuivant, il faut qu'Aſtolfe perde ſa liberté, ou que lui-même ſoit privé de la vie, & que le bonheur de l'un entraîne eſſentiellement la perte de l'autre. Il regrette auſſi beaucoup que ſa victoire réduiſe les autres chevaliers dans une ſervitude perpétuelle. Sa mort même ne les en garantiroit pas, puiſque Marfize ne pouvant remplir la ſeconde condition, feroit néceſſairement condamnée à la mort, & ſes compagnons à l'eſclavage. D'un autre côté, les graces & la valeur de ce jeune homme attendriſſoient tellement le cœur de Marfize, & de ſes compagnons, qu'ils dédaignoient pour ainſi dire la liberté, ſi elle devoit être le prix de ſon ſang. Marfize vouloit même mourir avec lui, ſi elle étoit

réduite à le tuer. Réunissons-nous ensemble, dit cette guerrière à Guidon, & sortons d'ici à force ouverte. Hélas! lui répondit le fils d'Aimon, ne vous flattez pas de cette espérance. Il vous est impossible de quitter ces lieux, soit que vous me vainquiez, soit que vous succombiez sous mes coups. Jamais, repartit Marfize, mon courage n'échoua dans aucune entreprise, & je ne connois pas de route plus sûre que celle que je me fraie l'épée à la main. Vous venez de me donner de telles preuves de valeur, qu'avec vous il n'est rien que je n'ose tenter. Ainsi demain, lorsque la foule des femmes aura rempli le théâtre où nous devons combattre, nous les taillerons toutes en pièces, soit qu'elles prennent la fuite, soit qu'elles cherchent à se défendre, nous brûlerons leur cité barbare, & nous laisserons leurs cadavres en proie à l'avide vautour. Je suis prêt, lui répondit Guidon, à combattre & à mourir à vos côtés. Notre trépas est sûr, mais du moins nous ne périrons pas sans nous venger. J'ai souvent conté sur cette place jusqu'à dix mille femmes armées. Un nombre égal reste à la garde du port & de la citadelle, ainsi je ne vois aucun moyen de leur

échapper. Fussent-elles en plus grand nombre, reprit Marfize, que les soldats conduits par Xercès dans la Grèce, ou que les anges précipités du ciel pour leur rebellion, si vous voulez me seconder, ou du moins n'être pas contre moi, je vous réponds de les exterminer toutes en un jour. Nos efforts, dit Guidon, feroient vains. Je ne vois qu'un seul moyen de nous tirer d'ici, & je vais vous l'indiquer; puisse-t-il nous réussir!

Il n'est permis qu'aux femmes de descendre dans le port & de monter les navires. Il faudra donc nécessairement que je me confie à l'une de mes femmes, dont j'ai souvent éprouvé la tendresse dans des occasions encore plus importantes. Elle ne desire pas ma liberté avec moins d'ardeur que moi-même, pourvu que je l'emmene avec moi, parce qu'alors elle ne compte plus avoir de rivales. Pendant la nuit elle fera armer dans le port un navire que vos matelots trouveront prêt en arrivant. Tous ceux qui ont bien voulu accepter ce logement formeront à ma suite un bataillon serré, qui le fer à la main s'ouvrira un large passage à travers ceux qui voudroient s'opposer à sa marche. J'espère qu'à force

de valeur nous pourrons nous tirer ainſi de cette cruelle cité. Vous ferez comme il vous plaira, lui répondit Marfize ; pour moi je ſuis bien ſûre d'en ſortir de quelque manière que ce ſoit, & il m'eſt bien plus facile de paſſer au fil de l'épée toutes les femmes renfermées dans ces murs, que de me réſoudre à prendre la fuite, ou à témoigner la moindre crainte. Je veux ſortir d'ici en plein jour, & les armes à la main. Tout autre moyen ſeroit indigne de mon courage. Si je faiſois connoître ici mon ſexe, je ſuis bien ſûre que j'y ſerois comblée d'honneurs, & que l'on m'offriroit les premières places de l'état, pour m'engager à y reſter. Mais puiſque je ſuis venue avec ces chevaliers, je veux partager leur ſort, & je me croirois deshonorée, ſi j'abuſois des droits de mon ſexe pour quitter ces lieux, ou y vivre libre, tandis que les autres ſeroient réduits à la ſervitude.

Marfize témoigna par ces diſcours, & par pluſieurs autres, que la ſeule crainte de compromettre le ſalut de ſes compagnons modéroit l'excès de ſon audace, & elle abandonna au jeune Guidon le choix des moyens qu'il croyoit les plus

ſurs. Auſſitôt celui-ci va trouver Alerie, c'eſt ainſi que ſe nommoit la plus fidelle de ſes épouſes. Il n'eut pas beſoin de longs diſcours pour la déterminer à ce qu'elle deſiroit le plus. Elle vole au port, donne ordre d'y équiper un des meilleurs navires, ſous prétexte de partir le lendemain de grand matin avec pluſieurs de ſes compagnes pour une courſe néceſſaire; elle y fait en même tems charger ſes effets les plus précieux. On avoit déja tranſporté dans le palais des lances, des épées & des cuiraſſes deſtinées aux marchands & aux matelots qui en manquoient. Revêtus de ſes armes ils veilloient & ſe repoſoient tour-à-tour, en regardant à tout inſtant ſi l'aurore doroit de ſes premiers rayons les plaines de l'Orient.

Le Soleil n'avoit pas entièrement diſſipé les ténèbres de deſſus la face de la terre, & le char de la fille de Licaon ne retrogradoit encore qu'à pas lents dans les routes du ciel, lorſque la foule des femmes curieuſes de voir le combat ſe terminer, remplit le théâtre; ainſi qu'au retour du printems un eſſain d'abeilles ſe répand autour de la ruche qui ne peut plus le contenir. Dèja le ſon des tambours, des cors & des trompettes invi-

toit le ſouverain à paroître dans la lice. Aquilan ; Griffon, Aſtolfe, Marfize & leurs compagnons étoient armés de toutes pièces, & ſe préparoient à partir les uns à pied, les autres à cheval. Pour deſcendre du palais à la mer, il falloit néceſſairement traverſer la place d'armes. Guidon en avertit ſes compagnons ; & après les avoir exhortés à ſe comporter en gens de cœur, il ſe met en chemin ſans bruit, & ſe préſente à la tête de plus de cent hommes ſur cette place, où le peuple de femmes étoit aſſemblé. Il hâtoit leur marche pour gagner l'autre porte ; mais les femmes qui l'environnoient attentives ſur toutes ſes démarches & toujours prêtes à frapper, crurent en le voyant prendre ce chemin à la tête des étrangers, qu'il vouloit ſe ſauver avec eux. A l'inſtant elles coururent l'arc à la main, pour s'oppoſer à leur ſortie. Ces braves chevaliers & ſur-tout l'intrépide Marfize portèrent les coups les plus terribles, & firent les plus grands efforts pour s'ouvrir un paſſage ; mais on leur lançoit de toutes parts une ſi prodigieuſe quantité de traits, que bientôt ils craignirent de ne pas en venir à leur honneur. Déja pluſieurs de ceux qui les ſuivoient étoient tués ou

bleſſés, & eux-mêmes euſſent couru le plus grand riſque ſans la bonté de leurs armes. Le cheval de Sanſonet ainſi que celui de Marfize furent tués ſous eux.

Alors Aſtolfe convaincu que jamais ſon cor ne lui feroit plus néceſſaire, ſe détermine à eſſayer s'il lui réuſſira mieux que ſon épée. Il l'embouche. Dès que cet effroyable ſon a frappé les airs, on croiroit que l'univers agité ſur ſes fondemens va s'écrouler. Les femmes ſaiſies d'une terreur ſoudaine, abandonnent la garde des portes & ſe précipitent du haut des gradins, pour fuir plus promptement. Tel on voit les habitans d'une maiſon s'élancer par les fenêtres & du haut des toits, lorſque la flamme qui, pendant leur ſommeil, a fait des progrès lents, les environne de ſes tourbillons. Ainſi cette multitude allarmée oublie le ſoin de ſa propre vie pour ſe ſouſtraire à l'épouvantable ſon. La foule s'empreſſe de tous côtés, & fait de vains efforts pour ſortir. Il s'en préſente plus de mille à chaque porte. Elles ſe preſſent, s'étouffent, tombent par monceaux & ferment tous les paſſages. Plus loin, on les voit ſauter du haut des balcons & des fenêtres. La plus grande partie ſe rompt la

tête ou les bras, ſe tue ou s'eſtropie. L'air retentit de cris & de gémiſſemens mêlés d'un horrible fracas. Par-tout où pénètre le ſon du cor, le peuple conſterné prend la fuite. Tant de lâcheté n'étonne pas dans une foule ignoble. Le lièvre eſt naturellement timide ; mais que penſer de la vaillante Marfize, du brave Guidon, des deux fils d'Olivier, qui avoient déja fait tant d'honneur à leurs illuſtres ancêtres ? ils venoient d'affronter une armée entière, & maintenant ils fuient comme de foibles lapins, ou de craintives colombes effrayées d'un bruit ſoudain. Amis ou ennemis, la vertu de ce cor enchanté glaçoit d'une mortelle frayeur tous ceux qui l'entendoient.

Sanſonet, Guidon & les deux frères fuient à la ſuite de Marfize épouvantée, & quelque éloignés qu'ils ſoient, ils croient encore avoir l'oreille frappée de cet horrible bruit. Aſtolphe traverſe la ville en tirant toujours de plus épouvantables ſons de ſon inſtrument. Les unes ſe ſauvent du côté de la mer, les autres grimpent ſur les rochers les plus eſcarpés, quelques-unes s'enfoncent dans les forêts, il y en eut qui continuèrent à fuir dix jours entiers ſans oſer retourner la tête ; d'autres ſe pré-

cipitèrent dans le fleuve & ne reparurent jamais. Les temples, les places publiques, les maisons furent abandonnés, & la ville resta déserte. Marfize, le généreux Guidon, Sansonet, & les deux frères pâles & tremblans, avoient pris leur fuite du côté de la mer, les matelots & les marchands effrayés les y suivirent. Alerie les y attendoit entre les deux forts, avec le navire qu'elle avoit fait préparer. Ils y montent précipitamment, déploient toutes les voiles, font force de rames, & partent. Depuis le sommet de la colline jusqu'à la descente du port, Astolphe avoit parcouru la ville dans tous ses sens. Tout fuyoit devant lui & cherchoit à se cacher. Plusieurs eurent la lâcheté de se jetter dans les canaux impurs destinés aux usages les plus dégoûtans. Un plus grand nombre encore fut englouti dans les eaux de la mer, en voulant se sauver à la nage. Le duc revint ensuite au port, où il comptoit trouver ses compagnons. Il regarde de tous côtés, & il n'apperçoit personne sur ces rivages désolés. Il porte alors les yeux sur la plaine liquide, & découvre dans le lointain le vaisseau qui fendoit les ondes à pleines voiles. Il prit donc le parti de s'en retourner en France par

un autre chemin. Laiſſons-le aller ſans rien craindre pour lui. Il va traverſer, il eſt vrai, des pays barbares & peuplés d'infidelles, où les dangers naiſſent à tous les pas; mais il n'eſt pas de péril dont ſon cor ne puiſſe le tirer, ainſi qu'il vient de le prouver. Retournons à ſes anciens compagnons, qui, le cœur ſaiſi d'effroi, abandonnent ces cruels rivages.

Lorſqu'ils furent aſſez éloignés pour que le terrible ſon du cor ne frappât plus leurs oreilles épouvantées, le ſentiment de la honte ſuccéda à celui de la crainte. Ils ſont confus, rougiſſent, n'oſent ſe regarder & baiſſent les yeux ſans proférer un ſeul mot. Cependant le nocher attentif à ſa route paſſe devant Chipre & Rhodes, traverſe la mer Egée, voit diſparoître cent iſles avec les écueils du cap Malée. Bientôt le vent toujours favorable lui fait perdre de vue la Grèce entière; il détourne à côté de la Sicile, paſſe dans la mer Thyrrienne, & côtoie les rivages délicieux de l'Italie. Enfin il entre dans Luna & embraſſe ſa famille en rendant grace au ciel de revoir ces bords chéris, après avoir échappé à tant de dangers. Le chevaliers y trouvèrent un autre pilote prêt

prêt à faire voile pour la France, qui leur offrit de les y transporter : ils acceptèrent sa proposition, & ils arrivèrent en peu de jours à Marseille. Bradamante qui y commandoit, ne s'y trouvoit pas alors, sans quoi elle les auroit déterminés par ses instances à y faire quelque séjour. A peine eurent-ils touché les rivages de la Provence, que Marfize prit congé des quatre chevaliers, & de l'épouse de Guidon. Il ne convient pas, leur dit-elle, à de braves chevaliers de se trouver ensemble en si grand nombre. Le timide étourneau, la foible colombe, les daims, les cerfs & tous les animaux naturellement craintifs, marchent en troupes; mais l'audacieux faucon, l'aigle altière, l'ours & le tigre, pleins de confiance en leurs propres forces, se trouvent toujours seuls sans redouter leurs ennemis. Personne ne fut de son avis, ainsi elle les quitta pour errer seule dans les bois, & dans des routes inconnues.

Griffon, Aquilan & les deux autres chevaliers suivirent les chemins le plus fréquentés, & le lendemain ils arrivèrent à un château, où on les reçut avec une honnêteté qui n'étoit qu'apparente, comme ils l'éprouvèrent promptement. Le Sei-

gneur de ce château les avoit accueillis avec tout l'extérieur de la bienveillance & de l'affection ; mais à peine furent-ils endormis dans la plus parfaite sécurité, qu'il les fit arrêter dans leur lit, & ne leur rendit la liberté qu'après leur avoir fait jurer de maintenir un usage barbare qu'il avoit établi chez lui depuis quelques jours. Mais retournons à la belliqueuse Marfize avant de parler davantage de ceux-ci.

Après avoir passé la Durance, le Rhône & la Saône, elle se trouva au pied d'une colline cultivée. Non loin de cet endroit elle apperçut sur les bords d'un torrent une vieille femme vêtue de noir, qui lui parut accablée par les fatigues d'une longue route, & encore plus par une profonde tristesse. C'étoit la vieille qui servoit les voleurs dans la caverne, où le ciel toujours juste avoit conduit Roland pour exterminer ces scélérats. Elle avoit, comme vous le saurez dans la suite, bien des dangers à redouter, & depuis longtems elle marchoit de nuit & par des routes détournées dans la crainte de rencontrer quelqu'un qui la reconnut. Elle prit Marfize à son habit & à ses armes pour un chevalier étranger. Elle ne s'en-

fuit donc pas à son aspect, comme à celui des autres guerriers. Au contraire elle s'arrêta du plus loin qu'elle l'apperçut, & l'attendit hardiment à lendroit où le torrent étoit guéable. Elle se présenta même à elle avec confiance, & la pria de vouloir bien la prendre en croupe pour la passer à l'autre bord. Marfize, qui étoit naturellement obligeante, la fit monter derrière elle, & la transporta sur son cheval, non-seulement au-delà du torrent, mais même beaucoup plus loin jusqu'à l'endroit où le chemin cessoit d'être mauvais. Au sortir de ce sentier elles rencontrèrent un chevalier, qui monté sur un cheval richement harnaché, couvert d'armes brillantes, & accompagné d'un écuyer, s'avançoit vers le torrent avec une dame fort belle, mais dont le front superbe, & l'air hautain annonçoient un carectère dédaigneux. Elle étoit assurément bien digne à tous égards du chevalier qui l'accompagnoit. C'étoit Pinabel, l'un des Comtes de Mayence, le même qui quelques mois auparavant avoit fait tomber Bradamante dans la grotte de Merlin. Dans ce temps il versoit des larmes & soupiroit pour la beauté qu'il avoit alors avec lui, & qu'Atlant retenoit dans

ſon palais enchanté, lorſque le château de ce Magicien & tous ſes preſtiges ſe furent évanouis devant le courage de Bradamante. Tous ceux qui y étoient priſonniers redevinrent libres, & la fière maîtreſſe de Pinabel étoit allée le rejoindre: ils voyageoient alors enſemble de châteaux en châteaux. Comme elle étoit fort peu civile & d'un naturel railleur, elle ne put s'empêcher de rire aux éclats, à la vue de cette vieille, que Marfize menoit en croupe, & de lui tenir quelques propos piquans.

L'Altiere Marfize qui n'étoit pas accoutumée aux outrages, entra dans une violente colère, & lui répondit que cette vieille la ſurpaſſoit en beauté, & qu'elle s'engageoit à le prouver à ſon chevalier, à condition que ſi celui-ci étoit vaincu, elle céderoit à la vieille ſes ſuperbes vêtemens, ainſi que ſon palefroi. Pinabel forcé par les loix de la chevalerie d'accepter ce défi, prend ſon bouclier, empoigne ſa lance, & court comme un furieux ſur Marfize. L'héroïne met une énorme lance en arrêt, en atteint Pinabel à la viſière, & le renverſe ſur la terre, où il reſta plus d'une heure étourdi de ſa chûte. Marſize victorieuſe,

exerça ses droits à la rigueur, elle fit quitter à la jeune beauté ses habits, ainsi que son cheval, & voulut que la vieille se revêtît des uns & montât sur l'autre. Elle poursuivit ensuite sa route avec cette vieille que tant de parure rendoit encore plus hideuse.

Elles marchèrent ensemble pendant trois jours, sans qu'il leur arrivât rien qui mérite d'en parler. Le quatrième elles rencontrèrent un chevalier qui couroit seul au grand galop. C'étoit, si vous êtes curieux de le savoir, le fils du roi d'Ecosse, le brave, l'aimable Zerbin. Il étoit désespéré de n'avoir pu se venger du soldat féroce qui l'avoit empêché de se livrer à la bonté de son cœur. Mais celui-ci, favorisé par l'épaisseur du bois, & par un nuage qui obscurcissoit les premiers rayons du jour, prit des routes si détournées, & profita avec tant d'adresse du peu d'avance qu'il avoit sur Zerbin, qu'il lui échappa pour le moment, & ne se présenta plus devant lui que sa colère ne fût passée. Malgré tout son courroux le prince d'Ecosse ne put s'empêcher de rire à la vue de cette vieille, en qui l'excès de la parure & de la laideur formoient le contraste le plus frappant.

Chevalier, dit-il, en s'adreſſant à Marfize, je reconnois votre prudence au choix de cette dame. Vous ne voulez certainement pas qu'on vous la diſpute. La vieille étoit cent fois plus ridée que la Sybille de Cumes, & reſſembloit parfaitement à ces ſinges que l'on habille pour exciter le rire. Dans ce moment elle devint encore plus hideuſe par ſa fureur & par le courroux qui éclata dans ſes yeux; car rien n'outrage plus ſenſiblement une femme que de lui reprocher ſa vieilleſſe ou ſa laideur.

Marſize, qui vouloit s'amuſer un peu, comme elle le fit réellement, feignit d'être piquée des propos de Zerbin. Ma maîtreſſe, lui répondit-elle, eſt plus belle que vous n'êtes vaillant. Auſſi je ne doute pas qu'au fond du cœur vous ne lui rendiez juſtice, mais vous feignez de méconnoître ſes perfections, pour excuſer votre peu de courage. En effet, eſt-il dans le monde un ſeul chevalier qui en trouvant dans une forêt une jeune beauté, auſſi peu accompagnée, ne tantât de ſe l'approprier? Elle vous convient ſi parfaitement, répliqua Zerbin, qu'il feroit affreux de vous l'enlever, & vous pouvez en jouir en paix, bien ſûre que je

n'aurait pas cet excès de cruauté. Si cependant vous voulez éprouver pour tout autre ſujet ce que je puis dans les armes, je ſuis prêt à vous ſatisfaire ; mais il faudroit que j'euſſe perdu le ſens pour rompre une lance en faveur de cette dame. Conſervez-la telle qu'elle eſt. Je ne prétends pas rompre une union ſi tendre, elle eſt trop parfaitement aſſortie, & je jurerois que vous n'êtes pas moins brave que cette femme n'eſt belle. Vous me la diſputerez malgré vous, ajouta Marfize, & je ne ſouffrirai pas que vous ayez vu tant de charmes ſans faire le moindre effort pour les poſſéder. Je ne conçois pas, répliqua le prince d'Ecoſſe, pourquoi vous voulez que je riſque un combat où tout le déſavantage eſt pour le vainqueur, & tout le profit du côté du vaincu. Eh bien, reprit Marfize, puiſque cette condition ne vous plaît pas, je vais vous en propoſer une autre à laquelle vous ne ſauriez vous refuſer. Si je ſuis vaincu je garderai ma maîtreſſe ; mais ſi je l'emporte ſur vous, vous ſerez forcé de la recevoir de ma main. Voyons donc à qui de nous deux elle ne reſtera pas. Si vous ſuccombez, je vous condamne à l'accompagner

T iv

partout où bon lui semblera. Volontiers, répondit Zerbin, & en même tems il fait reculer son cheval pour prendre son élan, se roidit sur ses étriers, s'affermit sur ses arçons, & porte un coup terrible au milieu du bouclier de la guerrière. Mais il ne l'ébranla pas plus que s'il eût frappé sur une montagne de bronze. Marfize l'atteignit à son casque, & l'étendit par terre loin de son cheval.

Le prince d'Ecosse, qui dans sa vie avoit renversé mille & mille chevaliers, fut extrémement sensible à cet accident, qu'il regardoit comme une tache à sa gloire. Mais ce qui le désoloit encore plus, c'étoit la nécessité où il se trouvoit de suivre la vieille partout où il lui plairoit de le conduire. Il resta longtems étendu sur la place sans proférer un seul mot. Marfize se retourna vers lui, & lui dit en souriant : Recevez de ma main cette maîtresse ; plus je lui trouve de charmes & d'attraits, plus je suis flattée de vous la céder. Soyez désormais son chevalier ; mais surtout gardez-vous bien d'oublier votre promesse, & souvenez-vous que vous devez l'accompagner partout où bon lui semblera. Elle dit, & sans attendre de réponse, elle s'enfonça dans la forêt.


C. Eisen del. N. De Launay Sc.

Le prince d'Ecoffe qui la prenoit pour un chevalier, pria la vieille de le lui nommer. Celle-ci qui favoit qu'elle alloit augmenter fon dépit, ne fe fit pas preffer pour lui dire ce qui en étoit. Le coup qui vous a renverfé, lui répondit-elle, eft parti de la main d'une femme. Il n'eft point de chevalier plus digne que cette héroïne de manier la lance & l'épée. Elle arrive de l'Orient pour fe mefurer avec les Paladins français : Zerbin rougit encore plus de fa défaite, en apprenant par qui il avoit été vaincu. Enfin il remonta fur fon courfier en fe reprochant de n'avoir pas fu s'y tenir plus ferme ; la vieille fourit de fon dépit, & pour le piquer plus fenfiblement, elle lui rappelle avec un air moqueur qu'il ne doit plus la quitter. Zerbin enchaîné par fa promeffe, marche la tête baiffée comme un courfier excédé de fatigue & de laffitude, qui fe fent le mors dans la bouche & les éperons dans les flancs. Cruelle fortune, difoit-il, avec quelle rigueur tu me traites ! Tu me ravis la plus aimable des femmes, & tu me donnes en échange cette vieille fur les pas de laquelle il faut que je me traîne. Ma perte n'étoit-elle donc pas affez douloureufe, fans l'augmenter par ce

funeste présent. Celle dont la vertu & la beauté n'eurent jamais rien d'égal, est engloutie dans la mer, & ses membres délicats brisés contre les écueils, sont devenus la proie des poissons & des monstres marins, tandis que tu prolonges les jours de cette malheureuse, qui depuis vingt ou trente ans devroit servir de pâture aux vers.

C'est ainsi qu'exprimoit ses regrets, Zerbin; non moins affligé de ce que la fortune venoit de lui donner, que de ce qu'elle lui avoit enlevé. Quoique la vieille n'eût jamais vu Zerbin avant cet instant, elle crut, d'après ses discours, qu'il devoit être celui dont Isabelle de Galice l'avoit si fréquemment entretenue. Vous vous rappellez sans doute que cette vieille sortoit de la caverne, où Isabelle, que Zerbin aimoit si tendrement, avoit été captive pendant plusieurs mois. Elle avoit souvent raconté à cette méchante femme, comment apprès avoir quitté le lieu de sa naissance, & avoir vu son vaisseau se briser contre des écueils, elle s'étoit sauvée sur les côtes de la Rochelle. Elle lui avoit dépeint tant de fois les traits & l'air gracieux de son amant, qu'en l'entendant parler ainsi, & en le considérant plus attentivement, elle ne douta

plus qu'il ne fût celui pour qui le cœur d'Isabelle éprouvoit de si cruelles angoisses, & que dans le tems où elle étoit renfermée dans les flancs de la montagne, elle s'affligeoit plus de ne pas le voir que d'être devenue l'esclave des voleurs. La vieille comprit encore par les plaintes du prince d'Ecosse, qu'il croyoit sa maîtresse engloutie dans les flots; & quoiqu'elle fût parfaitement le contraire, elle se garda bien de lui annoncer une nouvelle qui lui auroit fait tant de plaisir. Elle lui laissa ignorer tout ce qui auroit pu le satisfaire, & ne lui dit que ce qui devoit l'allarmer.

Fier chevalier, lui dit-elle, qui me traitez avec tant de mépris, si vous saviez que je puis vous donner des nouvelles de celle dont vous pleurez la mort, vous changeriez bientôt ce ton insultant pour les manières les plus prévenantes. Mais je me laisserois plutôt mettre en pièces que de vous en apprendre la moindre. Si vous eussiez été plus civil, j'aurois pu vous faire part de ces secrets. Tel qu'un dogue qui s'élance avec fureur contre un voleur nocturne, s'appaise soudain, lorsque celui-ci lui jette un morceau de pain, ou ferme sa terrible gueule par quelqu'autre enchantement,

ainſi Zerbin devient docile & ſoumis, dès qu'il ſait que la vieille peut lui donner des nouvelles de celle qu'il pleure ſi amérement. Il ſe tourna vers elle, & du ton le plus touchant, il la conjura au nom de Dieu & des hommes de ne pas lui laiſſer ignorer le ſort d'Iſabelle, ſoit qu'il lui fût favorable ou contraire. Ce que je puis vous en dire, répondit l'impitoyable vieille, n'eſt pas fort conſolant. Iſabelle n'eſt pas morte, comme vous le croyez; mais elle a tout lieu d'envier le bonheur de ceux que le deſtin a privés de la vie. Depuis que vous n'en avez entendu parler, elle eſt tombée entre les mains de plus de vingt hommes. Jugez de ce que doit être devenue cette fleur que vous vous flattiez de cueillir. Ah! perfide vieille, avec quel art abominable tu prépares tes menſonges! car tu ſais combien tout ce que tu avances eſt faux, & qu'aucun brigand n'a attenté à ſon honneur.

Zerbin lui demanda en quel tems & dans quels lieux elle l'avoit vue; mais envain, l'opiniâtre vieille ne voulut pas ajouter un mot à ce qu'elle avoit dit. Il la prit d'abord par la douceur. Enſuite il la menaça de lui couper la tête: prières & menaces,

tout lui fut inutile, il ne put tirer une fillabe de plus de cette exécrable mégère. Enfin il fe tut, bien fûr que toutes fes inftances ne lui ferviroient de rien. Ce qu'il avoit appris excitoit fa jaloufie au point de le rendre furieux. Il auroit marché fur des charbons ardens, pour revoir Ifabelle; mais fa parole l'attachoit aux pas de la vieille. Elle le conduifit où il lui plut par des routes folitaires & détournées : ils montoient les collines & defcendoient dans les vallons, fans fe dire un mot & même fans fe regarder; mais lorfque le foleil commença à marcher vers le terme de fa courfe, leur filence fut rompu par la rencontre d'un chevalier. Vous faurez dans l'autre chant ce qui en arriva.





CHANT XXI.

JAMAIS lien ne ferra un fardeau d'une étreinte plus forte, jamais le fer aiguifé en pointe n'affujettit plus fûrement le bois, que la Foi ne retient une belle ame, lorfqu'elle l'a ceint de fes nœuds indiffolubles. Auffi les anciens repréfentoient-ils cette divinité vêtue d'une robe blanche, que la moindre tache, que l'atome le plus léger fuffiroit pour fouiller. On ne doit jamais en altérer la pureté, foit qu'on l'ait donnée à un homme feul, ou à un peuple entier, dans une forêt, dans une grotte, loin des villes & de toute habitation humaine, comme dans les tribunaux,en préfence des magiftrats & des fcribes deftinés à en perpétuer le fouvenir. Il n'eft befoin, ni de ferment, ni d'autre cérémonie importante : il fuffit d'avoir promis. Zerbin l'obferva rigoureufement dans toutes fes entreprifes ; & dans cette occafion il fit bien voir combien il en étoit efclave, puifqu'il fe détourna de fon chemin pour fuivre la perfide vieille, dont la compagnie lui déplaifoit plus que s'il eût eu à fes

côtés la fièvre ou la mort elle-même ; mais sa promesse l'emportoit sur ses plus ardens desirs.

Je vous ai déja dit que Zerbin, le cœur serré d'angoisses, marchoit à côté de la vieille sans proférer un seul mot, & que ce silence fut rompu sur le soir par la rencontre d'un chevalier errant qui venoit droit à eux. Dès que la vieille eût reconnu ce chevalier qui se nommoit Ermotime de Hollande, & dont le bouclier portoit pour emblême une bande rouge sur un fond noir, elle déposa son orgueil & se recommanda fort humblement à la bravoure de Zerbin, en lui rappellant la parole qu'il avoit donnée à Marfize. Ce guerrier, disoit-elle, étoit l'implacable ennemi de toute sa famille ; il avoit déja tué de sa main son pere & un frere qu'elle chérissoit, & il vouloit exterminer de même tout ce qui restoit de sa race. Zerbin la rassura & lui dit qu'elle n'avoit rien à craindre tant qu'elle étoit sous sa protection. Ermotime n'eut pas plutôt reconnu cette figure abhorrée, que s'adressant au prince d'Ecosse du ton le plus fier & le plus menaçant, il s'écria : Prépare-toi à me combattre, ou abandonne à ma juste vengeance cette infâme vieille. Si tu prends sa défense,

fense, tu mourras ainsi que tous ceux qui protégent les torts & soutiennent l'injustice. Zerbin lui répondit avec modération, qu'il étoit indigne d'un brave homme, & contraire aux loix de la chevalerie de vouloir donner la mort à une femme; qu'il ne refusoit pas de combattre contre lui, mais qu'auparavant il le prioit de considérer combien il étoit au-dessous d'un aussi brave guerrier qu'il le paroissoit, de tremper ses mains dans le sang d'une femme.

Ces représentations & bien d'autres furent inutiles. Il fallut en venir aux mains. Tous deux s'éloignent pour prendre leur élan, & fondent l'un sur l'autre. Les feux comprimés par un habile artiste ne s'élancent pas avec plus d'impétuosité dans les airs un jour de réjouissance, que les chevaux de ces deux guerriers ne les portent l'un contre l'autre. Ermotime dirige son coup un peu bas dans le dessein de percer le cœur de son adversaire; mais sa foible lance vole en éclats sans l'ébranler. Il n'en fut pas de même de celle de Zerbin. Elle brisa le bouclier d'Ermotime, lui traversa l'épaule & le renversa par terre. Aussitôt le prince d'Ecosse, qui croit l'avoir tué, descend de son

cheval : touché de compaſſion, il ſoulève la viſière de ſon caſque, & découvre ſon viſage déjà environné des ombres de la mort. Ce guerrier le regarda d'abord fixement ſans proférer un ſeul mot, comme s'il ſortoit d'un profond ſommeil. Enfin il reprit ſes eſprits, & lui dit : Je ne me plains pas d'être vaincu par un auſſi parfait chevalier que vous le ſemblez. Tout ce que je regrette c'eſt que vous m'ayez donné la mort pour la plus perfide des femmes, dont un homme auſſi vaillant que vous n'eut jamais du ſe faire le chevalier. Si vous connoiſſiez les juſtes motifs de vengeance qui m'animoient contre elle, vous vous reprocheriez éternellement ce que vous venez de faire pour la défendre. Je vais vous les expoſer, ces motifs ; & ſi le peu de momens que j'ai à vivre, me permettent d'achever mon récit, vous verrez que cette malheureuſe porte le crime juſqu'à ſes plus coupables excès.

J'eus autrefois un frere qui quitta, dans ſa jeuneſſe, la Hollande, notre patrie commune, pour paſſer au ſervice d'Héraclius, qui portoit alors le ſceptre de l'empire des Grecs. Il s'y lia de l'amitié la plus intime avec un des plus honnêtes ba-


Biblioteca Nazionale
NAPOLI
V. E. III



Ch. Eisen del. *N. De Launay Sc.*

rons de cette cour, qui possédoit sur les confins de la Servie un château très-agréablement situé, & défendu par de forts remparts. Il se nommoit Argée, & il étoit l'époux de cette exécrable femme, qu'il aimoit cent fois plus qu'il ne convenoit à un homme aussi vertueux. Mais celle-ci plus mobile que la feuille privée de sa séve aux premiers froids du printems, que le vent détache & fait voler à son caprice, elle ne conserva pas longtems dans son cœur l'amour dont elle étoit d'abord éprise pour un aussi digne époux. Elle n'eut pas plutôt vu mon frère, qu'elle conçut pour lui la plus violente passion & ne pensa plus qu'à s'en faire aimer; mais les monts Cérauniens, fameux par tant de naufrages, opposent une digue plus inébranlable à l'impétuosité des flots, le pin qui a vu se renouveller cent hivers, & dont les racines s'étendent aussi profondément sous la terre, que sa tête superbe s'élève au-dessus des rochers des Alpes, ne résiste pas plus vigoureusement aux secousses de l'aquilon fougueux, que mon frère aux avances de cette femme dont le cœur corrompu étoit le réceptacle de tous les vices.

Ainsi que tous les braves chevaliers, mon frère

cherchoit des avantures, & en trouvoit ſouvent de périlleuſes. Un jour il fut bleſſé près du château de ſon ami, où il ſe rendoit ſouvent ſans invitation, ſoit qu'Argée s'y trouvât ou en fût abſent. Il s'y arrêta pour ſe faire guérir de ſa bleſſure. Pendant ce tems Argée fut obligé de s'éloigner pour quelques affaires. Auſſitôt cette femme ſans pudeur ne manqua pas de ſolliciter mon frère de céder à ſes deſirs, comme elle l'avoit déja fait tant de fois; mais celui-ci, fidele à ſon ami, ne voulut pas être expoſé plus longtems à de pareilles inſtances; & pour ne pas manquer à ſon devoir, il choiſit entre pluſieurs inconvéniens celui qui lui parut le moindre. Il réſolut donc de rompre toute liaiſon avec Argée, & de s'en aller ſi loin de ces lieux, que ſa coupable femme n'entendît plus prononcer ſon nom. Quelque dur que ce parti parut à ſon cœur, il le trouvoit plus honnête que de répondre à une auſſi criminelle paſſion, ou de devenir l'accuſateur de cette perfide auprès de ſon époux, qui l'aimoit plus que lui-même. Quoiqu'il ne fût pas encore parfaitement guéri de ſa bleſſure, il revêtit ſes armes, & quitta le château de ſon ami, bien décidé à n'y plus rentrer.

Mais la fortune qui se rit si souvent de nos précautions, rendit inutiles celles de mon frère, par un de ses caprices. Le mari revint sur ces entrefaites, & trouva sa femme dans les pleurs, les cheveux épars, & le visage étincelant de colère. Aussitôt il lui demande quelle est la cause de ce trouble ? Elle lui laisse répéter plusieurs fois ces questions, & pendant ce tems elle s'occupe des moyens de se venger de celui qui l'avoit abandonnée ; car par un effet de son inconstance, elle avoit déja passé des emportemens de l'amour aux fureurs de la haine. Ah ! Seigneur, répondit-elle enfin à son époux, pourquoi chercherois-je à vous céler le crime que j'ai commis en votre absence ? Quand je le cacherois au monde entier, pourrois-je me le dissimuler à moi-même ? Mon ame qui en sent toute l'horreur, est en proie à des remords plus douloureux que tous les tourmens que vous pourriez me faire endurer, pour expier ce forfait, si l'on peut donner ce nom à une action involontaire & forcée. Quoi qu'il en soit vous allez le connoître ; après cela ôtez-moi la vie, séparez une ame pure & sans tache d'un corps souillé par le crime, & fermez pour toujours à la lumière

des yeux que je n'oferois lever fur perfonne ; car devant qui n'aurois-je pas à rougir de l'opprobre dont je fuis couverte ? Votre ami a déshonoré votre époufe, il a fait violence à ce foible corps ; & dans la crainte que je ne vous découvriffe fon attentat, il eft parti fans vous attendre.

Dans l'inftant l'amitié d'Argée pour mon frère fe change en une violente haine ; il croit cette accufation, & fans rien examiner, il court fe venger. Comme il connoiffoit parfaitement le pays, il atteignit promptement Philandre (c'eft ainfi que fe nomme mon frère) qui foible & languiffant marchoit à pas lents, comme quelqu'un qui n'avoit rien à fe reprocher. Il l'atteignit, dis-je, & quelque chofe que ce dernier pût lui dire pour fe juftifier, il le força d'en venir aux mains. L'un étoit plein de vigueur, & animé par un violent courroux. Le bras débile de l'autre étoit encore retenu par l'amitié. Auffi mon frère ne put-il oppofer qu'une foible réfiftance au reffentiment de fon ennemi ; & fuccombant bientôt dans un combat fi inégal, il refta prifonnier d'Argée. A dieu ne plaife, lui dit alors fon vainqueur, que je trempe mes mains dans le fang d'un homme que j'ai tant aimé,

& à qui je fus cher. Quelque crime que tu ayes commis envers moi, je veux prouver à tout le monde que comme j'étois un meilleur ami que toi, je fuis un ennemi moins atroce. Je faurai donc trouver d'autres moyens de te punir fans te priver de la vie. A ces mots, il fit pofer Philandre prefque expirant fur un brancard fait avec des branches d'arbre, & il donna ordre de le tranfporter à fon château, où, malgré fon innocence, l'infortuné fut condamné à une prifon perpétuelle. Excepté fa liberté, dont il étoit privé, il n'avoit rien à y defirer, & on l'y fervoit avec autant de foins & d'égards qu'auparavant cette funefte aventure. Mais l'époufe d'Argée, plus coupable que jamais, venoit tous les jours à cette prifon dont elle avoit les clefs, & qu'elle pouvoit ouvrir ou fermer à fon gré, & preffoit Philandre avec encore plus d'impudence de répondre à fa paffion.

Que vous fert, lui difoit-elle, cette fidélité dont vous vous glorifiez en vain, tandis que tout le monde vous regarde comme un traitre? La belle victoire! l'illuftre triomphe! L'opprobre qui fuit le crime & la trahifon eft le prix de votre vertu. Combien n'eut-il pas été plus utile & plus hono-

rable pour vous de m'accorder ce que je vous demandois avec tant d'ardeur ! Une obſcure priſon eſt le digne ſalaire de vos refus & de votre opiniâtreté. N'eſpérez pas en ſortir, ſi vous ne fléchiſſez cette rigueur. Que ne puis-je être aſſez heureuſe pour vous voir répondre à mes vœux ! je ſaurois vous faire recouvrer votre honneur & votre liberté. Non, non, répondit Philandre, n'eſpérez jamais que je m'écarte un inſtant de mes devoirs, quelqu'injuſtes traitemens qu'ils m'attirent. Un monde aveugle peut bien me condamner, il me ſuffit que mon innocence ſoit connue du Ciel qui voit tout, & qui ſeul peut la récompenſer dignement. Si la perte de ma liberté ne vous ſatisfait pas, enlevez-moi cette vie qui m'eſt devenue odieuſe. Le Ciel toujours juſte couronnera peut-être cette bonne action ſi peu connue ici-bas. Peut-être auſſi celui qui croit que je l'ai offenſé reconnoîtra-t-il ſes torts à mon égard, & donnera-t-il quelques larmes au plus fidele de ſes amis.

Cette femme effrénée réïtéra pluſieurs fois de pareilles tentatives auprès de Philandre, & toujours ſans aucun ſuccès. Elle ne s'occupoit cependant pas avec moins d'ardeur des moyens de par-

venir à un but si criminel. Elle descend dans son cœur, infecté depuis longtems de tous les vices, elle examine tous les moyens qu'il peut lui suggérer. Elle forme mille projets sans s'arrêter à aucun. Elle cessa pendant six mois de venir à la prison de Philandre ; & déjà l'infortuné se croyoit délivré de ses persécutions, lorsque la fortune trop souvent propice au crime, fournit à cette méchante femme l'occasion de satisfaire son infâme passion par le plus abominable des forfaits.

Il régnoit une ancienne inimitié entre son époux & un baron voisin que l'on nommoit le beau Morand. Celui-ci, dans l'absence d'Argée, faisoit des courses sur ses terres, & entroit même dans son château; mais lorsque ce brave homme l'habitoit, il n'osoit en approcher de plus de dix milles. Dans le dessein de l'y attirer, Argée fit courir le bruit qu'il alloit à Jérusalem pour s'y acquitter d'un vœu. Effectivement il partit sans que personne se doutât de son intention. Sa femme étoit seule dans sa confidence. Tous les soirs il rentroit dans le château pour y passer la nuit, & il en sortoit de grand matin sans que personne le vît. Pendant le jour il erroit sous des armes déguisées autour de

ſa demeure, pour voir ſi le crédule Morand s'en approcheroit ſelon ſon uſage. Après avoir paſſé la journée dans les forêts, il revenoit le ſoir à ſon château, où ſa perfide épouſe le recevoit par une porte ſecrette.

Excepté cette méchante femme tout le monde croyoit Argée bien loin. Elle ſaiſit cette occaſion pour tendre à mon frère de nouvelles embuches. Elle va le trouver en verſant de fauſſes larmes qu'elle avoit toujours à ſa diſpoſition. Où pourrai-je, lui dit-elle, trouver des ſecours dans l'excès de mes maux? Qui me conſervera mon honneur & celui de mon époux? Vous connoiſſez Morand, & vous ſavez que dans l'abſence d'Argée il ne craint ni les dieux, ni les hommes. Il n'eſt pas de moyens qu'il ne tente pour me ſéduire. Il emploie les prières & les menaces pour corrompre mes domeſtiques, & je ne ſais ſi je pourrai me ſouſtraire à ſes infâmes deſſeins. Depuis qu'Argée eſt parti pour un long voyage, il a oſé ſe permettre ſans aucun prétexte l'entrée de mon château. Si mon époux s'y fut trouvé, le traitre, loin d'avoir cette audace, ne ſe feroit pas cru en ſûreté à trois milles de diſtance. Aujourd'hui même

il a eu l'impudence de me demander en face ce qu'il me fait propofer depuis fi longtems. Du ton dont il me parloit, j'avois tout à craindre pour mon honneur; & fi je n'euffe arrêté fon audace en paroiffant difpofée à le fatisfaire de bon gré, il alloit me ravir de force ce qu'il efpère obtenir de mon amour. Je lui ai tout promis fans intention néanmoins d'obferver une parole extorquée par la crainte. Je ne voulois que fufpendre fes violences pour le moment. Tel eft le danger que je cours. Vous feul pouvez y parer. Sans vous c'en eft fait de mon honneur & de celui d'Argée, que vous prétendez avoir autant & plus à cœur que le vôtre. Si vous me refufez ce fecours, je croirai que lorfque vous rejettiez mes prières & mes larmes, votre attachement pour Argée n'étoit qu'un vain prétexte, fous lequel vous déguifiez la cruauté de votre cœur. Perfonne alors n'auroit fu ce qui fe feroit paffé entre nous, & maintenant mon deshonneur & le fien vont éclater.

Il n'eft pas befoin, répondit Philandre, d'un auffi long préambule, pour m'engager à fervir Argée. Qu'exigez-vous de moi? Je conferve toujours pour lui les mêmes fentimens; & quoique

j'en fois la victime, je ne l'accufe pas de mes malheurs. Vous me trouverez toujours prêt à mourir pour cet ami, quand je devrois encore avoir contre moi l'opinion publique & mon infortune. Il faut, répliqua la perfide, donner la mort à celui qui prétend nous deshonorer. Vous n'aurez aucun danger à redouter dans cette entreprife; je vous fournirai les moyens de l'exécuter fûrement. Il doit revenir à la nuit fur les neuf heures; & pour qu'on ne s'apperçoive de rien dans le château, j'ai promis de l'introduire moi-même à un fignal convenu. Vous attendrez dans ma chambre jufqu'à ce que je lui aie fait quitter fes armes, & que je le livre fans défenfe à la mort qu'il mérite.

Ce fut ainfi que cette femme, ou plutôt cette furie infernale, conduifit fon mari dans le précipice qu'elle lui avoit creufé. Dès que la nuit, fi fouvent complice du crime, eût enveloppé la terre de fes ombres, l'indigne époufe d'Argée fit fortir mon frère de fa prifon, lui remit le glaive fatal, & le conduifit dans fa chambre pour y attendre l'infortuné Baron. Tout fe paffa comme elle l'avoit prévu. Les projets criminels ne réuffiffent que trop fouvent. Philandre frappa le généreux Argée

en s'imaginant porter le coup mortel à Morand. Comme rien ne s'oppofoit au tranchant de fon glaive, il lui fendit la tête jufqu'à la poitrine; & ce malheureux chevalier affaffiné par la main qui croyoit le venger, expira fans pouffer un cri. Alors mon frère, toujours dans l'égarement, remit fon épée entre les mains de Gabrine : c'eft ainfi qu'on nomme ce monftre, qui femble né pour trahir tout ce qui l'approche. La perfide qui avoit diffimulé jufqu'alors, voit que Philandre contemple fa victime. Elle prend un flambeau & lui montre le cadavre de fon cher Argée. En même-tems elle le menace, s'il ne confent à ce qu'elle defire depuis fi long-tems, de divulguer ce meurtre qu'il ne fauroit nier, & de le faire mourir honteufement dans les fupplices réfervés aux traîtres & aux affaffins. Elle lui repréfente que fi rien ne l'attache à la vie, il doit du moins prendre foin de fa réputation.

A la vue de fon erreur Philandre refte immobile de douleur & d'effroi. Dans fon premier emportement il vouloit trancher les jours du monftre qui avoit armé fon bras; & fi la raifon ne lui eût fait envifager tous les dangers qu'il couroit dans

cette maison ennemie, au défaut d'autres armes il l'eut déchirée de ses ongles & de ses dents. Tel un navire battu sur la vaste étendue des mers par deux vents contraires, avance & recule plusieurs fois sur la même ligne avant de céder au souffle le plus puissant. Ainsi Philandre agité par deux mouvemens opposés, se livre enfin à celui qui lui semble le moins dangereux. Il voit qu'outre les supplices dont on le menace, il sera couvert de honte & d'infamie si le meurtre se répand dans le château. Ce dernier motif l'emporte. Malgré toute sa répugnance il est contraint d'avaler le calice amer jusqu'à la dernière goutte ; mais la crainte l'emporte dans son cœur épouvanté. Il donne à Gabrine sa foi, & lui promet, sous les plus redoutables sermens, de consentir à tout ce qu'elle voudra dès qu'ils seront en sûreté. C'est ainsi que cette malheureuse recueillit le fruit de ses crimes avant de sortir de son château.

Philandre revint ensuite nous joindre avec elle en laissant un nom infâme dans la Grèce entière. Il emportait dans son cœur déchiré de remords le regret d'avoir tué si imprudemment son ami & l'horreur de son union avec une femme plus

cruelle que les Progné & les Médée. Il lui auroit donné la mort dès qu'il auroit pû le faire en sûreté ; mais son bras étoit retenu par ses fermens. Il ne pouvoit que la haïr. Depuis ce moment on ne le vit jamais sourire ; tous ses discours portoient l'empreinte de la tristesse de son ame. Tel étoit sans doute Oreste, lorsqu'après avoir trempé ses mains dans le sang de sa mère & du coupable Egiste, il fut livré aux furies vengeresses. La douleur de mon frère qui ne faisoit qu'augmenter, lui causa bientôt une maladie dangereuse.

Alors l'infâme Gabrine, persuadée qu'elle ne pourroit jamais surmonter l'aversion de son époux, passa des feux de l'amour aux fureurs de la haine & de la vengeance. Il ne lui devint pas moins odieux qu'Argée, & elle prit le parti de se défaire de ce second mari comme elle s'étoit débarassée du premier. Elle eut recours à un vieux médecin, aussi scélérat qu'elle, & très-propre à la seconder dans cet abominable projet. Ce traître trouvoit plus facile de faire périr ses malades par le poison, que de les guérir par des infusions salutaires. Elle lui promit plus qu'il ne lui demanda, pourvu qu'il empoisonnât promptement son époux.

J'étois avec plusieurs autres personnes dans la chambre de mon frère, lorsque le perfide vieillard y parut la coupe mortelle à la main. Il pressa mon frère de la prendre, en l'assurant qu'elle lui rendroit les forces & la santé. Dans ce moment, soit pour se défaire de son complice, soit pour ne pas lui donner la récompense promise, Gabrine le retint dans l'instant où Philandre alloit porter ses lèvres à la liqueur empoisonnée, & lui dit: Pardonnez d'injustes soupçons; mais je crains tout pour un objet tendrement aimé; je veux être sûre que vous ne donnez pas à mon époux un remède dangereux ou des sucs empoisonnés, & j'exige que vous fassiez sur vous-même l'essai de ce breuvage. Vous pouvez juger du trouble que causa cette proposition au perfide vieillard. Mais le tems qui le presse ne lui laisse pas le moment de réfléchir; il ne sait quel parti prendre; & pour ne pas augmenter les soupçons, il boit une partie de la liqueur contenue dans le vase. Le malade, rassuré par son exemple, prend à l'instant le reste. Tel qu'un épervier prêt à dévorer la colombe tremblante qu'il tient dans ses serres, se voit arracher sa proie & la vie par un chien avide qu'il croyoit

croyoit le compagnon de sa chasse ; ainsi l'avare médecin vit frustrer ses espérances par celle qu'il croyoit d'intelligence avec lui. Puisse son exemple épouvanter à jamais ceux qui seroient capables de se laisser séduire par d'aussi coupables gains ! Après avoir bu, le vieillard se hâta de retourner chez lui, pour arrêter, par de prompts secours, les progrès du poison. Mais Gabrine ne voulut pas le permettre, & prétendit qu'il devait rester jusqu'à ce que le breuvage eût produit ses effets. Envain il eut recours aux prières & aux offres les plus considérables. Rien ne put engager Gabrine à le laisser sortir. Alors ce misérable voyant qu'il ne pouvoit éviter la mort, nous dévoila tout le mystère. Gabrine confuse, ne sut que répondre. Après cet aveu, l'honnête médecin subit le sort de la plûpart de ses malades, & sa mort suivit de près celle de mon frère qui venait d'expirer. Trop convaincu du crime de ce monstre, plus féroce que ceux qui habitent les forêts, nous l'arrêtons & la jettons au fond d'une obscure prison, pour la brûler vive comme elle le méritoit.

Ermonide alloit continuer, & apprendre à Zerbin comment la vieille avoit su se tirer de sa

prifon ; mais la douleur de fa bleffure le fit évanouir une feconde fois. Deux de fes amis avoient déjà formé, avec des branches d'arbres, un brancard fur lequel ils le tranfportèrent. Zerbin défefpéré du malheur de ce guerrier, s'excufa fur la néceffité qui forçoit tout chevalier de défendre celles qui fe trouvoient avec lui, & encore plus fur la parole qu'il avoit donnée à Marfize de protéger la vieille contre tous ceux qui voudroient l'offenfer. Il finit par lui offrir fes fervices dans tout ce qui dépendroit de lui. Ermonide lui répondit que la feule chofe dont il ofoit le prier, étoit de fe féparer de Gabrine fans lui laiffer le tems d'ourdir contre lui quelque trahifon qui le feroit repentir trop tard de la protection qu'il lui accordoit. Pendant tout ce tems Gabrine, confondue par la force de la vérité, baiffoit les yeux & n'ofoit rien répondre.

Zerbin pourfuivit enfuite fa route avec la vieille, en la maudiffant continuellement du tort qu'elle lui avoit fait faire à un auffi honnête chevalier. Auparavant il fe fentoit pour elle une invincible répugnance ; & maintenant qu'il connoit toute l'atrocité de fon abominable caractère, il la dé-

teſte au point de ne pouvoir l'enviſager. La vieille qui ſent combien elle eſt odieuſe à Zerbin, le hait encore cent fois plus, & le noir venin qui gonfle ſon cœur s'épanche ſur ſes joues livides. Ainſi diſpoſés l'un pour l'autre, ils traverſoient enſemble une antique forêt ; lorſque ſur le ſoir ils entendirent, non loin d'eux, des cris, un cliquetis d'armes, & tout le fracas d'un combat. Zerbin courut au bruit pour voir ce que c'étoit. Gabrine le ſuivit promptement. L'autre Chant vous inſtruira de cette avanture.




Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI



CHANT XXII.

AIMABLES beautés dont le cœur ſenſible & conſtant ſe contenta toujours de faire le bonheur d'un ſeul amant ; ô vous que l'on trouve ſi rarement dans un ſexe ſi nombreux, pardonnez ſi les crimes de Gabrine ont ému mon fiel, & excuſez le peu de lignes que je compte encore conſacrer à blâmer ſon eſprit pervers. Toujours fidele à la vérité, ainſi que l'exige celui qui a tout pouvoir ſur moi, j'ai peint cette méchante femme telle qu'elle étoit. Ce récit n'ôte rien à la gloire du petit nombre de celles dont le cœur eſt ſincère & fidele. Le traître qui, pour une ſomme d'argent, vendit ſon maître aux juifs abuſés, n'ôte rien au mérite de Pierre & de Jean ; & pour avoir eu tant de ſœurs coupables, la réputation d'Hipermneſtre n'en eſt pas moins intacte. Si mon attachement à l'auſtère vérité me fait blâmer une femme dans ces Chants, j'en louerai, s'il le faut, des milliers, dont les vertus répandront plus d'éclat que l'aſtre du jour. Mais revenons à cet ouvrage que

je m'efforce de varier pour plaire à tous les goûts.

Je vous disois que le prince d'Ecosse avoit entendu de grands cris dans la forêt. Il pousse son cheval vers l'endroit d'où ils partoient, & s'engage dans un sentier frayé entre deux montagnes. A peine y a-t-il fait quelques pas, qu'il apperçoit dans le creux d'un vallon un chevalier qui venoit d'être tué. Vous saurez quel il étoit; mais je veux auparavant quitter la France, & faire un tour dans l'Orient, pour rejoindre Astolfe qui avoit pris son chemin vers le couchant.

Nous l'avons laissé au milieu de la ville, dont les épouvantables sons de son cor magique avaient chassé les barbares habitantes. Ses compagnons, saisis d'une égale frayeur, avoient déployé toutes leurs voiles pour fuir ces cruels rivages. Forcé de s'en retourner seul, Astolfe prit la route de l'Arménie. Au bout de quelques jours il se trouva dans Natolie, & se rendit à Burse. Il poursuivit son chemin sur les bords de la mer & gagna la Thrace. Il parvint ensuite dans la Hongrie en suivant le cours du Danube, & comme si son cheval eût eu des aîles, il traversa en moins de vingt jours la Moravie, la Bohëme, la Franconie & le Rhin. Après,

avoir passé ce fleuve il se rendit par la forêt des Ardennes à Aix-la-Chapelle. Enfin il se trouva dans le Brabant & puis dans la Flandre, où il s'embarqua. Le vent lui fut si favorable, qu'au milieu du jour il découvrit les rivages de l'Angleterre, & y descendit : aussi-tôt il s'élance sur son cheval, & hâte tant sa course, que le soir même il arrive à Londres. Il y apprit que le vieil Othon son père étoit dans Paris, & que presque tous ses barons l'y avoient suivi. Aussi-tôt il se prépare à passer en France, retourne au port de la Tamise, & s'embarque pour Calais. Un vent du nord qui sembloit se jouer dans leurs voiles, invite les matelots à se mettre en mer ; mais bientôt il se renforce & devient si impétueux, que le pilote, dans la crainte d'être brisé sur les côtes, est obligé de céder & de suivre une route contraire à sa direction ; il est emporté tantôt à droite, tantôt à gauche, partout où le pousse la fureur des flots ; enfin il prend terre près de Rouen.

A peine Astolfe a-t-il touché ce rivage desiré, qu'il revêt son armure, ceint son épée & se met en route toujours avec ce merveilleux cor, plus utile pour sa défense que cent mille soldats. Il tra-

verse une forêt & se trouve au pied d'une colline sur les bords d'une claire fontaine. On étoit à l'heure où les moutons abandonnent les gras pâturages pour se retirer à l'ombre d'un toît ou sous la voûte d'un rocher. Accablé par une chaleur excessive & par une soif ardente, le paladin ôte son casque, lie son cheval dans les feuillages les plus épais, & s'approche de la fontaine pour y étancher sa soif. Il n'avoit pas encore touché l'onde limpide du bord de ses lèvres, qu'un paysan sort d'un taillis voisin, prend son cheval, s'élance dessus, & part comme un trait. Astolfe entend le bruit, détourne la tête, voit le ravisseur, & désaltéré sans avoir bu, se met à la poursuite du brigand. Celui-ci ne profite pas de tout son avantage, sans quoi Astolfe l'eut bientôt perdu de vue. Tantôt il précipite, tantôt il rallentit les pas du rapide coursier. Enfin, après de longs détours, tous deux sortent du bois & vont se rendre dans le palais magique, où, sans aucune contrainte, Atlant retient tant d'illustres chevaliers, plus sûrement que dans la prison la mieux gardée. Le paysan y entre avec le cheval, dont la course égale la rapidité du vent. Astolfe

retardé par le poids de ſon bouclier & de ſes autres armes, ne peut le ſuivre que de loin; cependant il arrive toujours ſur ſes traces: mais à peine a-t-il mis le pied ſur le feuil fatal, qu'elles diſparoiſſent. Il ne voit plus ici ſon cheval, ni le brigand qui l'a dérobé. Envain il porte ſes regards de tous côtés, & parcourt les appartemens de ce vaſte palais; il n'apperçoit nulle part cet animal ſi vanté par ſa légéreté, & il conſume envain le reſte de la journée à le chercher en haut, en bas, dans l'intérieur & dans les environs de cet édifice.

Enfin, las d'errer dans ce dédale, il ſoupçonne qu'il pourroit bien y avoir de l'enchantement. Cette idée lui rappelle le petit livre que Logiſtille lui a donné dans les Indes pour lui ſervir en pareil cas. Il l'ouvre & le conſulte. Le palais enchanté occupoit dans ce livre un fort long chapitre, qui finiſſoit par indiquer les moyens de confondre toute la ſcience du magicien, & de rendre la liberté aux priſonniers. Sous le feuil de la porte étoit renfermé un eſprit qui produiſoit tous ces prodiges. Il ne s'agiſſoit que de lever cette pierre, & dans l'inſtant le palais devoit ſe

dissiper dans les airs comme une légère fumée. Le Paladin curieux de mettre à fin une si glorieuse entreprise, s'incline pour soulever ce marbre. Ce mouvement fait trembler Atlant; il craint ce qui va arriver, & s'efforce de parer à ce malheur par de nouveaux enchantemens. Au moyen de son art infernal il fait paroître aux yeux trompés de ses prisonniers, Astolfe différent de lui-même. Les uns le prennent pour un géant, d'autres pour un paysan, quelques-uns pour un perfide chevalier. Chacun d'eux croit voir dans le paladin anglois l'ennemi qu'il a rencontré dans la forêt, & tous fondent sur lui pour recouvrer ce qu'il leur a ravi. Roger, Gradasse, Girolde, Bradamante, Brandimart, Prasilde, & plusieurs autres guerriers séduits par ce prestige, courent à lui pour lui donner la mort.

A l'instant le paladin a recours à son cor, qui modéra promptement leur impétuosité. Sans cette ressource l'infortuné périssoit infailliblement sous leurs coups. Mais à peine a-t'il embouché le terrible instrument, qu'épouvantés par ses horribles sons, tous ces braves chevaliers se dissipent & fuyent comme des colombes craintives au bruit

d'une explosion soudaine. Le magicien pâle & consterné sort en tremblant de sa retraite, & fuit avec ses prisonniers sans s'arrêter tant qu'il entend l'horrible bruit. Les chevaux, saisis de la même frayeur, rompent des liens trop foibles pour les retenir, & volent sur les pas de leur maître. Enfin il ne resta pas dans le château un seul être animé. Rabican se sauvoit avec les autres, si le duc ne l'eut retenu au moment qu'il s'échappoit. Après avoir éloigné le magicien, Astolfe souleva le pesant rocher qui formoit le seuil de la porte. Il y trouva différentes figures & certains caractères, qu'il brisa comme le lui prescrivoit son livre, & dans l'instant le palais s'évanouit dans les airs ainsi qu'un nuage léger.

A la place qu'il occupoit, Astolfe trouva le cheval aîlé de Roger attaché avec une chaîne d'or : c'étoit le coursier merveilleux dont Atlant s'étoit servi pour transporter ce héros chez Alcine. Logistille avoit ensuite travaillé de sa main le frein qui devoit le contenir, & Roger s'en étoit servi pour retourner en France : après avoir plané sur tous les pays qui s'étendent depuis les sources du Gange jusqu'aux rives de la Tamise. Je ne sais si

vous vous rappellez qu'il laissa sa bride à l'arbre où il étoit attaché, & s'envola dans le moment où la fille de Galafron disparut aux yeux de Roger, confus d'un dénouement auquel il s'attendoit si peu. Le cheval aîlé revint à son maître au grand étonnement de tous ceux qui le virent, & ne le quitta plus jusqu'à ce moment. Astolphe est ravi de cette nouvelle faveur de la fortune. Il vouloit parcourir toutes les parties de la terre qu'il n'avoit pas encore vues, & l'Hyppogriffe ne pouvoit pas venir plus à propos pour lui faire faire en peu de jours le tour du monde. Astolfe le connoissoit déjà, & savoit par son expérience combien il pouvoit lui être utile. Mélisse s'en étoit servi pour le tirer des mains de l'enchanteresse, qui l'avoit condamné à orner son jardin sous la forme d'un mirthe. Il avoit remarqué par quel art Logistille soumettoit au frein sa tête altière, & retenu les avis qu'elle avoit donnés à Roger pour diriger son vol. Déterminé à s'en servir, il le couvre de ses harnois. A l'aide des différens mors laissés par les chevaux qui avoient pris la fuite, il forme un frein capable de le régir, & déjà il lui auroit fait prendre l'essor, s'il n'eut pas craint d'abandonner Ra-

bican. Cet excellent cheval lui étoit cher à bien des titres. Il étoit impossible d'en trouver un meilleur pour courir la lance ; & il l'avoit ramené en peu de jours des régions les plus éloignées de l'Inde jusques dans la France. Il réfléchit longtems sur ce qu'il devoit en faire, & finit par se déterminer à le donner à un ami plutôt que de le laisser sur la route exposé à devenir la proie du premier passant. Il regardoit de tous côtés dans la forêt, pour voir s'il ne découvriroit pas quelque chasseur ou quelque paysan par qui il pût le faire conduire dans un des châteaux voisins. Il attendit envain pendant le reste de la journée. Le lendemain au point du jour, il crut découvrir un chevalier à travers l'épaisseur du bois ; mais auparavant d'achever ce récit, retournons à Roger & à Bradamante.

Lorsque ces deux amans, si dignes l'un de l'autre, furent assez éloignés pour ne plus entendre les épouvantables sons du cor, Roger regarde autour de lui, & reconnoît sur le champ celle dont les enchantemens d'Atlant lui déroboient depuis si longtems la vue. Tous deux semblent également surpris des prestiges qui avoient

trompé leurs yeux & leur cœur. Roger embrasse cette beauté chérie, dont les joues deviennent plus vermeilles que la rose, & cueille sur ses lévres les premiers fruits d'un amour heureux. Ils réïtèrent plusieurs fois ces délicieuses étreintes, & leur cœur enivré d'amour s'abandonne aux transports de la joie la plus pure. Dans ces doux momens, ils regrettent d'avoir perdu pour leur bonheur tant de jours consumés à se chercher vainement dans le dédale magique d'Atlant. Bradamante, sensible aux tourmens de son cher Roger, ne lui refuse aucune des faveurs qu'une fille sage peut accorder sans blesser les sévères loix de l'honneur; mais elle l'assure que jamais il n'obtiendra les fruits les plus précieux d'un aussi tendre amour, sans la faire demander à son pere, & recevoir avant tout le baptême. Roger, qui pour plaire à sa maîtresse, non-seulement se feroit fait Chrétien, ainsi que l'avoit été son père, son ayeul, & tous ses illustres ancêtres; mais auroit donné mille fois sa vie, lui répondit qu'il étoit prêt à faire tout ce qu'elle exigeroit de lui. Dans l'intention de recevoir le baptême pour devenir l'époux de Bradamante, il prit avec elle le chemin de Wallom-

breuse, c'étoit une abbaye célèbre alors par ses richesses & par sa magnificence. Les pieux solitaires qui habitoient y accueilloient les étrangers avec le plus grand plaisir.

Au sortir de la forêt ils rencontrèrent une dame qui paroissoit fort affligée. A l'aspect des larmes qui arrosoient ses belles joues, Roger naturellement sensible & obligeant pour tout le monde, mais encore plus pour les dames, fut touché de compassion. Il s'avance vers cette femme, la salue honnêtement, & lui demande ce qui lui fait verser tant de pleurs. Elle leva sur lui ses beaux yeux noyés dans les larmes, & lui apprit du ton le plus touchant la cause de son affliction. Seigneur, lui répondit-elle, puisque vous voulez bien prendre part à ma douleur, vous saurez que je verse ces larmes sur le sort d'un jeune homme, qui aujourd'hui va subir une mort douloureuse dans un château voisin. Cet infortuné aimoit une jeune beauté, fille du roi d'Espagne. Couvert d'un voile blanc, revêtu de longs habits de femme, il sut en composant avec art, & sa voix, & son maintien, déguiser son sexe, au point de s'introduire dans le château & de passer toutes les nuits avec

la princeſſe ſans cauſer le moindre ſoupçon ; mais malheureuſement il n'eſt pas de ſecret que le tems ne découvre. Un courtiſan pénétra ce miſtère, le dit à deux de ſes amis, qui le répétèrent à tant d'autres, que la choſe parvint bientôt aux oreil-reilles du roi. Depuis deux jours ce prince irrité a envoyé un de ſes officiers pour prendre les deux amans dans leur lit. Tous deux ſont enfermés ſéparément dans le château, & ce jour ne ſe paſſera pas ſans que le jeune homme ne ſubiſſe un horrible ſupplice. Je me ſuis enfuie pour ne pas être témoin de tant de cruauté ; car il ſera brûlé vif, ſon malheur m'afflige au-delà de toute expreſſion. Les flammes dévorantes qui vont réduire en cendres ce beau jeune homme, ſeront toujours préſentes à mon eſprit, & déſormais m'empêcheront de goûter aucun plaiſir.

Bradamante, qui écoutoit avec attention, ſe ſentit vivement attendrie au récit de cette femme. Quand le coupable eut été ſon frère, elle n'auroit pas été plus allarmée. Ses preſſentimens n'étoient que trop fondés, comme on le verra dans la ſuite. Délivrons ce jeune homme, dit-elle à Roger, nous ne ſaurions faire un plus digne uſage de nos armes.

armes. Elle se retourne ensuite vers la dame affligée, & lui dit : Trouvez seulement le moyen de nous introduire dans ces murs, & soyez sûre que si ce jeune homme n'a pas encore été mis à mort il ne périra pas. Animé par l'exemple de sa maîtresse, Roger brûle d'une égale ardeur de sauver celui pour qui elle s'intéresse. Que tardons-nous, dit-il, en s'adressant à la dame, qui continuoit à verser un torrent de larmes ? Ce sont des secours & non pas des pleurs dont il est besoin dans ce moment. Courons délivrer celui pour qui vous les répandez. Mais hâtons-nous pour prévenir son supplice. Pourvu qu'il ne soit pas encore consumé par les flammes, je vous réponds de l'arracher à ses bourreaux, fussent-ils soutenus par mille soldats.

L'assurance & l'air intrépide des deux braves guerriers, raniment un peu l'espérance de la dame éplorée ; mais comme le chemin leur opposoit des obstacles bien plus redoutables que sa longueur, elle paroissoit encore suspendue entre la joie & la crainte. Si nous suivions, leur dit-elle, après quelques momens de silence, la route qui conduit droit au château, nous arriverions, je pense,

avant que les coupables flammes fussent allumées ; mais il nous faut prendre tant de détours si longs, & dans un chemin si peu praticable, qu'à peine la journée entière suffira-t-elle pour nous y rendre, & je crains bien qu'alors le jeune chevalier ne soit privé de la vie. Pourquoi ne pas prendre le plus court & le plus facile, répliqua Roger ? C'est, répondit la dame, qu'on y trouve un château appartenant aux comtes de Poitiers, où Pinabel, fils d'Anselme de Hauterive, & le plus méchant des hommes a établi un usage aussi injuste que barbare, contre tous les chevaliers & les dames qu'ils accompagnent. Aucune dame, aucun chevalier ne sauroit y passer sans recevoir le plus sanglant outrage. L'un y laisse ses armes, l'autre sa parure, & tous deux privés de leurs chevaux sont forcés de faire le reste de leur route à pied. Quatre guerriers supérieurs en bravoure à tout ce que l'on a vu en France depuis longtemps se sont engagés par serment à maintenir ses iniques loix. Elles ne sont établies que depuis trois jours, & je vais vous en raconter l'origine. Vous jugerez si l'on avoit droit d'exiger un pareil serment de ces chevaliers.

Pinabel a pour maîtresse la femme du monde la plus hautaine & la plus méchante. Un jour qu'ils alloient ensemble je ne sais où, ils rencontrèrent un chevalier qui la punit de son insolence. Ce guerrier dont elle se moqua parce qu'il portoit une vieille en croupe, obligea Pinabel de joûter contre lui, & renversa sur le pré cette homme qui a très-peu de force & beaucoup d'orgueil. Alors sa maîtresse fut forcée par le vainqueur de céder son cheval & sa parure à la vieille. Outrée d'une disgrace aussi humiliante, cette femme altière ne respira plus que la vengeance. Elle implore l'amour de Pinabel, toujours prêt à la seconder, dès qu'il s'agit de faire du mal, & lui dit qu'il n'est plus de plaisir ni de bonheur pour elle, jusqu'à ce qu'elle ait réduit mille chevaliers & mille dames à s'en retourner à pied comme elle, après avoir désarmé les uns & fait quitter aux autres leurs vêtemens.

Le jour même de cette aventure, le hazard amena dans un de leurs châteaux quatre chevaliers arrivés depuis peu des pays les plus éloignés, & si vaillans que dans le monde entier on ne trouveroit peut-être pas leurs égaux. Ils se nomment

Aquilan, Griffon, Sanfonnet & Guidon le fauvage. Pinabel les accueillit avec l'extérieur le plus honnête ; mais pendant la nuit il les fit charger de chaînes dans leur lit, & ne leur rendit la liberté qu'après leur avoir fait jurer que pendant un an & un mois, tel eft le terme qu'il leur a prefcrit, ils forceroient tous les chevaliers errans qui pafferoient par cet endroit, d'y laiffer leurs armes & leurs chevaux, & dépouilleroient les dames de leur fuite & de leurs vêtemens. Malgré toute leur répugnance ils font forcés d'obferver cet engagement. Il ne s'eft pas encore trouvé un feul chevalier qui ait pu les combattre avec avantage. Plufieurs fe font préfentés, mais tous ont été obligés de fe retirer à pied & fans armes. Leur ufage eft de tirer au fort à qui combattra le premier; mais fi l'ennemi eft affez vigoureux pour renverfer fon adverfaire fans être ébranlé, les trois autres font contraints de l'attaquer à la fois, & de le combattre jufqu'à la mort. Si chacun d'eux en particulier eft fi vaillant; jugez combien leur union doit être redoutable. D'ailleurs le généreux projet que vous venez de former ne fouffre pas de retard, & ne permet pas que vous vous

arrêtiez à cette entreprise. Vous y réussiriez sans doute si vous la tentiez; mais un pareil succès n'est pas l'affaire d'un moment, & ce jeune homme sera infailliblement brûlé si vous ne le secourez promptement.

De pareilles considérations, répondit Roger, ne doivent pas nous arrêter. Nous allons faire ce que nous pourrons; le Ciel, ou à son défaut la fortune disposera du reste. Vous jugerez par ce premier combat, si nous sommes en état de défendre l'infortuné que l'on veut brûler aujourd'hui si mal-à-propos. La dame les suivit sans rien répondre, & prit avec eux la route la plus courte. Ils n'eurent pas fait trois milles, qu'ils se trouvèrent au pont, où il falloit laisser ses armes, ses vêtemens, & souvent même sa vie.

A peine les eut-on découvert du haut du dongeon, que l'airain frappé retentit de deux coups. A l'instant les portes s'ouvrent, & il en sort un vieillard monté sur un petit cheval, qui va droit à eux au grand galop. Arrêtez, leur cria-t-il, arrêtez. On ne passe pas impunément sur ce pont, & en même-tems il les mit au fait de l'usage qu'avoit établi Pinabel. Mes enfans, ajouta-

t-il, suivez mes avis. Faites quitter à cette dame ses habits, & abandonnez-moi vos chevaux & vos armes, plutôt que de vous exposer à combattre quatre guerriers tels que les nôtres. On retrouve par-tout des habits, des chevaux & des armes; mais la perte de la vie ne sauroit se réparer. Epargnez-vous, lui dit Roger en l'interrompant, des conseils superflus. Je sais ce qui se pratique ici, & j'y suis venu pour éprouver la valeur de ces guerriers. Je ne suis pas accoutumé à céder mes armes sur de simples menaces, & mon compagnon ne paroît pas plus disposé à livrer aussi légèrement les siennes. Mais de grace, faites venir promptement ces preux chevaliers, qui veulent nous enlever nos chevaux & nos armes. Nous voulons franchir ces montagnes, & le moindre retard nuit à nos projets. Voici, répondit le vieillard, quelqu'un qui va satisfaire à votre empressement. En effet il sortit dans ce moment du fort, un chevalier qui avoit une cotte d'armes rouge, parsemée de fleurs de la plus éclatante blancheur. Bradamante vouloit absolument que Roger lui permît de faire vuider les arçons à ce chevalier si brillant; mais elle ne put jamais l'y faire consen-

tir, & il fallut qu'elle cédât aux desirs de son amant qui voulut se charger de tous les risques de ce combat, dont elle n'eut que le spectacle. Roger demanda ensuite au vieillard, quel étoit celui qui se présentoit? On le nomme Sansonet, répondit-il, je le reconnois à sa superbe cotte d'armes. Ces deux chevaliers prirent du champ sans se parler, & fondirent l'un sur l'autre avec toute l'impétuosité de leurs chevaux.

Pinabel étoit déja sorti de son château avec plusieurs gens de pied destinés à dépouiller de leurs armes les chevaliers vaincus. Roger & Sansonet mettent en arrêt d'énormes lances, & dont les proportions étoient presque égales dans toute leur longueur. Sansonet, qui en avoit fait tailler un grand nombre de semblables dans une forêt voisine, avoit donné ordre d'en apporter deux sur le champ de bataille. Il en offrit une à Roger & garda l'autre pour lui. Il eut fallu des cuirasses & des boucliers de diamant pour résister à un pareil choc. Le fer dont elles étoient armées auroit percé une enclume. Tous deux s'atteignirent au milieu de leur course sur leurs boucliers. Celui de Roger forgé par les démons dans leurs ardentes fournai-

ſes, réſiſta facilement. C'étoit l'écu d'Atlant, dont j'ai déja décris les merveilleux effets. Son éclat magique éblouiſſoit les yeux de ceux qui le regardoient, & les faiſoit tomber évanouis. Auſſi Roger le tenoit-il toujours couvert d'un voile qu'il n'ôtoit que dans les beſoins les plus preſſans. Il avoit auſſi la propriété d'être impénétrable puiſqu'il para ce coup. Celui de Sanſonet, travaillé par des mains moins habiles, ne put réſiſter au choc; mais s'entrouvrant ſous la pointe de la lance, il laiſſa paſſer le fer & défendit mal le bras qui le portoit; de ſorte que Sanſonet fut bleſſé & renverſé ſur la terre. Des quatre chevaliers qui s'étoient engagés à ſoutenir cet uſage unique, il fut le premier qui revint ſans rapporter les dépouilles du vaincu. La fortune ne rit pas toujours, & ſouvent ſes diſgraces ſuivent de près ſes faveurs. Dès que Sanſonet fût abattu, celui qui regardoit le combat du haut du dongeon, redoubla le ſignal, pour en avertir les autres chevaliers.

Dans ce moment Pinabel s'étoit approché de Bradamante, pour ſavoir quel étoit celui qui avoit renverſé ſon chevalier avec tant de vaillance. La juſtice divine, qui vouloit le punir comme il le

méritoit, permit qu'il se trouvât monté sur le même cheval que quelque tems auparavant il avoit dérobé à Bradamante. Il s'étoit écoulé précisément huit mois, depuis que ce traitre ayant ainsi que vous le savez, rencontré par hazard Bradamante, l'avoit précipitée dans le tombeau de Merlin. Un rameau qui tomba en même tems qu'elle, ou plutôt sa bonne fortune la préserva de la mort. Le fils d'Anselme croyant qu'elle ne reverroit jamais le jour s'empara de son coursier. Bradamante reconnoît aussitôt son cheval, elle fait attention à la voix, aux traits de celui qui le monte, & elle le reconnoit aussi pour le perfide Comte. Voici, dit-elle, le traitre qui a voulu me faire périr; le ciel toujours juste le conduit entre mes mains, pour que je le traite comme il le mérite. Menacer ce misérable, mettre l'épée à la main, & fondre avec fureur sur lui, tout cela fut l'affaire d'un moment. Pour qu'il ne pût se soustraire à sa vengeance, elle avoit déja pris la précaution de lui couper le chemin de son château. Pinabel, semblable à un renard dont les chasseurs ont bouché le terrier, fuit à travers la forêt en poussant de grands cris, & sans jamais

ſe retourner. Pâle & conſterné, ce malheureux qui n'a d'autre eſpoir que dans la vîteſſe de ſon cheval, pique ſes flancs & la guerrière de Dordogne, excitée par le deſir de la vengeance le pourſuit avec une égale rapidité. Toujours ſur ſes traces, elle ne le perd pas de vue un ſeul inſtant, & déjà l'extrémité de ſon fer touche les reins du perfide. La forêt ébranlée ſous leurs pas précipités, retentit au loin du bruit de leurs armes.

Cependant les trois autres chevaliers étoient ſortis de la forteresſe avec la femme vindicative qui leur avoit preſcrit cette loi barbare. Tous trois préféroient la mort à une vie deshonorée. Ils rougiſſent de honte & frémiſſent de rage, en ſe voyant forcés de ſe réunir contre un ſeul homme, cette femme auſſi cruelle que peu ſage, leur rappelle leurs ſermens, & la promeſſe qu'ils lui ont faite de la venger. Ma lance, lui dit Guidon, ſuffit pour abattre ce chevalier, pourquoi exigeriez-vous que je l'attaquaſſe avec l'aide de ces deux autres guerriers: je vous réponds ſur ma tête du ſuccès. Griffon & Aquilan en diſent autant, veulent combattre ſéparément, & proteſtent qu'ils aiment mieux mourir ou perdre la

liberté, que de ſe réunir trois contre un ſeul. A quoi bon, leur répondit la maîtreſſe de Pinabel, conſumer le tems par de vains diſcours. Je vous amene ici pour dépouller ce chevalier de ſes armes, & non pour faire de nouvelles conventions. C'étoit dans la priſon, où je vous retenois, qu'il falloit me le propoſer. Il eſt à préſent trop tard. Ceſſez donc ces inutiles bravades, & exécutez les conditions auxquelles vous avez conſenti. Impatient de combattre, Roger leur crioit d'une voix fière : Voici mes armes, voici mon cheval couvert de harnois tout neufs encore. Cette dame ſe prépare auſſi à vous céder ſes vêtemens.

D'un côté, la dame du château les preſſe, de l'autre Roger les défie, & ſemble leur reprocher leur lâcheté. Ils ſont couverts de confuſion, mais enfin ils ſe déterminent à l'attaquer. Les deux fils de l'illuſtre marquis de Bourgogne, courent les premiers. Guidon, dont le cheval eſt plus peſant, les ſuit de près. Roger s'avance contre eux, armé de la même lance qui avoit abattu Sanſonet, & du bouclier dont perſonne ne pouvoit ſupporter la clarté magique. C'étoit, comme je l'ai déjà dit, une dernière reſſource dans les plus grands

dangers. Ce guerrier n'y avoit jusqu'alors eu recours que dans trois occasions, & il faut avouer qu'elles étoient pressantes. Il le découvrit deux fois lorsqu'il quitta le séjour voluptueux d'Alcine, pour l'empire de la raison. La troisième fut lorsqu'il ravit sa proie au monstre marin, prêt à dévorer la belle Angélique, qui fut si peu reconnoissante. A l'exception de ces trois occasions, il l'avoit toujours tenu couvert sous un voile épais, & dont il pouvoit le tirer aisément.

Défendu par cette égide, Roger s'avançoit contre les trois chevaliers avec autant d'assurance que s'il eût eu à combattre de foibles enfans. Il atteignit au haut de son bouclier Griffon qui chancela de tous côtés, & finit par tomber loin de son cheval. Le coup de ce jeune guerrier porta également sur le bouclier de son adversaire, mais de côté; de sorte que la pointe de sa lance produisit en glissant sur le poli de l'acier, un effet bien contraire à ses intentions. Il rompit & déchira le voile qui couvroit cette lueur insupportable à tous les yeux. Aquilan, par un second coup de lance emporta le reste de l'enveloppe, & mit à nud ce bouclier dont la splendeur frappa


C. Monet del. *N. De Launay Sc.*

les yeux des deux frères & de Guidon, qui venoit après eux. Tous trois tombent évanouis par l'effet merveilleux de ce bouclier, qui éblouit les yeux & prive de tous les sens.

Roger, qui ne croyoit pas le combat terminé, fait retourner son coursier, & tire sa redoutable épée; mais de quelque côté qu'il porte ses regards il ne voit plus d'ennemis. Les trois chevaliers, les gens de pied, les femmes, & même les chevaux étoient tombés à la renverse, & sembloient agités des convulsions de la mort. D'abord il s'étonne, mais bientôt il apperçoit au bas de son bouclier l'enveloppe qui le couvroit. Dans l'instant il se retourne, & cherche des yeux la guerrière qu'il adore. Il revient à l'endroit où il l'avoit laissée avant de commencer le combat, & ne l'y trouvant plus, il pense qu'elle aura pris les devants dans la crainte que le jeune infortuné pour qui elle s'intéressoit si vivement, ne fût déja consumé par les flammes. La dame qui lui avoit servi de guide pour arriver au château étoit étendue sur la terre comme les autres. Il la relève, la pose devant lui sur son cheval, & poursuit sa route, désespéré d'une semblable aventure. Il recouvrit

enſuite le bouclier avec l'étoffe d'un voile que cette dame portoit ſur ſa robe ; & elle reprit ſes ſens dès que le dangereux éclat de cette arme ne frappa plus ſes yeux.

Confus, rougiſſant de honte, Roger marchoit les yeux baiſſés ; il craignoit qu'on ne lui reprochât une victoire ſi peu glorieuſe. De quelle manière, diſoit-il en lui-même, pourrai-je me laver de cet opprobre ? J'aurai toujours à rougir d'un avantage que je dois plutôt à la force des enchantemens qu'à ma valeur. Rempli de ces idées, il rencontre ſur ſon chemin un puits creuſé profondément, ſur les bords duquel les troupeaux fatigués de la chaleur du midi venoient reſpirer un air plus frais dans les jours brûlans de l'été. Funeſte bouclier, dit-il alors, tu ne m'expoſeras plus à de tels affronts. Je ne veux pas te garder plus longtems, du moins je m'épargnerai pour l'avenir de ſemblables diſgraces. A ces mots il deſcend de cheval, prend une pierre fort peſante, la lie au bouclier, & les jette tous deux dans le puits, en ajoutant : puiſſe ces eaux te cacher à jamais, & me délivrer avec toi de ma honte. Ce puits très-profond étoit rempli d'eau juſqu'à ſes

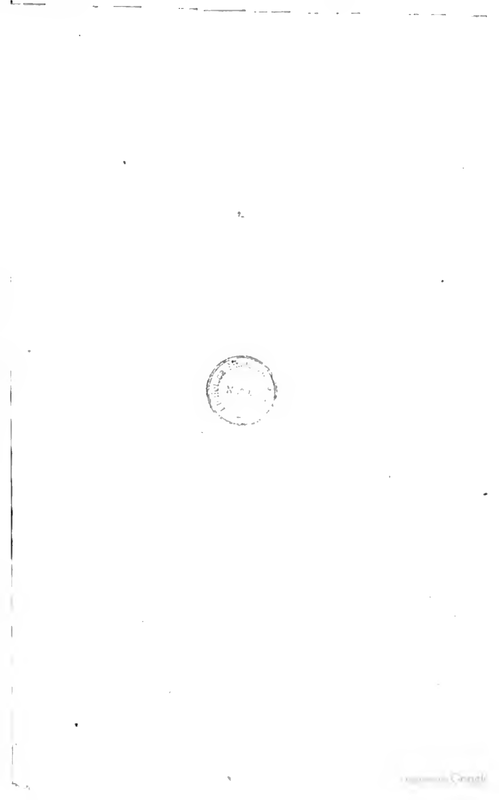
bords, le bouclier & la pierre formoient un poids considérable; de sorte qu'il fut promptement précipité au fond & recouvert d'une grande quantité d'eau. La Déesse aux cent voix ne laissa pas longtems ignorée une action aussi généreuse : la trompette à la bouche, elle en fit retentir le bruit dans la France, l'Espagne & les contrées voisines. Lorsque cette nouvelle se fut répandue de bouche en bouche dans le monde entier, plusieurs chevaliers des contrées voisines & des pays les plus éloignés partirent dans le dessein de trouver l'écu précieux; mais ils ignoroient la forêt & le puits qui le receloit, car la dame qui accompagnoit Roger, & qui avoit rendu publique une action si glorieuse, ne voulut jamais indiquer, ni le puits, ni même le lieu où elle s'étoit passée.

Après le départ de Roger ses quatre adversaires, qui ne lui avoient pas plus résisté qu'un chaume aride à la flamme dévorante, n'étant plus frappés par la lueur terrible qui les avoit renversés, se relevèrent tout étonnés de leur chûte. Pendant le reste de la journée, il ne fut question entre eux que de cette étrange aventure, & ils parloient encore de cet éclat auquel ils n'avoient pu résis-

ter, lorsqu'on leur apprit que Pinabel venoit d'être tué. Mais ils ne savoient, ni de quelle manière, ni par quelle personne.

Pendant qu'ils combattoient contre Roger, la fière Bradamante avoit atteint Pinabel dans un défilé fort étroit, & lui avoit plongé cent & cent fois son épée dans le cœur. Lorsqu'elle eût purgé la contrée de ce vil tiran, elle sortit du bois témoin de cette scène sanglante, avec le cheval dont le traitre s'étoit emparé par de si lâches moyens. Elle vouloit retourner à l'endroit où elle avoit laissé Roger; mais jamais elle ne put en retrouver le chemin. Elle parcourut en vain les vallons, les montagnes, & son mauvais destin l'empêcha toujours de rejoindre son amant. Mais arrêtons-nous ici, ceux qui se plaisent à ces récits, voudront bien attendre l'autre Chant.







CHANT XXIII.

SOYONS toujours utiles aux autres. Rarement un bienfait reſte ſans récompenſe, & ſi quelquefois la choſe arrive, du moins on ne court aucun riſque pour ſa vie ou pour ſon honneur ; mais le mal qu'on fait ne s'oublie jamais. C'eſt une dette que tôt ou tard il faut acquitter. *Les montagnes reſtent immobiles*, dit le proverbe, *mais les hommes ſe rencontrent ſouvent.* Voyez ce qui vient d'arriver au traitre Pinabel. Il a enfin reçu le juſte ſalaire de ſes forfaits, & le Ciel qui n'aime pas voir l'innocence opprimée, a ſauvé Bradamante & ſauvera de même quiconque vivra le cœur exempt de crime. Pinabel, qui la croyoit enſevelie dans l'abîme où il l'avoit précipitée, étoit bien éloigné de redouter la vengeance de cette jeune beauté, qu'il ne s'attendoit ſûrement pas à revoir. Il lui fut inutile de ſe trouver au milieu des fortereſſes de ſon pere ; car Hauterive eſt ſitué ſur des monts redoutables dans le voiſinage de Poitiers, & ce château appartenoit au vieux comte Anſelme, pere de

Pinabel. Cependant malgré toute sa puissance & tant d'alliés, ce scélérat ne put échapper au courroux de Bradamante, qui lui donna la mort dans un vallon sans être touchée de ses prières & de ses pleurs, seules armes qu'il employa contre un si terrible ennemi.

Dès que Bradamante se fût vengée du perfide qui avoit voulu la faire périr, elle n'eut plus d'autre desir que de rejoindre Roger. Mais son mauvais destin ne le lui permit pas, & l'égara dans le plus épais du bois. Elle erroit encore dans ces routes incertaines & solitaires, lorsque le soleil fit place aux étoiles. Comme elle ne savoit où passer la nuit, elle fut réduite à se coucher sur l'herbe, où elle attendit le jour en dormant, ou en contemplant les astres errans dans la vaste étendue des cieux; mais soit qu'elle veille, soit qu'elle se livre aux douceurs du sommeil, l'image de son cher Roger est toujours présente à son esprit. Souvent son cœur pénétré de douleur & de repentir, poussoit de profonds soupirs. La colère, disoit-elle, l'a donc emporté sur l'amour, & m'a séparée peut-être pour jamais de cet objet chéri. Du moins si, remarquant les endroits par où j'ai passé, j'avois

pu retourner sur mes traces. Mais, & les yeux & la mémoire, j'avois tout perdu. C'est ainsi que la fille d'Aimon, les joues baignées de larmes, exprimoit une partie des peines qui agitoient son cœur. Enfin, après s'être fait longtems attendre, l'aurore parut dans l'Orient. Bradamante reprit son cheval, qui paissoit aux environs, & marcha vers la lumière naissante.

Elle ne fit pas beaucoup de chemin sans sortir de cette forêt, & elle se trouva précisément à l'endroit où étoit le palais magique dans lequel un enchanteur malfaisant l'avoit retenue si longtems par de vaines illusions. Elle y rencontra le duc Astolfe, qui avoit eu tout le tems d'arranger le frein de l'Hyppogriffe, & qui étoit fort embarrassé de Rabican qu'il ne savoit à qui confier. Le hasard fit que dans ce moment le paladin se trouvât sans casque; de sorte que Bradamante reconnut sur le champ son cousin. Aussitôt elle le salue, court à lui, l'embrasse, & se fait connoître. Astolfe ne pouvoit pas remettre son cheval en des mains plus sûres. Il savoit que Bradamante en auroit beaucoup de soin pendant son absence, & le lui rendroit à son retour. Il avoit toujours vu cette

aimable guerrière avec beaucoup de plaisir ; mais dans ce moment sa présence lui causa encore plus de joie. Il la crut envoyée du ciel pour le tirer d'embarras. Lorsqu'ils eurent réitéré leurs embrassemens fraternels, & qu'ils se furent informés avec beaucoup d'affection de ce qui les concernoit mutuellement, Astolfe, empressé de parcourir les régions éthérées, fit part de ses projets à sa jeune parente, & lui montra le cheval volant. Elle ne fut pas surprise de lui voir déployer ses aîles. L'enchanteur Atlant s'en étoit déja servi contr'elle, & le même jour ses regards s'étoient envain fatigués sur le vol de ce coursier, qui emportoit Roger à travers les airs dans des pays lointains.

Astolfe la pria de vouloir bien se charger de Rabican, dont la course étoit plus rapide que la fléche qui sillonne les airs. Il lui remit aussi ses armes qui lui devenoient inutiles jusqu'à son retour. Dans l'intention où il étoit de voyager dans les airs, il ne pouvoit être trop leste. Il se réserva seulement son épée & son cor, quoique ce dernier lui eût suffi dans toutes les occasions. Il laissa même à Bradamante cette lance d'or qui avoit appartenu au fils de Galafron, & qui renversoit

ſoudain tous ceux qu'elle touchoit. Aſtolfe s'élance enſuite ſur ſon cheval aîlé dont il modere d'abord le vol; mais bientôt il lui fait prendre un eſſor ſi rapide, que Bradamante le perd de vue en un moment. Tel un pilote qui craint le vent & les écueils, ſort lentement du port; mais lorſqu'il s'eſt éloigné des côtes, il déploie toutes ſes voiles, & dans ſa courſe rapide, ſon navire ſemble devancer les vents qui le portent.

Après le départ du duc, Bradamante ſe trouva fort embarraſſée. Elle ne ſavoit comment conduire à Montauban le cheval de ſon parent & y tranſporter ſes armes. Son cœur en proie à toutes les fureurs de l'amour, brûle de revoir Roger, & Vallombreuſe eſt le ſeul endroit où elle eſpère le trouver. Dans cette incertitude, elle rencontre un payſan, lui fait ajuſter de ſon mieux l'armure du paladin ſur le dos de Rabican, & lui donne auſſi à conduire le courſier, qu'elle avoit repris à Pinabel. Elle ſe détermina enſuite à aller à Vallombreuſe; mais elle ne ſavoit quelle route y conduiſoit le plus ſûrement, & elle craignoit de s'égarer. Le payſan connoiſſoit peu le pays, & n'étoit pas un guide bien ſûr. Toutefois elle di-

rige ses pas au hazard dans le lieu où elle s'imagine que doit être située cette abbaye. Après avoir erré pendant quelque temps de côté & d'autre, elle sortit de la forêt sur les neuf heures & elle decouvrit dans le lointain un château dont les tours s'élevoient sur le penchant d'une agréable colline. Elle le considère de plus près, & croit reconnoître Montauban. Elle ne se trompoit pas, c'étoit effectivement cette forteresse, où demeuroit sa mere & quelques-uns de ses frères.

A la vue de ces lieux autrefois si chéris, son cœur est saisi d'une douleur qu'on ne sauroit exprimer. Elle sait qu'elle ne peut pas s'arrêter dans les environs sans être découverte, & qu'alors on ne lui permettra pas de s'éloigner. Si elle cède aux instances qu'on a droit de lui faire, elle n'ira pas à Vallombreuse, elle ne verra pas son cher Roger, & elle périra consumée d'amour. Elle hésite pendant quelques temps sur le parti qu'elle doit prendre, & elle finit par se déterminer à s'éloigner de Montauban, & à marcher vers Vallombreuse, dont elle n'ignoroit plus le chemin. Mais son bon, ou son mauvais destin voulut qu'avant de sortir de ce vallon, elle rencontrât sans qu'il

lui fût possible de l'éviter le jeune Alard, un de ses frères. Il venoit d'assigner des logemens à des troupes de cavalerie & d'infanterie, que Charles l'avoit chargé de lever dans ce pays. Après bien des embrassemens, & des félicitations sur le plaisir de se revoir, ils prirent ensemble le chemin de Montauban, en s'entretenant de ce qui s'étoit passé depuis leur séparation.

Bradamante entra donc dans ce magnifique château, où Béatrix, les yeux presque continuellement baignés de larmes, l'attendoit envain depuis si long-tems. Elle avoit fait demander de ses nouvelles dans toute la France. Les embrassemens & les caresses d'une mere si tendre & d'une famille chérie n'étoient plus rien pour elle, depuis que les douces étreintes de Roger avoient fait de si profondes impressions sur son cœur. Comme elle ne pouvoit plus se rendre à Vallombreuse, elle y envoya quelqu'un de sa part pour prévenir Roger des raisons qui s'opposoient à ce voyage, & l'engager à se faire baptiser promptement, & à venir ensuite prendre avec elle les mesures nécessaires, pour mettre le dernier sceau à une union si desirée. Elle renvoyoit à Roger par la même

occafion Frontin , fon cheval, dont ce guerrier faifoit avec raifon le plus grand cas : car fi on en excepte Bridedor & Bayard, il ne s'en trouvoit pas un feul dans le camp des Sarafins, & dans l'armée françaife, qui fût auffi beau, & qui eût autant de feu dans les combats. Le jour que Roger s'élança avec tant de témerité fur l'Hyppogriffe, qui l'emporta dans les airs, il abandonna ce précieux courfier. Bradamante s'en faifit, & l'envoya à Montauban, où on l'avoit nourri avec le plus grand foin, fans que perfonne le montât, fi ce n'étoit pour lui faire faire un exercice modéré; de forte qu'il avoit alors plus d'éclat & d'embonpoint que jamais.

Auffitôt elle affemble fes femmes, leur fait prendre l'aiguille, & de fes belles mains elle trace avec elles, un riche tiffu de l'or le plus pur fur une étoffe de foie, dont le fond bleu étoit relevé par des raies brunes. Elle en orne les harnois de ce fuperbe courfier. Elle choifit enfuite parmi les femmes de fa fuite Hippalque, fille de Callitrefie fa nourrice, & fidelle confidente de fes fecrets. Elle lui avoit déja répété plufieurs fois combien Roger étoit cher à fon cœur, & elle l'entretenoit

fouvent de la beauté, des vertus, & des graces de ce chevalier dont elle élevoit les rares qualités jufqu'aux cieux. Partez, lui dit-elle alors, ma chère Hippalque, partez. Perfonne n'eft plus capable que vous de s'acquitter avec intelligence & fidélité d'un meffage auquel mon cœur s'intéreffe fi vivement. Elle lui apprend en même tems l'endroit où elle doit fe rendre, & la charge de l'excufer auprès de fon amant, de ce qu'elle n'eft pas allée le joindre à Vallombreufe, comme elle le defiroit; mais que la fortune qui difpofe plus fûrement de nos actions que nous-mêmes, avoit fait naître des obftacles infurmontables à ce voyage! Elle la fit enfuite monter fur une haquenée, & lui donna Frontin à tenir par fes rênes d'or. S'il fe trouve, ajouta-t-elle, quelqu'un affez dépourvu de fens, pour vouloir t'enlever ce cheval, dis-lui feulement qu'il appartient à Roger, & fois fûre de faire ceffer à l'inftant fes prétentions; car elle ne connoiffoit pas de chevalier qui ne tremblât à ce nom redoutable. Elle la retient encore, & fa tendreffe inépuifable lui dicte de nouvelles expreffions pour Roger. Hippalque les repaffe dans fa mémoire, prend congé de fa maitreffe & difparoit.

Elle fit plus de dix milles à travers les plaines & les obscures forêts, sans trouver personne qui tentât de lui nuire, ou même qui lui demandât en quel lieu elle portoit ses pas. Mais sur le milieu du jour, à la descente d'une montagne, dans un sentier étroit & difficile, elle rencontra Rodomont qui marchoit à pied & suivi de son nain. Le Sarasin leve vers elle son front audacieux, & blasphême toutes les puissances célestes, de ce qu'un coursier si beau & couvert de si riches harnois ne se trouvoit pas entre les mains de quelque chevalier. Il avoit juré de s'emparer par force du premier cheval qu'il rencontreroit, il n'en avoit pas encore vu d'autre, & il ne pouvoit pas en trouver de plus beau, & qui à tous égards lui convînt mieux. Mais il rougissoit de l'enlever à une femme. Cependant il brûle d'envie de le posséder; il le regarde, il le contemple en hésitant sur ce qu'il doit faire, & s'écrie plusieurs fois: Pourquoi faut-il que le maître de ce superbe animal ne se trouve pas avec lui! S'il y étoit, répondit Hippalque, vous changeriez bientôt de langage. Celui à qui il appartient est beaucoup plus vaillant que vous. Dans le monde entier il n'est

pas un guerrier qui l'égale. Quel est donc, reprit Rodomont, ce fameux chevalier, dont la valeur efface celle de tous les autres ? C'est Roger, répondit Hippalque. Eh bien, répliqua le roi d'Alger, puisqu'il appartient à un si fameux guerrier, je m'en empare. S'il est aussi brave que vous le prétendez, il saura me faire rendre son cheval, & je lui en payerai le salaire à quelque prix qu'il l'exige. Dites-lui que je suis Rodomont, & que s'il veut me combattre, il ne peut manquer de me trouver. Partout où je suis, l'éclat qui m'environne me fait aisément reconnoître. La foudre ne laisse pas des traces plus terribles sur son passage. A ces mots, il saisit les rênes d'or du coursier, s'élance dessus, & part comme un trait. La douleur d'Hippalque s'exhale en menaces & en injures. Rodomont ne l'écoute pas, & franchit la montagne pour suivre la route que lui indique le Nain, dans l'espérance de retrouver Mandricard & Doralice. Hippalque éplorée le suit de loin en l'accablant de malédictions. Nous verrons ailleurs comment se termina cette avanture. Turpin, qui dans cette histoire est mon guide, s'arrête ici pour retourner au lieu où le fils des comtes de Mayence venoit d'être tué.

Á peine la fille d'Aimon, empreffée de retrouver Roger, avoit-elle quitté cet endroit, que Zerbin y arrive d'un autre côté avec la perfide vieille. Il voit dans ce vallon le corps d'un chevalier qu'il ne connoiffoit pas; mais comme il étoit naturellement fenfible & compatiffant, il fut touché de fon malheur. Pinabel, étendu fur la terre, verfoit fon fang par cent diverfes bleffures. Le prince d'Ecoffe, qui vit fur l'herbe des traces nouvellement frayées, voulut les fuivre, pour atteindre, s'il lui étoit poffible, le meurtrier. Il prie Gabrine de l'attendre, & l'affure qu'il fera promptement de retour. Celle-ci s'approche du cadavre; & comme elle étoit fort avare, elle confidère attentivement de tous côtés pour examiner s'il n'auroit pas fur lui quelques ornemens qui puffent fatisfaire fa cupidité. Elle l'auroit dépouillé de fa riche cotte d'armes, & même de fon armure, fi elle eût imaginé quelque moyen de cacher ce larcin. Elle fe contenta de prendre ce qui étoit facile à dérober à la vue, & gémit de ne pouvoir pas emporter le refte. Entre autres dépouilles, elle fe faifit d'une écharpe fort riche, & d'un travail exquis, qu'elle plaça entre fa robe & fes autres vêtemens.

Zerbin arriva quelques inſtans après. Il avoit en vain ſuivi les traces du meurtrier, parce que le ſentier ſe diviſoit en diverſes branches, dont les unes conduiſoient dans le vallon, les autres vers les montagnes. D'ailleurs le jour baiſſoit, & il ne vouloit pas être ſurpris par la nuit dans ces rochers. Il reprit donc avec la vieille le chemin du vallon. Ils n'y avoient pas fait deux milles, qu'ils ſe trouvèrent à la porte d'un ſuperbe château. C'étoit Hauterive. Ils s'y arrêtèrent pour y paſſer la nuit, qui couvroit déjà le ciel de ſes ombres. Leurs oreilles furent frappées de cris lamentables, & tout le monde verſoit des larmes comme dans un malheur public. Zerbin demanda ce que c'étoit ; on lui répondit, que le comte Anſelme, ſeigneur de ce château, venoit d'apprendre que Pinabel ſon fils avoit été tué dans un ſentier étroit entre deux montagnes. Pour éviter tout ſoupçon, Zerbin baiſſa les yeux, ſans répondre. Mais il ne doutoit pas que ce ne fût le chevalier qu'il avoit trouvé étendu ſur ſon chemin. Bientôt après on vit arriver le corps de Pinabel, que l'on portoit ſur un brancard à la lueur de pluſieurs flambeaux. La vue de ce cadavre ſan-

glant fit redoubler les cris & les larmes. Entre tous on diſtinguoit le pere à l'excès de ſa douleur.

Pendant que l'on s'occupe de la pompe funèbre de Pinabel, & qu'on lui prépare de magnifiques obſéques, ſelon les anciens uſages, que le tems détruit chaque jour, un profond ſilence ſuccède tout à coup aux lamentations du peuple conſterné, & l'on proclame de la part du comte Anſelme un édit qui promet une forte récompenſe à celui qui découvrira le meurtrier de Pinabel. La nouvelle de cette proclamation ſe répand de bouche en bouche dans tout le château, & parvint aux oreilles de la vieille, dont le cœur eſt plus féroce que celui d'un ours ou d'un tigre. Comme elle haïſſoit Zerbin, elle ſaiſit cette occaſion de le perdre, ſoit pour prouver qu'il eſt dans le monde des cœurs privés de tout ſentiment d'humanité, ſoit pour obtenir les récompenſes promiſes. Elle va trouver ce pere affligé, & lui dit que Zerbin a commis le meurtre, dont il cherche l'auteur. En même tems elle tire de deſſous ſa robe la riche écharpe de Pinabel. Le pere la reconnoît, & cet indice joint au témoignage de la vieille, ſuffit pour lui perſuader que Zerbin a tué

son fils. Les yeux baignés de larmes, il lève ses bras vers le ciel, & le remercie de ce qu'au moins il ne permet pas que son fils meure sans être vengé. Aussitôt il commande que l'on entoure le lieu où loge Zerbin. Le peuple y court en foule, le prince d'Ecosse, qui ne s'attendoit pas à cette attaque, & qui ne pensoit pas que le comte Anselme eût à se plaindre de lui, fut pris dans son premier sommeil. On le charge de chaînes, & on le jette dans un obscur cachot. Pour ordonner son supplice, on n'attendit pas que le soleil recommençât sa carrière. Il devoit être écartelé sur le lieu où le crime avoit été commis. On n'examine rien, le comte Anselme le croit convaincu, & personne n'en doute.

Dès que les premiers rayons de l'Aurore commencèrent à embellir de diverses couleurs les voûtes du ciel, le peuple qui presse à grands cris le supplice de Zerbin, accourt pour le punir du crime dont il n'est pas coupable. Tous les habitans le suivent en désordre, les uns à pied, les autres à cheval, & le prince d'Ecosse lié sur un mauvais cheval, marche entouré de ce vil peuple. Mais le ciel, qui souvent protége l'innocence, & qui

ordinairement n'abandonne pas ceux qui comptent fur fon fecours, lui a déjà préparé un défenfeur, qui faura bien l'arracher à la mort. Le comte Roland furvient, & fa valeur fuffit pour tirer Zerbin de ce péril extrême.

Roland avoit avec lui la jeune beauté, fille des rois de Galice, qui après avoir échappé au naufrage, étoit tombée entre les mains des brigands. C'étoit cette Ifabelle qui chériffoit Zerbin plus que fa propre vie. Elle n'avoit pas quitté Roland depuis qu'il l'avoit tirée de l'effroyable caverne. Lorfqu'elle apperçut cette foule qui couvroit la plaine, elle demanda à Roland ce que c'étoit. Je l'ignore, lui répondit le Paladin. En même tems il laiffe Ifabelle fur le penchant de la colline, defcend dans la plaine, & voit Zerbin, qui au premier afpect lui paroît un chevalier de la plus grande valeur. Il s'en approche, & lui demande où on le conduit, & pourquoi il eft ainfi chargé de chaînes. Le chevalier accablé de douleur foulève fa tête, & expofe au comte la vérité, d'un air fi touchant & d'un ton fi naturel, que fur le champ Roland réfolut de le défendre. D'après fon récit il avoit jugé qu'on l'avoit condamné injuftement.

ment. Il en fut encore plus ſûr, lorſqu'il apprit que l'on agiſſoit par les ordres du comte Anſelme d'Hauterive. Il ſavoit que ce perfide étoit capable de commettre les injuſtices les plus criantes. D'ailleurs il régnoit une haine invétérée entre les maiſons de Mayence & de Clermont. Elle avoit déjà fait verſer beaucoup de ſang de part & d'autre, & on ſaiſiſſoit avidement les occaſions de la ſignaler.

Miſérables que vous êtes, s'écria le comte en s'adreſſant aux ſatellites qui conduiſoient Zerbin, déliez ce brave chevalier, ou ſur le champ je vous taille en pièces. Quel eſt donc cet homme ſi terrible, répondit celui d'entre eux qui voulut témoigner le plus de zèle pour le ſervice de ſon maître? il ne parleroit pas avec plus d'arrogance, quand il ſeroit de feu, & qu'il nous prendroit pour un chaume aride. A ces mots il pique ſon cheval contre Roland, qui court ſur lui la lance baiſſée. L'armure brillante de Zerbin, dont le champion d'Anſelme s'étoit déjà emparé, ne put pas le défendre. Le fer du Paladin l'atteignit à la joue, & ne traverſa pas le caſque dont la trempe étoit excellente; mais ce choc fut ſi terrible, qu'il lui

rompit les vertèbres du col, & le renverſa mort ſur la place. Roland, ſans remettre ſa lance en arrêt, la plonge dans la poitrine d'un autre, l'y laiſſe, & l'épée à la main ſe jette dans les rangs les plus ſerrés de cette foule. Il fend la tête des uns, abat celle des autres, & en un clin d'œil, tue, ou met en fuite plus de cent hommes. Il en laiſſe plus du tiers ſur la place, & il pourſuit le reſte, qu'il bleſſe, pourfend, & maſſacre. Empreſſés de ſe dérober à ſa fureur, ils jettent précipitemment leurs armes. Ils fuient de tous côtés. L'un ſe cache dans la forêt, l'autre dans le creux d'un rocher. Le terrible comte eſt ſans pitié dans ce jour, & ne voudroit pas laiſſer la vie à un ſeul. De cent vingt, Turpin en a fait fidellement le compte, il en périt au moins quatre-vingt.

Enfin Roland revint à l'endroit où il avoit laiſſé le prince d'Ecoſſe, encore tremblant ſur ſon cheval. On ne ſauroit exprimer la joie de Zerbin au retour du comte. Il ſe ſeroit proſterné pour lui rendre grace; mais il étoit retenu par ſes liens. Pendant que Roland, après l'avoir délié, lui aidoit à ſe couvrir de ſes armes, dont il avoit déjà dépouillé le chef des ſatellites, qui les avoit endoſſées pour

ſon malheur, les yeux du prince d'Ecoſſe ſe portèrent ſur Iſabelle, qui dès qu'elle avoit vu le combat terminé avoit quitté la colline, & s'étoit approché d'eux. A la vue de cette beauté ſi tendrement aimée, & ſur la perte de laquelle il avoit verſé tant de larmes, Zerbin ſent ſon cœur tremblant tranſir d'un froid ſubit; mais bientôt à ce froid paſſager ſuccède toute l'ardeur des feux de l'amour. La préſence du comte retient ſes tranſports, & l'empêche de ſe jetter ſur le champ dans les bras de cette maîtreſſe adorée; car il ne doute pas que Roland n'en ſoit amoureux. Ainſi il n'avoit évité un malheur que pour retomber dans un plus grand, & ſa joie fut de courte durée. Il n'avoit pas été auſſi ſenſible à la mort d'Iſabelle, qu'il le fut alors au chagrin de la voir au pouvoir d'un autre, & ſurtout de la perſonne à qui il avoit le plus d'obligations. Tenter de la lui enlever, ſeroit une entrepriſe peu honnête, & peut-être encore moins facile. Il n'eut pas laiſſé ſans débat une ſemblable proie dans les mains de tout autre; mais la reconnoiſſance exige qu'il reſpecte ſon libérateur dans l'amant de ſa maîtreſſe.

Ils arrivèrent ſans proférer un ſeul mot au bord d'une fontaine, où ils deſcendirent pour ſe repoſer. Le comte ôte ſon caſque, & engage Zerbin à quitter le ſien. A cet aſpect imprévu, Iſabelle pâlit & s'évanouit dans l'excès de ſa joie; mais bientôt elle reparoît plus belle que jamais. Telle une tendre fleur dont une pluie trop abondante a fait pencher le calice, ſe relève aux premiers rayons du ſoleil. Rien ne peut arrêter ſon empreſſement, & dans l'inſtant elle ſe précipite dans les bras de ce cher amant, qu'elle couvre de ſes baiſers. Elle ne peut pas prononcer un ſeul mot; mais elle baigne de ſes pleurs le viſage & le ſein de Zerbin. Témoin de ces tranſports, Roland ne doute pas que celui qui en eſt l'objet, & qu'il vient de délivrer, ne ſoit le prince d'Ecoſſe. Dès qu'Iſabelle eût recouvré l'uſage de la voix, elle fit à ſon amant le récit de tous les ſervices que lui avoit rendu le Paladin. Zerbin, qui aimoit cette princeſſe autant, & même plus que ſa vie, ſe jette aux pieds du comte, & l'adore comme un génie tutélaire, qui lui a rendu la vie deux fois dans un jour. Ces démonſtrations alloient être ſuivies de part & d'autre de marques de bien-

veillance & d'offres de ſervices, lorſque les ſombres voûtes de cette forêt retentirent d'un bruit ſoudain. Auſſitôt les deux guerriers remettent leur caſque, & prennent leur chevaux. A peine s'étoient-ils élancés deſſus, qu'ils voient paroître un chevalier & une dame.

C'étoit Mandricard qui avoit quitté ſi précipitemment le camp des Maures pour chercher Roland, & venger la défaite d'Alzirde & de Manilard, dont le Paladin avoit détruit les troupes avec tant de courage. Il s'étoit un peu moins hâté de le trouver, depuis qu'avec le tronçon d'une lance, il avoit enlevé Doralice à cent guerriers couverts d'acier. Le Saraſin ne ſavoit pas que celui qu'il pourſuivoit fût le comte d'Angers ; mais après tant de valeur il ne doutoit pas que ce ne dut être quelque fameux chevalier errant. Lorſqu'il vit ces deux guerriers, Roland fixa ſon attention bien plus que Zerbin ; il le conſidéra de toutes parts, & reconnut les marques auxquelles on le lui avoit déſigné. C'eſt vous, lui dit-il alors, que je cherche. Depuis dix jours, je ne ceſſe de ſuivre vos traces. J'ai appris dans le camp des Maures, par le ſeul homme qui avoit échappé à vos coups,

avec quel courage vous aviez taillé en pièces les troupes de Noritie & Trémisène. Frappé d'un aussi brillant exploit, je me suis empressé de connoître le guerrier qui en étoit l'auteur, & de me mesurer contre lui. Je vous reconnois à vos armes, dont on m'a désigné les couleurs; mais lors même que sans en être revêtu, vous seriez confondu entre mille guerriers, votre fière contenance vous décèleroit promptement.

Vous devez être, lui répondit Roland, un chevalier d'une rare valeur. Un cœur vil ne sauroit concevoir un desir aussi magnanime. Puis donc que l'envie de me voir vous a fait faire tant de chemin, j'ôterai ce casque pour vous satisfaire, & lorsque vous m'aurez bien considéré, vous pourrez contenter votre autre desir, & juger si ma valeur répond à l'air intrépide que vous me trouvez. Volontiers, dit Mandricard, commençons sur le champ cette épreuve.

Roland parcourt aussi des yeux son adversaire, & il ne voit à son côté & à l'arçon de sa selle, ni épée, ni masse d'armes. Il lui demande quelles armes il emploieroit contre lui si sa lance ne lui suffisoit pas. Dispensez-vous de ces soins, lui ré-

pondit Mandricard, tel que je suis, plus d'un ennemi a tremblé devant moi. Je me suis engagé par serment à ne pas ceindre d'épée que je n'aie enlevé Durandal au comte Roland, avec qui j'ai plusieurs autres sujets de querelle. Quant à ce serment, je l'ai fait lorsque j'ai posé sur mon front le casque d'Hector, que j'ai su conquérir ainsi que le reste de son armure. L'épée seule manquoit à ces excellentes armes, j'ignore comment on l'a dérobée, tout ce que je sais, c'est qu'elle est maintenant au pouvoir de Roland. Voilà sans doute ce qui lui donne tant de courage; mais si je puis le joindre, je saurai lui arracher ce qu'il ne peut avoir usurpé que par d'indignes moyens. Je le cherche encore pour venger la mort du fameux Agrican mon pere. Il a sûrement employé la trahison pour le tuer, autrement il ne l'auroit pas vaincu. Tu as menti toi, & quiconque ose soutenir cette fausseté, s'écria Roland, à qui il fut impossible de se contenir plus longtems. Le hazard t'amène celui que tu desires si ardemment de rencontrer. Je suis le comte Roland, & j'ai tué ton pere en homme de cœur. Voici cette épée à laquelle tu prétends, mérite-la par ton courage.

Quoiqu'elle m'appartienne à juſte titre, je veux cependant bien que nous la diſputions, & je ne m'en ſervirai pas plus que toi dans ce combat. Tu la prendras ſi tu me donnes la mort, ou ſi je me rends ton priſonnier. A ces mots il détache Durandal & la ſuſpend à un arbriſſeau.

Déjà les deux guerriers ſe ſont éloignés l'un de l'autre à la portée d'un trait. Déjà ils ont précipité la courſe de leurs chevaux rapides, & ſe ſont atteints à la viſière. Leurs lances ſe ſont rompues comme un verre fragile, & les éclats en ont volé juſqu'aux cieux. Elles s'étoient briſées, ſans pouvoir ébranler ces deux guerriers. Ils ſe frappent avec les tronçons qui reſtent auprès de la poignée. Ainſi ces deux fiers chevaliers, accoutumés dès leur enfance à manier le fer, ſe battent avec des bâtons, comme des villageois qui ont pris querelle pour les limites d'un champ, ou pour le partage des eaux qui doivent l'arroſer. Bientôt ces tronçons ſe briſent dans leurs mains furieuſes, & il ne leur reſte plus que leurs poings pour ſe battre. Ils s'arrachent, ou rompent les différentes pièces de leur armure. Partout où ils s'atteignent, l'effet des plus lourds marteaux ou

des plus fortes tenailles n'eſt pas plus terrible. Le Saraſin ſent qu'il y a de l'extravagance à porter des coups qui nuiſent plus à celui qui les donne qu'à celui qui les reçoit. Il cherche d'autres moyens de terminer ce combat à ſon honneur. Tous deux ſe ſaiſiſſent par le milieu du corps. Mandricard ſerre Roland dans ſes bras nerveux. Il voudroit l'y étouffer comme un autre Antée. Tantôt il le repouſſe, tantôt il le tire à lui. Dans les tranſports de ſa fureur il oublie ce que deviennent les rênes de ſon cheval. Roland qui conſerve plus de ſang froid ne s'occupe que des moyens de s'aſſurer la victoire. D'une main adroite il dégage les rênes de la tête du cheval, & les fait tomber par terre. Mandricard emploie toute ſa force pour étouffer le comte, ou pour le renverſer de ſon cheval. Roland eſt inébranlable ſur ſes arçons ; mais les violentes ſecouſſes du Tartare rompent les liens qui les retiennent au cheval, & Roland qui les ſerroit encore de ſes genoux, & qui avoit les pieds dans les étriers, ſe trouve preſque ſans être apperçu ſur la terre, qui retentit au loin de ſa chûte.

Cependant le courſier de Mandricard, qui ne

sent plus le frein, cède à ses craintes, & emporte son maître à travers les forêts, partout où la peur précipite sa course menaçante. Doralice qui voit son amant quitter le champ de bataille, & s'éloigner, ne veut pas rester seule, & pique son cheval pour le suivre. Mandricard, outré de dépit & de rage, frappe son cheval des pieds & des mains, le menace comme s'il pouvoit l'entendre pour le faire retourner, & ne réussit qu'à hâter davantage sa course. L'animal, qui étoit naturellement timide, fit plus de trois milles sans s'arrêter, & il auroit encore été beaucoup plus loin sans un fossé dans lequel il tomba ainsi que son maître. Mandricard reçut une cruelle secousse; mais sa chûte ne fut pas dangereuse. Enfin le coursier s'arrêta. Comme il n'avoit plus de mors, il étoit impossible de le guider. Le Tartare furieux de cet accident, qui l'avoit empêché de continuer son combat, le retient par la crinière. Il réfléchit sur ce qu'il fera, & ne sait à quoi se déterminer. Doralice lui offre la bride de son palefroi qui étoit doux, & qui pouvoit se conduire sans ce secours.

Le Sarasin qui ne trouvoit pas honnête d'ac-

cepter la proposition de sa maîtresse, hésitoit sur sa réponse, lorsque la fortune propice lui fit trouver d'une autre manière ce qu'il desiroit. Elle lui envoya la perfide Gabrine, qui après avoir trahi Zerbin, fuyoit comme une louve qui entend de loin le bruit des chasseurs & des chiens. Elle étoit encore parée des habits que Marfize avoit fait quitter à la maîtresse de Pinabel, & montée sur le palefroi de cette dame, l'un des plus beaux & des meilleurs coursiers qu'il fût possible de trouver. Elle ne vit le Tartare que quant il n'étoit plus tems de l'éviter. Le contraste de la parure de la jeunesse avec la figure hideuse de cette vieille qui ressembloit parfaitement à un singe, firent rire aux éclats la princesse de Grenade & son amant. Ce dernier voulut même réparer aux dépens de la vieille la perte de sa bride, ce qu'il exécuta sur le champ. Après quoi il effraya son cheval par des cris & des menaces. L'animal épouvanté fuit dans la forêt, & emporte la vieille presque morte de peur à travers les montagnes, les vallons & les précipices. Mais le sort de cette méchante femme ne nous intéresse pas assez, pour nous faire oublier le brave comte d'Angers.

Il répara facilement l'accident arrivé à sa selle; remonta sur son cheval, & attendit pendant long-tems le Sarasin. Lorsqu'il ne le vit pas reparoître, il crut devoir le chercher. Avant de quitter ces lieux, Roland qui étoit fort civil, prit congé des deux amans de la manière la plus honnête & la plus obligeante. Zerbin fut très-sensible à son départ. Isabelle en étoit attendrie jusqu'aux larmes. Ils vouloient le suivre, mais quelque charme que le comte trouvât dans leur compagnie, il ne crut pas devoir le leur permettre. Il leur donna pour raison de son refus, que la plus grande tache dont put se couvrir un chevalier étoit de se faire accompagner lorsqu'il cherchoit son ennemi. Il les pria ensuite de vouloir bien dire au Sarasin, s'ils le rencontroient avant lui, que pendant trois jours, il ne s'éloigneroit pas de ces lieux; mais que passé ce tems, il retourneroit à l'armée de Charlemagne, où Mandricard pourroit le trouver. Ils lui promirent de s'acquitter de cette commission, ainsi que de tout ce qu'il lui plairoit de leur ordonner. Ils se séparèrent ensuite, & prirent des routes opposées.

Avant de partir Roland reprit son épée, qu'il

avoit suspendue à un arbre pendant le combat. Il poussa ensuite Bridedor du côté où il croyoit trouver le plus promptement Mandricard. Mais la frayeur du cheval du Sarasin qui avoit fui à travers la forêt, sans observer de route certaine, fut cause que Roland marcha inutilement pendant deux jours, sans pouvoir le rencontrer, ni apprendre de ses nouvelles.

Le troisième jour il se trouva sur les bords d'un ruisseau, dont l'onde étoit aussi claire que le plus beau cristal. Ses bords embellis par une prairie émaillée de fleurs, étoient plantés de très-beaux arbres. La fraîcheur du lieu invitoit les troupeaux & les bergers demi-nuds à s'y retirer dans le milieu du jour. Roland, fatigué par le poids de ses armes, y entra pour s'y reposer quelques momens. Mais au lieu du repos qu'il croyoit y trouver, il y éprouva les plus cruels tourmens, & ce funeste séjour devint pour lui la source des plus horribles maux. Comme il portoit ses regards de toutes parts, il apperçoit sur les bords du ruisseau plusieurs arbrisseaux chargés de caractères. Il les examine de plus près, & il reconnoît qu'ils sont de la main de la

beauté qu'il adore. Effectivement ces lieux enchantés que j'ai déja décrits, étoient voisins de la cabane qui avoit servi de retraite à Angélique & à Médor, & ces deux amans les avoient fréquemment parcourus.

Roland y lit les noms d'Angélique & de Médor enlacés en cent endroits & de cent manières diverses. Ces lettres sont autant de pointes déchirantes, dont l'amour lui perce le cœur. En dépit de lui-même, il cherche à douter de ce qu'il ne voit que trop clairement. Il voudroit se persuader qu'une autre Angélique avoit gravé son nom sur cette écorce. Cependant, ajoutoit-il, je reconnois ces traits, je les ai lus tant de fois; mais peut-être est-ce un nom feint, sous lequel elle me désigne. C'est ainsi que le malheureux Roland cherchoit à se tromper par des illusions si peu vraisemblables. Plus il s'efforce de calmer ses soupçons, plus ils prennent de force & de violence. Tel l'oiseau imprudent qui a donné dans les filets ou dans les gluaux qu'on lui a tendus, resserre ses liens par les vains efforts qu'il fait pour se dégager.

Bientôt il parvient à l'endroit où le rocher re-

courbé en berceau formoit une eſpèce de voute au-deſſous de la claire fontaine. L'entrée de cette grotte champêtre étoit ornée de lierres tortueux & de vignes ſauvages. Les deux amans s'y retiroient ſouvent pendant la plus forte chaleur du jour pour s'y livrer à leur amour. Dans l'intérieur & aux environs de cet endroit, leurs noms étoient répétés plus fréquemment que par-tout ailleurs. Le noir charbon, la craie, le fer aiguiſé en pointe, tout leur avoit ſervi à les y graver. Le comte déſeſpéré, deſcend de cheval, & voit ſur l'entrée de la grotte des caractères récemment tracés par la main de Médor. C'étoit des vers dans leſquels il s'efforçoit de peindre les plaiſirs dont cette grotte avoit été témoin. Ils étoient écrits dans ſa langue, & voici à peu près le ſens qu'ils formeroient dans la nôtre.

Beaux arbres, verd gazon, claire fontaine, grotte obſcure & délicieuſe par ta fraîcheur, où la belle Angélique, la fille divine de Galafron, pour qui tant d'illuſtres amans ont envain ſoupiré, a daigné combler tant de fois mes plus ardens deſirs. Tout ce que la fortune permet à Médor de faire pour reçonnoître tant de délices & de vo-

luptés, eſt de vanter ſans ceſſe vos charmes. Puiſſe tout amant, tout chevalier, tout voyageur, que le hazard ou l'envie de jouir de vos ombrages conduira dans ces lieux, ſe réunir à lui pour prier l'aſtre des jours & des nuits de vous être toujours propice, & pour conjurer les nimphes de ces lieux d'éloigner les troupeaux de vos bords enchanteurs.

Ces vers étoient écrits en arabe, que Roland entendoit auſſi facilement que le latin. Parmi pluſieurs langues étrangères qui étoient familières au comte, l'arabe étoit celle qu'il poſſédoit le mieux. Cette connoiſſance l'avoit tiré de pluſieurs dangers, lorſqu'il ſe trouvoit parmi les Saraſins; mais elle lui nuiſit alors plus qu'elle ne lui avoit jamais ſervi. L'infortuné relit trois ou quatre fois ces lignes pour tâcher d'y découvrir un autre ſens; mais plus il les relit, plus ce ſens lui paroit clair. Il ſent la main glacée de la jalouſie s'appeſantir ſur ſon cœur. Auſſi immobile que le rocher qu'il contemple, il reſte les yeux & l'eſprit fixés ſur ces caractères. L'excès de ſa douleur le prive de tout ſentiment. Il n'eſt pas de plus terrible tourment, que celui qu'il endure, croyez-en celui

celui qui en a fait l'expérience. Sa tête s'affaisse sur sa large poitrine, son front pâle a perdu sa noble audace, & la douleur qui l'oppresse ne lui permet, ni de se plaindre, ni de verser des pleurs. Pour vouloir s'échapper avec trop de violence, elle reste concentrée dans lui-même. C'est ainsi que nous voyons l'eau retenue dans un large vase dont l'embouchure est trop étroite. Le liquide élément s'accumule, se presse dans ce canal serré, dont il sort à peine goutte à goutte.

Il revient ensuite à lui-même, & cherche à se persuader que son malheur n'est pas aussi grand qu'il se l'imagine. Il croit, ou plutôt il espère que quelqu'un de ses ennemis secrets aura voulu noircir ainsi la réputation de sa maîtresse, ou le faire périr victime de sa jalousie, & que cet inconnu a parfaitement imité les caractères d'Angélique. Ce foible espoir ranime ses esprits, & lui rend quelque vigueur. Il remonte sur son cheval dans l'instant où le soleil alloit céder sa place à la Déesse des nuits, & ne fait pas beaucoup de chemin sans voir la fumée s'élever au-dessus d'un humble toit. Il entend les chiens fidèles aboyer, & les troupeaux mugir. Il s'avance vers cette ferme & il y entre pour

y paſſer la nuit. Il deſcend triſtement de ſon cheval, dont il confie le ſoin à un domeſtique intelligent. D'autres s'empreſſent de lui ôter ſes armes & ſes éperons d'or, ou s'occupent à nettoyer ſon armure.

Cette maiſon étoit la même où Angélique avoit fait porter Médor après ſa bleſſure, & où elle avoit comblé les vœux de cet amant fortuné : Roland raſſaſié par ſa douleur ne penſe qu'à ſe coucher ; mais le repos qu'il cherche ſemble le fuir, & il ne trouve à ſa place que peines & que tourmens. Les murs, les fenêtres, les portes, tout dans ce lieu lui préſente des caractéres odieux. Il voudroit s'éclaircir & interroger ſon hôte ; il eſt retenu par la crainte de rendre trop claire une vérité dont il rédoute le dangereux éclat. Mais envain il deſire ſe diſſimuler à lui-même ſon malheur. On lui apprend ſans qu'il le demande tout ce qu'il voudroit ignorer. Le berger qui voit ſon accablement s'efforce de charmer ſa douleur par un recit qui avoit plu à tous ceux qui l'avoient entendu. Il lui raconte indiſcretement l'hiſtoire des deux amans, lui dit de quelle maniere Angélique l'avoit engagé à ramener chez lui Médor qu'elle

avoit trouvé fur fa route dangereufement bleffé. Il lui peint les foins par lefquels elle lui avoit rendu promptement la fanté, la bleffure bien plus profonde que l'amour avoit faite dans le cœur de cette princeffe, & la fille du plus puiffant des rois de l'Orient, forcée par l'ardeur qui la confumoit à époufer un foldat fans naiffance & fans fortune. Il termine fon récit en fe faifant apporter le braffelet qu'Angélique lui avoit donné pour lui témoigner fa reconnoiffance. Cette conclufion fut le coup mortel par lequel l'impitoyable Amour, las de tourmenter Roland, termina fon fupplice.

L'infortuné Paladin s'efforce de diffimuler fa douleur. Mais elle s'échappe malgré lui en larmes & en fanglots. Dès qu'on le laiffe feul, & qu'il peut s'y abandonner fans contrainte, il gémit, il fanglotte, il verfe un torrent de larmes, il s'agite dans fon lit qui lui femble plus dur & plus poignant, que s'il étoit femé de cailloux & hériffé d'épines. Au milieu de ces tourmens une idée plus cruelle encore vient fe préfenter à fon efprit. Il réfléchit que ce lit fi douloureux pour lui a du être cent fois le complice des voluptés de fa perfide maîtreffe. Un villageois lorfqu'il apperçoit un

ferpent prêt à le piquer ne fe retire pas plus promptement de l'herbe fur laquelle il s'étoit étendu pour dormir, que Roland ne fe précipite hors de cette couche abhorrée.

Dans l'inftant ce lit, cette demeure & tous ceux qui l'habitent lui deviennent également odieux. Il prend fes armes, fon cheval; & fans attendre le retour de l'aurore, il s'enfonce dans les routes les plus obfcures de la forêt. Lorfqu'il fe croit affez éloigné. Pour ne plus être entendu, fa douleur s'exhale en cris & en longs fanglots. Il ne ceffe de pleurer, & de pouffer des cris. La nuit ne lui donne pas un repos que le jour lui refufe. Il fuit les lieux habités, & couche dans les forêts ou fur des rochers expofé aux injures de l'air. Etonné de pouffer d'auffi fréquents foupirs, & de trouver la fource de fes larmes intariffable, il fe dit à lui-même :

Ce ne font pas des larmes que mes yeux verfent en fi grande abondance, des larmes ne fuffiroient plus à ma douleur qui les a déjà épuifées. C'eft ma vie, c'eft mon fang, qui s'écoule par mes yeux, & la dernière de ces larmes emportera avec elle ma vie & mes douleurs. Ces gémiffe-

mens douloureux qui s'échappent sans cesse de ma poitrine oppressée ne sont point des soupirs. Les soupirs ont du relâche, c'est l'amour qui souffle dans mon cœur tous ses feux. Cruelle divinité, par quel étonnant prodige l'embrâses-tu de tant de feux sans le consumer? Je ne suis plus ce que je parois. Roland est mort, Roland a disparu de dessus la face de la terre, sa perfide maîtresse lui a porté le coup mortel en le trahissant aussi indignement. Je ne suis plus qu'une ombre séparée de son corps, condamnée à subir les plus affreux tourmens dans cet horrible enfer, pour que mes tristes restes servent d'exemple aux infortunés qui s'abandonnent à l'amour.

Le comte erra dans le bois pendant le reste de la nuit. Le lendemain à la pointe du jour son mauvais destin le ramena sur les bords de cette fontaine, où Médor avoit tracé l'expression de ses plaisirs. A la vue de ces odieux caractères, qui lui rappellent sa douleur & sa honte, Roland se livre tout entier aux transports de sa haine & de son courroux. Il tire son épée, & met en pièces ces caractères, & le rocher dont il fait voler les éclats jusqu'au ciel. Malheur aux arbrisseaux qui

portent les noms de Médor & d'Angélique. Il ne fourniront plus de frais ombrages aux bergers & à leurs troupeaux. Cette fontaine si pure, & si limpide n'est pas davantage à l'abri de ses fureurs. Il y jette tant de rameaux, de pierres, & de troncs d'arbres qu'il la trouble depuis ses bords jusqu'à sa source. Depuis ce moment ses belles eaux ne reprirent jamais leur ancienne clarté. Enfin trempé de sueur, accablé de fatigue, & ses forces épuisées ne repondant plus à l'emportement de sa haine, il tombe sur l'herbe en poussant de profonds soupirs, & les yeux fixés vers le ciel, sans proférer un seul mot. Le soleil recommença trois fois son cours, sans que Roland, immobile dans cette situation, prît de nourriture, ou sentît ses yeux se fermer par les douceurs du sommeil. Sa douleur ne cessa pas de s'accroître, qu'elle ne lui eût entièrement fait perdre l'usage de sa raison.

Le quatrième jour il se releva furieux, & il arracha les unes après les autres les différentes pièces de son armure qu'il jetta de tous côtés. Ici il laisse son casque, plus loin on rencontre sa cuirasse, ou son bouclier. Enfin ses armes se trouvè-


NAPOLI



J. M. Moreau del. Simonet Sc.

rent éparses dans cette forêt. Il déchira ensuite ses vêtemens, & fit voir à nud ses bras nerveux, sa poitrine robuste, & le reste de son corps. Alors commença cette épouvantable folie qui n'eut, & qui n'aura jamais rien d'égal. Sa rage & sa fureur lui troublèrent les sens au point de lui faire oublier son épée avec laquelle il eût sans doute produit d'étonnantes merveilles. Mais sa prodigieuse vigueur n'avoit besoin ni de cette arme, ni d'aucune autre, comme il le prouva en déracinant un grand pin de la premiere secousse. Il en arracha plusieurs autres qui ne resistèrent pas plus à ses mains vigoureuses, que l'humble bruyère à celles du jardinier. Le chasseur ne débarrasse pas plus facilement des joncs, des orties, & du genêt rampant le champ où il se prépare à tendre ses filets, que Roland ne renverse des chênes, des ormes, & des hêtres qui ont vu se renouveller cent hivers. Les bergers qui entendent cet effroyable bruit, laissent leurs troupeaux épars dans les forêts, & accourent de tous côtés. Mais mon récit, si je le continuois, pourroit vous fatiguer, & j'aime beaucoup mieux le différer que de vous ennuyer par sa longueur.

FIN DU TOME SECOND.



